

Violet
Evergarden
Last letter

Kana Akatsuki



J-GARDEN.FR

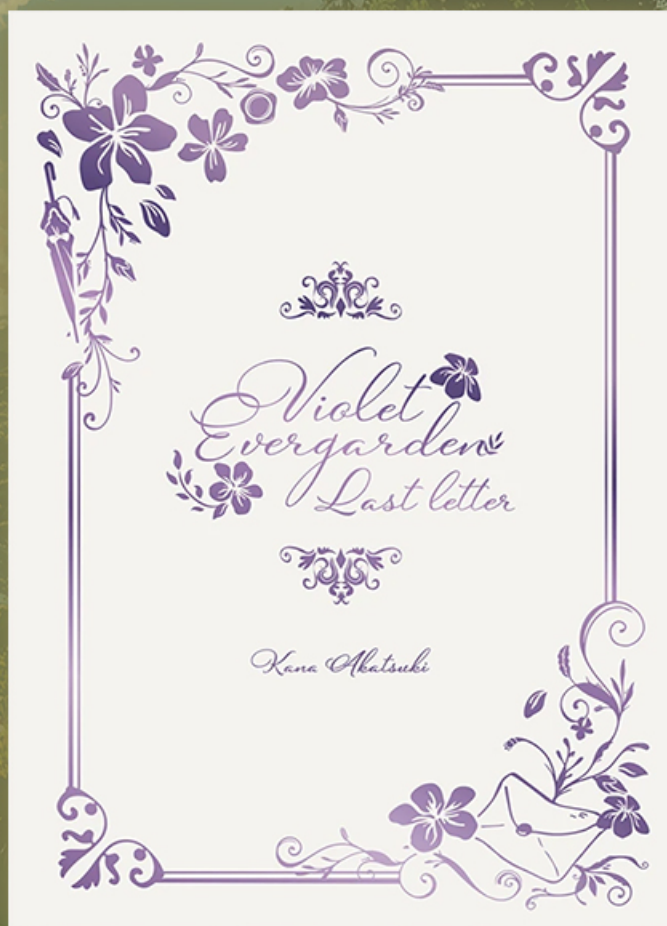


KO-FI.COM/JGARDEN

DONS



TRADUCTION
RAITEI



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD



JGARDEN_



DISCORD.GG/XYEJAJ4

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en France pour soutenir l'auteur et le marché.

*Violet
Evergarden*
Last letter



Rana Akatsuki





LIVRET 1 — Ann Magnolia et son dix-neuvième anniversaire

LIVRET 2 — Leon Stephanotis et la première étoile

LIVRET 3 — Charlotte Abelfreyja Flügel et le royaume de la forêt

LIVRET 4 — Isabella York et la pluie de fleurs

LIVRET 5 — Amy Bartlett et les rayons de soleil du printemps

LIVRET 6 — Le tailleur et la poupée de souvenirs automatiques

LIVRET 7 — Le petit ange d'Oscar

LIVRET 8 — La Violet de Benedict Blue

LIVRET 9 — Violet Evergarden – Et si

LIVRET 10 — Gilbert Bougainvillea et le songe éphémère

LIVRET 11 — Dietfried Bougainvillea – Et si

LIVRET 12 — La nuit étoilée et les deux solitaires





LIVRET 1
Ann Magnolia et son dix-neuvième anniversaire



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Livret 1

Ann Magnolia et son dix-neuvième anniversaire

Il y avait un certain nombre de choses que je devais faire en ce jour spécial qu'était aujourd'hui. Je me levais en cette matinée en partant vérifier la météo. Comme si un conte commençait, je tirais les rideaux et regardais par la fenêtre. La lumière éclatante du jour m'aveuglait.

Aujourd'hui, il faisait beau. Le savoir me rendait heureuse.

Heureuse de m'être réveillée dans un bain de soleil.

Heureuse de ne pas avoir à m'inquiéter que ma lettre soit trempée par la pluie. C'était comme si la simple véracité de ces faits bénissait cette journée.

— *Je suis heureuse.*

Très heureuse.

Je ne disais pas cela d'ordinaire, mais aujourd'hui, j'en avais l'envie, alors je murmurais la chose suivante en me rallongeant : « Bonjour ».

Enrouée par le sommeil, ma voix résonna dans la chambre silencieuse. Je flânais, à la recherche de quelqu'un à qui adresser ce « bonjour ». Mais je ne trouvais personne pour l'entendre, et mes mots se dissipèrent en vain, quelque part.

Lorsqu'on est seul, les mots meurent aussitôt qu'ils naissent. C'était une vérité de ce monde. Tels des fleurs fanées avant même de changer de couleur, tels des oisillons incapables de supporter le froid mordant de l'hiver, mes mots mouraient aussitôt. Car ces derniers sont des outils permettant aux gens de communiquer leurs intentions. S'il n'y a personne pour les recevoir, ils meurent. C'était une évidence.

Personne ne me répondrait par un « bonjour ». Il n'y avait personne dans cette maison pour échanger une salutation matinale. Que cela sonne comme une évidence pour autrui, sûrement. Mais dans mes souvenirs, une voix que j'avais oubliée me répondait. Dans une voix douce et chaleureuse, qui devait être celle de ma mère, les mots me revenaient.

— *Bonjour, Ann.*

— *Bonjour.*

— *C'est un jour spécial, n'est-ce pas ?*

— *Je sais. Je les ai comptés sur mes doigts.*

— *Ton anniversaire tant attendu.*

Je hochai la tête et me redressai. Aujourd'hui, j'avais dix-neuf ans. Douze années s'étaient écoulées depuis que j'avais été laissée seule, à l'âge de sept ans. Je réfléchissais profondément à cette réalité, seule, avec fierté. Je quittai ma chambre toujours vêtue de mon déshabillé, me dirigeant vers l'escalier en colimaçon. Des portraits étaient suspendus en enfilade le long du mur.

— *Eh bien, tu sors habillée ainsi parce que tu es à la maison ?*

Ce mur décoré de tableaux de famille me terrifiait quand j'étais enfant, mais cela avait changé une fois que ma mère y avait été ajoutée. Je montais et descendais ces marches je ne sais combien de fois chaque jour, mais la seule peinture vers laquelle mon regard se posait quelques secondes était celle de ma mère et de moi enfant. Si, par hasard, quelque chose appelée « amour » avait une force, pensai-je, si une énergie résidait dans la chose, cette image ne commencerait-elle pas un jour à se mouvoir ? Puisque c'était la seule que je regardais avec tant de nostalgie...

Je finissais par me bercer de telles illusions.

— *Je ne changerai pas, peu importe combien de fois tu me regardes. D'ailleurs, tu ne trouves pas que mon teint est un peu terne sur ce portrait ? J'aurais dû demander qu'on y ajoute plus de peinture.*

Bien sûr, j'inventais cette discussion.

Après avoir descendu les marches, je me rendis à l'entrée, dont la porte était un peu usée. Il fallait que je fasse appel à un réparateur. Cette maison était un être vivant, tout comme moi, et puisqu'elle était déjà assez vieille, elle se cassait toujours quelque part.

— *Je voudrais aussi que tu prennes soin du jardin. Quand as-tu tenu un balai pour la dernière fois ?*

En sortant, le paysage s'offrit à moi dans son intégralité. Il n'y avait que des prairies verdoyantes et des allées bordées d'arbres. Cette vue idyllique était affreusement monotone, mais par-dessus tout, elle était belle. Si l'on formait un cadre avec ses doigts, on obtenait immédiatement une carte postale.

Dans tout le secteur, aucune autre maison n'était en vue. Évidemment. Ce domaine appartenait aux Magnolia. Ce panorama m'appartenait donc, à moi, l'héritière de la famille. Tant que je ne vendais ou ne cédaï pas ce domaine, ce paysage ne changerait jamais. Et, comme les chefs de famille précédents, je ne souhaitais pas qu'il change.

Je ne souhaitais pas non plus quitter cet endroit. Même si j'étais seule.

— *Ann, allons voir dans la boîte aux lettres.*

Je jetai un œil à l'intérieur. Peut-être parce qu'il était encore tôt, elle était vide.

— *Cela ne saurait tarder.*

Aujourd'hui était le jour de ma naissance, moi, Ann Magnolia. Chaque année pour mon anniversaire, je recevais des lettres de ma mère défunte. Des lettres de ma mère, qui désormais n'existait plus que dans un portrait, me parvenaient.

« Il n'est pas de lettre qui n'ait pas besoin d'être délivrée, jeune maîtresse. ». Plus précisément, des lettres empreintes des sentiments de ma mère, dictées à une poupée de souvenirs automatiques, m'étaient envoyées. C'était une histoire étrange, mais bien réelle.

« Poupée de souvenirs automatiques ». Bien du temps s'était écoulé depuis que ce nom avait fait sensation. L'inventeur en était un éminent spécialiste des poupées mécaniques, le professeur Orlando. Son épouse, Molly, était romancière, et tout avait commencé lorsqu'elle avait perdu la vue. Il avait alors créé une machine pour écrire à la place de sa femme bien-aimée, et l'avait baptisée Poupée de Souvenirs Automatiques.

Aujourd'hui, les personnes exerçant ce métier d'écrivain public portaient aussi ce nom.

Quand j'avais sept ans, ma mère, gravement malade, avait fait venir à notre manoir une magnifique poupée de souvenirs automatiques aux orbes bleus.

Elle lui avait dicté plusieurs lettres, puis engagé une société postale pour les livrer même après sa mort. Elle avait préparé en secret plusieurs décennies de lettre d'anniversaire pour sa fille chérie.

La personne à l'origine de cette demande était excentrique, mais ceux qui l'avaient acceptée l'étaient tout autant. Ne s'étaient-ils pas demandé si quelqu'un finirait par abandonner cette mission ? Avaient-ils accepté un contrat aussi lourd et contraignant sans jamais décliner parce qu'ils étaient de piètres commerçants, ou simplement trop bons ?

Ayant grandi pour devenir une jeune femme respectable avec une certaine compréhension du monde, je m'interrogeais. C'était sûrement parce qu'ils étaient de bonnes personnes. Grâce à eux, même si je n'avais plus aucun parent aujourd'hui, au moins le jour de mon anniversaire, je pouvais me rappeler ce que cela faisait d'être aimée.

Ainsi, je restais plantée là, fébrile, devant la boîte aux lettres. Les yeux fermés, je dépoussiérais la boîte de mes souvenirs.

— Je me souviens. Elle était venue. Elle était là, silencieuse, en train d'écrire des lettres. Je me souviens de cette personne, et du sourire de ma mère. C'est gravé en moi, jusqu'à ma mort...

Ce court moment m'avait profondément marquée. À l'époque...

À l'époque, cette Ann Magnolia avait les cheveux à la texture ondulée et encore courts. Elle était capricieuse et faisait semblant d'être plus grande. C'était une enfant sans défense. Une toute petite fille. Quel âge avait-elle ? Sept ans. Un âge où l'on désire encore sa mère. Sa mère était son monde. Si elle mourait, elle ne pourrait même plus respirer. C'était ce genre d'enfant. Elle savait que ses émotions étaient instables, et qu'elle avait tendance à agir de manière un peu excessive.

La plupart des gens me traitaient avec bienveillance, et s'arrêtaient là. D'autres, attirés par ma fortune, tentaient de se rapprocher, mais dès qu'ils comprenaient que je ne me laissais pas faire, ils disparaissaient aussitôt.

Cette personne...cette personne... Violet Evergarden. Cette poupée de souvenirs automatiques était différente des autres, pensais-je... Chaque fois que je me demandais en quoi elle était différente, je me retrouvais à réfléchir.

À cette époque, la petite Ann Magnolia que j'étais tomba amoureuse d'une étrange jeune fille apparue soudainement. Un amour enfantin, né de l'admiration. Elle aimait et détestait à la fois cette poupée de souvenirs automatiques qui lui avait volé le temps avec sa mère.

— *Qu'est-ce que j'aimais chez elle ?*

Elle était taciturne et peu sociable. Une poupée de porcelaine silencieuse. Elle paraissait très adulte. Mais rétrospectivement, elle réagissait souvent comme une enfant ignorante. Même lorsque je lui donnais des poupées, elle ne savait pas comment jouer. Elle ne comprenait pas les énigmes. Même quand je lui faisais toucher des insectes, elle ne fuyait pas comme ma mère ou notre domestique. Quand je l'invitais à tourner en se tenant la main, nous le faisions encore et encore.

— Fufu...

C'était une personne étrange. Oui, étrange.

Les enfants observent les adultes et les jugent : sont-ils effrayants ou idiots ? Alliés ou ennemis ? Donnent-ils des bonbons ou non ?

Ils les fixent très intensément, et évaluent. Elle... cette magnifique poupée de souvenirs automatiques... Violet Evergarden... n'était pas une adulte.

— *Oui, elle était... comment dire ? Elle était Violet Evergarden tout simplement.*

C'est pourquoi je m'étais blottie contre elle, car elle était ma semblable. Comme deux chats qui se blottissent l'un contre l'autre, pensai-je.

C'était une jeune fille magnifique. Une créature sublime.

J'aimais son étrangeté tant elle me paraissait formidable.

Où était-elle, et que faisait-elle ? Je me le demandais bien.

J'ai dix-neuf ans maintenant, mais à l'époque, elle devait être encore plus jeune que je ne l'étais aujourd'hui. Le fait qu'elle ait des bras mécaniques laissait aisément imaginer ce qu'elle avait vécu durant cette période où la guerre venait tout juste de se terminer... Mais il ne faisait aucun doute que sa vie avait connu bien plus de hauts et de bas que je ne l'imaginais.

Si elle ne montrait pas beaucoup ses émotions, était-ce parce qu'elle portait une blessure au fond du cœur ? Elle était pourtant si belle et avait sûrement conquis le cœur de quelqu'un de merveilleux, à présent...

Je secouai la tête de gauche à droite. Je ne devais pas nourrir de soupçons infondés à son sujet. Je ne devais pas remuer le passé, celui d'Ann Magnolia à cette époque, et le salir. Même si je n'étais qu'avec moi-même, je ne devais pas faire cela. Car toutes les joies et les peines de ce temps-là appartenaient à mon ancienne moi, celle qui avait traversé ces jours. À présent adulte, je ne devais pas m'immiscer dans le paysage mental de celle que j'étais auparavant, comme une étrangère.

Ayant grandi, j'observais les terres qui m'appartenaient, s'étendant à l'infini. L'odeur de l'herbe et des fleurs qui frémissaient doucement au gré du vent, le gazouillement des oiseaux, les nuages qui se déplaçaient lentement dans le ciel bleu. Tout semblait pouvoir rester ainsi encore cent ans.

— Ce n'est pas encore arrivé, hein. Allons prendre le petit-déjeuner.

Le facteur ne se montrait pas, je n'avais donc pas d'autre choix que de retourner à l'intérieur du manoir.

Ces derniers temps, je travaillais depuis la maison. Autrefois, étudiante, je sortais pour profiter du monde, mais j'avais fini par comprendre que ce que j'aimais le plus, c'était de rester chez moi. Peut-être que le fait d'être casanier était un trait de la lignée des Magnolia.

Quant à mon travail à domicile, j'offrais des services de conseil juridique. Enfant, j'avais été mêlée à des querelles entre mes proches à propos de moi et de mes biens. C'était sans doute la raison.

Ma mère m'avait laissée aux soins d'un conseiller juridique compétent. Une personne d'une intégrité remarquable, qui veillait encore aujourd'hui sur moi.

Petite, j'étais douée pour attraper des insectes inconnus, mais je n'avais aucun moyen de me défendre contre ceux qui voulaient à tout prix me prendre ce domaine. J'avais commencé à travailler dans un centre d'information juridique de la ville, grâce au conseiller qui m'avait prise sous son aile, et tout récemment, j'étais devenue indépendante. Vivre en ville m'avait permis de réaliser bien des choses.

Qu'il existait beaucoup de personnes non protégées, contrairement à moi. Et que ce n'était pas par choix, mais en raison de l'environnement dans lequel elles avaient grandi.

L'essor du métier de poupée de souvenirs automatiques s'expliquait par un contexte similaire. Certains enfants travaillaient comme des adultes sans pouvoir aller à l'école. Devenus grands, ils ne savaient même pas écrire leur propre nom pour signer un document. Les personnes élevées dans des environnements où personne ne les aidait n'étaient pas rares. On disait que le taux d'alphabétisation augmentait, mais il fallait encore longtemps pour que cela devienne une exception.

Comme pour le métier d'écrivain public, la loi permettait aussi de devenir l'allié de quelqu'un. Je croyais que cela était particulièrement nécessaire pour les enfants rejetés comme moi, et pour les jeunes qui s'apprêtaient à entrer dans le monde adulte. Car en acquérant du savoir, ils pouvaient changer radicalement leur avenir.

« La loi est une arme », disait mon conseiller juridique. Je partageais ce point de vue. Mon patrimoine avait été protégé à maintes reprises grâce à ça. Certains disaient que c'était l'éducation qui faisait office d'arme, mais les situations où on pouvait l'utiliser étaient trop limitées. Les armes prenaient tout leur sens quand il fallait se défendre face à une injustice ou une attaque.

Si possible, je voulais être quelqu'un capable de protéger autrui. Je voulais dire à ceux qui étaient perdus et qui n'arrivaient même plus à avancer : « Tout va bien, je serai votre alliée ».

Car j'aurais voulu que quelqu'un me dise cela, lorsque j'étais seule. Ma motivation, quelque peu prétentieuse, à choisir le droit, venait de ce genre de pensée. Comme je travaillais à la maison, mes revenus étaient modestes. Honnêtement, beaucoup pensaient que c'était un passe-temps de riche héritière et cela me convenait bien ainsi. Les personnes qui venaient jusqu'à ce lieu reculé étaient en général dans des situations critiques. Ils n'avaient plus rien. Ceux qui possédaient quelque chose allaient en ville. Là-bas, ils baissaient la tête devant des spécialistes réputés, recevaient un thé raffiné... et engageaient une conversation des plus distinguées en le sirotant.

Si possible, j'aurais aimé me rapprocher des gens, comme elle. Comme cette poupée de souvenirs automatiques qui m'avait dit, ce jour-là, que j'avais le droit de pleurer. Même si ce n'était que pour ma propre satisfaction.

D'ailleurs, pensai-je en regardant le calendrier, aujourd'hui était mon anniversaire, donc je n'avais rien prévu à part attendre le facteur, mais un client venait demain. Je devais au moins nettoyer un peu le salon.

— *Dis, Ann. C'est ton anniversaire, tu ne veux pas sortir avec des amis et partager un bon repas ?*

Je devais balayer le sol, retirer les déchets du tapis et enlever la poussière des meubles.

— *Même manger quelque chose de bon suffirait, Ann.*

Oui, je me devais de préparer des petits gâteaux pour le client de demain. Ce serait aussi une façon de fêter mon anniversaire.

— *Ann, tu ne te sens pas seule, toute seule ?*

Si je ne me trompais pas, cette personne avait mangé avec plaisir les gâteaux que j'avais faits la première fois. Il avait un faible pour les sucreries. En repensant à l'image de ce jeune entrepreneur, gêné, mais ravi en les dégustant, un sourire me vint naturellement.

Parmi ceux avec qui j'étais en contact actuellement, il était peut-être celui dont je guettais la visite avec le plus d'attente. Je pensais que les hommes étaient des êtres renfrognés et grognons, mais lui était attendrissant.

Je retroussai mes manches avec un petit « bon, allons-y » et me dirigeai vers la cuisine.

— Livraison.

La sonnette retentit, suivie de la voix d'un visiteur. Je lâchai précipitamment le bol et le fouet et me mis à courir. Voilà ce qui arrive quand on faisait la cuisine pendant une heure à moitié impliquée. J'étais couverte de farine et en tenue peu convenable pour me présenter devant quelqu'un, mais tant pis.

— J'arrive !

J'ouvris la porte avec entrain. Devant moi se tenait un postier vêtu de l'uniforme du bureau de poste de la ville, que je connaissais bien. Ma déception fut telle que même moi, je trouvais cela puéril. Sans remarquer mon expression, il me demanda de signer pour la livraison express, sans un regard. Mon attitude en devint involontairement impolie.

— *Ce n'était pas CH...*

Les lettres d'anniversaire de ma mère étaient conservées par la compagnie postale CH, une société basée à Leiden, la capitale de Leidenschaftlich, ancienne nation militaire du Sud. Si une autre entreprise se présentait, cela signifiait que le courrier ne venait pas de ma mère.

— Merci beaucoup.

J'avais reçu trois colis. Une pendule de table envoyée par mon conseiller juridique. Les deux autres contenaient des accessoires et une longue robe en vogue en ville, offerts par des amies.

À dix-neuf ans, certaines personnes se mariaient et avaient des enfants. Toutes mes amies proches s'étaient mariées rapidement. Au fond de moi, je pensais qu'à l'ère des femmes actives, se replier sur soi était un gâchis, mais une part de moi enviait tout de même qu'elles aient trouvé quelqu'un si tôt.

— *Tu n'as pas besoin de te presser. Si tu ne veux pas, tu n'as pas à le faire.*

J'avais perdu ma mère, hérité de cette vaste terre et de ce manoir bien prestigieux. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'avoir une famille serait peut-être une bonne chose.

— *Une famille... une famille, hein ?*

En voulais-je vraiment une ? Était-ce un vrai désir ?

Cette question, née d'un élan sincère, fut la première à émerger. Avoir une famille, c'était aussi accueillir la vie d'un autre en soi. Un choix lourd de sens, qu'on ne pouvait prendre à la légère.

« Pour le meilleur et pour le pire », beaucoup prononçaient ces mots à la légère. Mais combien en comprenaient vraiment le sens ? Mes amies mariées.

Les passants croisés en ville. Les couples, les familles du monde entier... Tous. Comprendaient-ils vraiment ?

La plupart ne voyaient que les jours heureux. Alors, quand survenait l'épreuve, la douleur inattendue... étaient-ils prêts à y faire face ? Ne finissaient-ils pas par penser qu'il aurait mieux valu ne jamais aimer ?

— Les humains sont faits pour aimer, Ann, c'est ainsi qu'ils cherchent le bonheur.

D'après mon expérience, ayant déjà vu partir la personne la plus chère à mon cœur, la vérité était que je ne voulais plus jamais revivre cela. Qu'on me demande de le faire une seconde fois était au-delà de mes forces. Même vingt ans plus tard, la douleur restait douleur.

Je sortis de mes pensées et revins à la réalité.

Des rubans colorés, de somptueux papiers d'emballage, de splendides présents... Mon esprit sociable commençait à fléchir, mais ces personnes étaient précieuses à mes yeux. Il me fallait leur écrire des lettres de remerciement sans tarder. Dans ce genre d'attention, la promptitude est gage de sincérité. Je devrais regagner ma chambre, retrouver mon papier à lettres et mes enveloppes. Ils étaient là, quelque part.

— Ann.

— Ah, mais était-ce un joli papier à lettres ?

Peut-être devrais-je en choisir un autre, plus digne de ces merveilleux présents.

— Ann, écoute-moi.

Ils avaient sûrement été choisis avec soin, alors je devais leur répondre avec la même délicatesse. Il y avait tant de détails à prendre en compte. Je devais me dépêcher et vite.

— Je t'en prie, écoute.

Personne ne le ferait à ma place. C'était à moi de le faire. Quoi qu'il arrive, je me devais de le faire. Goûter la joie et la peine toute seule, et tout achever rapidement.

Parce que j'étais seule. Vite. Il fallait que je le fasse vite.

Pourtant, je n'arrivais pas à bouger.

— *Ann.*

J'étais en train de faire des gâteaux et écrire des lettres de remerciement nécessitait un peu de préparation. Et surtout, je ne pouvais me calmer tant que la lettre de ma mère n'était pas arrivée. Je multipliais les raisons, les excuses pour ne pas me lever.

— *Ann... ce n'est pas grave.*

Je me sentis soudainement épuisée. Tout me semblait pénible. Mes mains encore couvertes de farine, toujours en tablier, je me laissai tomber sur le canapé, roulée en boule. Malgré les merveilleux cadeaux reçus, le bonheur ne durait pas. Même si c'était quelque chose qui aurait dû me mettre de bonne humeur pour toute la journée, ce bonheur ne durait pas.

Il ne durait pas.

— *Ann, ce n'est pas grave.*

Aujourd'hui était un jour comme ça.

— *Ann, ne force pas. Je suis désolée.*

— *Je suis désolée.*

— *Désolée...*

— *Je suis désolée.*

— *Ann, je suis désolée...*

Pour moi, mon anniversaire était...

— *...le jour où je t'ai laissée, alors que tu étais si petite.*

...ce n'était pas mon jour. C'était celui de ma mère.

— *Maman. Pourquoi ? Pourquoi, hein ? Pourquoi, maman ? Pourquoi es-tu morte avant les mères des autres enfants ? Qu'est-ce qui n'allait pas ? Ma naissance t'a-t-elle causé du tort ? Si c'est le cas, alors je n'aurais pas dû naître.*

Je t'aimais, maman. Tu le savais ? Je t'aimais tellement, tellement fort. Tu en avais marre de l'entendre ? Mais tu ne le savais pas, pas vrai ? Même si tu le savais, tu ne mesurais probablement pas à quel point je t'aimais. J'en suis sûre. Quand je m'en suis rendu compte, je passais plus de temps à te voir dans une tombe qu'ailleurs. Mais tu es partout dans notre maison. Sur le canapé où tu t'asseyais souvent. Dans la musique que tu aimais. Dans le lit qui garde encore ton parfum. En moi, qui te ressemble de plus en plus chaque jour.

Maman, maman, maman, tu me rappelles sans cesse combien je t'aimais. Petite, tu étais mon tout.

Maman. Tu m'aimais, je le sais. Mais moi aussi, je t'aimais. C'est moi qui... c'est moi... j'étais... j'étais celle qui...

Ah, maman. Il y a tant de choses que je voudrais te dire. Mais si je ne devais choisir qu'une chose, ce serait celle-ci :

Maman, tu es partie sans jamais savoir à quel point je t'aimais, n'est-ce pas ? Je t'aimais bien plus que tu ne l'aurais imaginé. Ta mort m'a plongée dans une douleur si vive que j'en avais le souffle coupé. On dit souvent que le temps guérit toutes les blessures. Mais je hais cette phrase. Ce n'est pas la guérison... c'est l'oubli, n'est-ce pas ? Les voix, les visages, les souvenirs... tout finit par s'effacer. « Ah oui, maman aimait ça. » « Ah oui, maman détestait ça. »...

Finalement, je me blâme énormément de les avoir oubliés en me disant : « Comment as-tu pu oublier ? Elle était tout pour toi ». « Comment as-tu pu oublier ? Elle était ta seule famille. »

Ce cycle de remords n'a pas de fin.

Je t'adorais, maman. Je t'aimais. Je t'aimais... Et c'est justement parce que je t'aimais que mon cœur semble se briser.

Il se brise à chaque anniversaire.

Il se brise. C'est douloureux, et je n'y peux rien.

Des larmes coulaient sur mes joues alors que j'étais allongée sur le côté. J'attendais cette journée avec tant d'impatience que je ne savais plus quoi faire de moi-même, et pourtant, encore une fois cette année, je me retrouvais à pleurer. Ça aurait été si bien si j'avais pu accueillir cette journée avec le sourire.

Un anniversaire est un jour spécial.

Pour le monde, ce n'était qu'un jour comme un autre. Mais pour moi, c'était un jour spécial. Parce que... Parce que c'est le jour où j'avais l'impression que maman revenait vers moi.

Je l'attendais avec tant d'enthousiasme que je ne me contrôlais plus. Et en même temps, j'étais accablée d'une tristesse immense. Parce que l'absence de ma mère me sautait aux yeux plus que jamais. Parce que la réalité de son absence me frappait de plein fouet.

Le destin me parlait. Ou peut-être Dieu lui-même :

— *Hey... Ta maman n'est plus. Combien de temps vas-tu encore pleurer ? Lève-toi. Tant que tu es en vie, lève-toi.*

Le monde étant si impitoyable, je ne pouvais qu'acquiescer de la tête avec un « Oui, oui, c'est vrai ».

En me jetant à corps perdu dans l'agitation, je parvenais encore à tenir debout, comme si c'était ce que le destin, ou Dieu attendait de moi. Je ne me sentais pas vraiment seule. Je ne pleurais pas. Après tout, douze années s'étaient écoulées. Pleurer encore aujourd'hui... c'était étrange, non ?

Je n'étais plus une enfant. Je ne devais pas pleurer trop souvent. Ce ne serait pas bien. Pas digne d'une fille appelée à devenir la cheffe de la famille Magnolia. Je devais devenir qui rendrait fière ma mère, là, depuis son portrait. C'était la seule façon que j'avais de prouver ma valeur.

N'est-ce pas ?

Mais ce jour-là, le jour où j'ai compris que ma mère m'aimait vraiment... je n'étais plus rien.

Je m'étais effondrée.

La petite Ann Magnolia de sept ans, était revenue. Elle disait tout.

Elle finissait toujours par dire les choses. Encore et encore.

Elle disait ce que je gardais enfoui au fond de moi.

— Je me sens seule.

Il y avait autant de façons de passer un anniversaire qu'il y avait d'années. Il y avait sûrement des millions de gens dans le monde dont l'anniversaire tombait aujourd'hui. Comment passaient-ils leur journée ? Dans l'épanouissement ?

Il y en avait aussi, c'était certain, qui vivaient sans connaître ou sans se rappeler leur date de naissance. Alors non, je n'étais pas malheureuse. Je ne me comparais pas aux autres. Pas du tout. Parce qu'il y avait sûrement, quelque part dans le monde, des gens qui se sentaient aussi seuls que moi.

J'avais appris une autre chose en travaillant en ville : la solitude n'était pas propre à moi. Beaucoup de gens venaient au cabinet pour parler de leurs problèmes. Tout le monde portait ses propres fardeaux et se retrouvait un peu seul, d'une manière ou d'une autre.

Ce n'était pas que moi. Alors je ne me sentais pas seule, car il y avait cette personne-là, cette personne-ci et celle-là encore. Tout le monde, à sa façon, était animé d'une tristesse.

— Il faut que je me lève.

Par réflexe, j'avais appris à ne plus me laisser engloutir par cet océan de tristesse. Il s'agitait dans ma tête comme un fléau... et pourtant, il avait quelque chose de rassurant. Il me berçait doucement, me noyant dans une tendresse triste tournée contre moi-même.

Mais je savais qu'il ne fallait pas m'y attarder trop longtemps. Si j'allais trop loin, je ne pourrais plus jamais remonter à la surface. La peine, aussi profonde soit-elle, n'allait pas faire à manger ou préparer des pâtisseries pour les invités. Alors je pris une grande inspiration, et commençai à dresser la liste de ce qu'il me restait à faire. Préparer les gâteaux. Nettoyer la maison. Découper mes vieux tabliers en chiffons.

Et puis... et puis...

— Mlle Magnolia, vous êtes là ?

Un événement réel m'extirpa aussitôt de ma rêverie. Je me précipitai jusqu'à la porte d'où provenait la voix. Lorsque je l'ouvris d'un geste brusque, mes pas résonnèrent lourdement sur le sol, bien loin de l'élégance à laquelle j'aspirais. Deux visiteurs se tenaient là.

— Hein ?

L'un d'eux était... Ah, enfin. Un facteur vêtu de l'uniforme CH. Il tenait sous le bras une lettre et un colis, très probablement le cadeau prévu par ma mère pour aujourd'hui.

— Ah, excusez-moi. Allez-y d'abord.

L'autre visiteur n'était autre que le client attendu pour le lendemain. Un jeune entrepreneur aux allures de nomade. Ses vêtements, élégants, mais visiblement pas taillés sur mesure, semblaient choisis par nécessité plus que par goût.

S'était-il trompé de jour ?

— Heu, donc...

Ils s'étaient sans doute croisés près de la grille, tous deux venus pour moi. Chacun avait dû proposer à l'autre de passer en premier, dans un échange de politesses. Le facteur de la CH, ayant finalement obtenu passage, il s'avança vers moi. Le visage légèrement tendu, il me tendit la lettre et le paquet avec une courtoisie mesurée.

— Je suis de la compagnie postale CH. J'ai en effet une livraison... Vous en avez sûrement assez d'entendre ce message chaque année, mais joyeux anniversaire, Mlle Magnolia.

Je ne l'avais jamais vu auparavant. Ce n'était pas le même que l'an dernier.

— A-assez ? Non, je ne m'en lasserai jamais.

Mais le fait qu'il dise ces mots montrait que les instructions de ma mère étaient toujours suivies et respectées par cette entreprise. C'était tout.

— Merci beaucoup. Vraiment... pour toutes ces années. Transmettez bien mes remerciements à votre président.

— O-Oui ! Notre président adore recevoir les retours de ses clients, alors je ne manquerai pas de le lui dire !

Je n'avais jamais rencontré le président de la compagnie postale CH, mais pour que quelqu'un d'aussi jeune parle de lui de manière aussi familière, c'était sûrement une personne remarquable.

— J'accuse réception du colis.

Je signalai le bon. Le facteur esquisssa un sourire, visiblement soulagé. Moi aussi, apaisée, je levai enfin les yeux sur lui. C'était un jeune homme, sans doute de mon âge. Son visage, constellé de taches de rousseur, paraissait encore plus juvénile lorsqu'il souriait.

— Je m'occupe de ce secteur maintenant. C'est une grande région, alors je me suis un peu perdu... Je vous ai fait attendre, n'est-ce pas ?

— Hein, non, pas tant que ça.

— Mais vous avez accouru aussitôt ce qui témoigne de votre impatience.

— Oui.

En repensant aux visages surpris des deux jeunes hommes lorsque j'avais ouvert la porte, une vague de honte me submergea. En tant que cheffe de la famille Magnolia, j'aurais dû offrir une image digne et élégante. Mais j'étais couverte de farine, les cheveux en bataille à force d'être restée allongée, et mes pas avaient résonné comme ceux d'un géant. Portant la main à mes joues, que je sentais sans doute rougir, je murmurai :

— Je suis désolée de vous offrir un tel spectacle... Je suis toujours un peu fébrile, ce jour-là.

— Absolument pas. C'est moi qui m'excuse d'être arrivé si tard. J'ai mémorisé parfaitement le chemin, alors comptez sur moi l'année prochaine pour vous faire la livraison sans faute.

Il s'inclina avec un « à bientôt » et courut vers sa moto stationnée. Après l'avoir vu partir, je me tournai vers l'autre visiteur qui avait patienté. Lui aussi tourna doucement les yeux vers moi.

— Bonjour.

Le soleil du matin avait cédé la place à l'éclat franc de la lumière de midi. Je m'étais sans doute attardée longtemps, affalée sur le canapé. Derrière la vitre, la saison du vert tendre dessinait un paysage qui aurait dû sembler étranger à mon humeur... Et pourtant, il s'inscrivait avec une justesse troublante dans ce tableau intérieur.

— Bonjour.

Ma voix se fit un peu aiguë.

— Je n'ai pas de farine sur le visage ?

En disant cela tout en frottant mes joues avec la manche de ma robe, il sortit un mouchoir de sa veste et me le tendit. Sans faire attention à mon visage figé par la surprise, il s'exclama avec tout le sérieux du monde :

— Ici, juste là.

— Ah, d'accord.

— Et là aussi.

— Pardon. J'étais en train de faire des gâteaux...

Me nettoyant avec le mouchoir soigneusement plié, j'eus presque l'impression d'être redevenue une enfant. C'était la deuxième fois aujourd'hui que mes joues devenaient rouges.

— Alors... que me vaut votre visite ?

— Ah, oui. J'étais dans les parages et... hum, j'ai entendu dire par Monsieur Robert, celui qui m'a recommandé à votre cabinet, que c'était votre anniversaire aujourd'hui. Alors... même si c'est présomptueux de ma part, je voulais vous le souhaiter...

Robert, le conseiller juridique qui me protégeait depuis l'enfance. Maintenant qu'il le disait, je me souvenais que c'était bien lui qui me l'avait présenté. Le budget ne correspondait pas à l'affaire, alors elle m'avait été transmise.

—— « *Dans les parages* » ?

Trouvant quelque chose de bizarre dans une partie de son discours, je demandai timidement :

— Dans les parages... Mon domaine est pourtant très grand...

Le silence.

— Vous consultez également M. Robert en plus de ma personne ?

Il leva la main dans ma direction comme pour me demander d'attendre et détourna le visage, l'air embarrassé. Avais-je dit quelque chose de déplacé ?

— Je retire ce que j'ai dit.

— Très bien.

— J'ai menti... Je voulais, hum... passer du temps avec vous, voilà tout.

— Haah...

Peut-être incapable de me regarder dans les yeux, il garda le visage détourné, parlant en direction du surlendemain :

— M. Robert est un ami que je voyais souvent au café que je fréquentais... C'est là qu'il a parlé de vous pour m'aider dans mes affaires... Et j'ai appris par lui, l'autre jour, que c'était votre anniversaire aujourd'hui. En effet, je ne suis pas simplement passé dans les parages. Il est impossible d'arriver ici sans véhicule. Je n'ai pas beaucoup d'argent, alors j'ai fini par venir à pied jusqu'ici. Mais ce n'était pas une coïncidence. Je suis venu ici avec un objectif en tête.

À ma question...

— Quel objectif ?

Il retourna la paume de sa main, celle qui m'avait demandé d'attendre, et me la montra. Comme pour dire : « c'est vous ».

J'en fus déconcertée. Ce genre de chose ne m'était pas arrivé souvent. Et lorsque c'était le cas, c'étaient généralement des gens attirés par ma fortune. Il était normal que je sois quelque peu méfiante.

— Voulez-vous entrer ? Si ce n'est que pour le thé, alors...

Quoi qu'il en soit, en tant que cheffe de la famille Magnolia, je devais accueillir un invité comme il se doit.

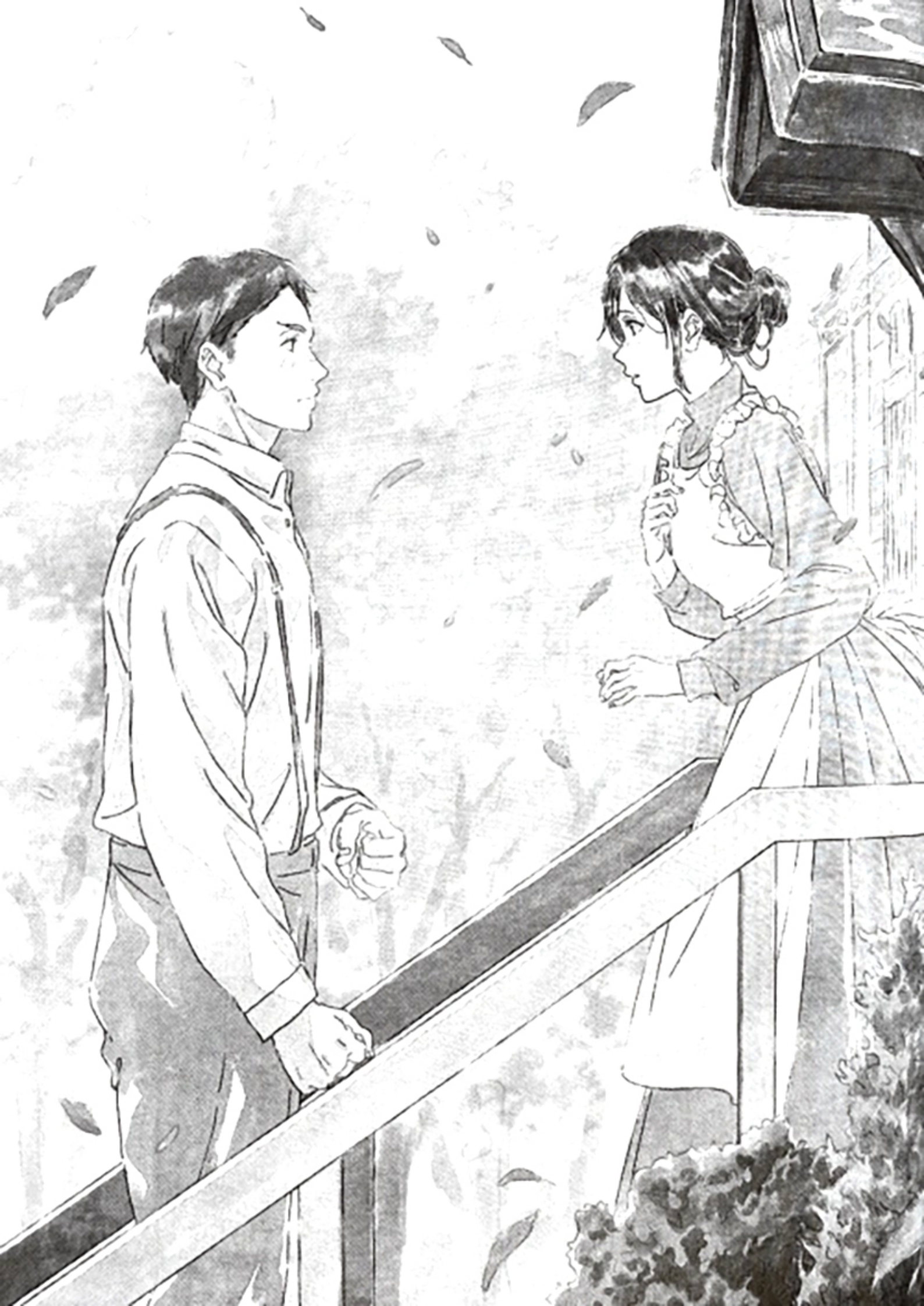
Une fois cette pensée bien installée, une alarme retentit dans ma tête : et s'il prenait cela comme une invitation ?

Ce n'était pas mon intention, mais que faire s'il le croyait ?

— *Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne sais même pas si je suis heureuse ou effrayée.*

Ah... Mes battements de cœur étaient si forts.

Mes joues étaient si brûlantes qu'on aurait dit qu'elles allaient s'enflammer.



— *Quoi qu'il en soit, je dois dire quelque chose.*

— Hum.

Alors que j'hésitais à parler, il secoua la tête.

— Ah, non. Je vais revenir demain de toute façon, donc je vais rentrer. J'ai déjà accompli mon objectif.

— Vraiment ? répondis-je, légèrement à contretemps.

J'étais un peu, voire même très soulagée de sa réponse. Je l'observai, alors qu'il n'essayait même pas de me regarder. Ses mains tremblaient. Bien qu'il donnât une impression détendue, c'était le genre de personne incapable de dissimuler ce qu'il ressentait.

— Je suis vraiment venu uniquement pour vous souhaiter un joyeux anniversaire. Juste avant d'arriver, j'ai longuement hésité à venir... Et comme je n'ai pas de présent digne d'une dame comme vous, alors je voulais au moins vous dire ces mots.

Cette phrase me surprit encore plus. « Au moins », avait-il dit. Y avait-il des mots plus explicites pour me transmettre sa bienveillance ?

— Je suis désolé. J'aurais au moins dû préparer quelque chose pour vous, n'est-ce pas ? Vraiment, me présenter les mains vides et à l'improviste... Je m'excuse vraiment pour ça...

— Non, je n'ai pas besoin de choses matérielles... Je préfère ce sentiment... de vouloir fêter cela juste parce que c'est mon anniversaire... et c'est bien plus précieux...

Les mots se brisèrent en moi, suspendus à mi-parcours. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Là, dans l'instant, douleur et joie se mêlaient, enserrant ma poitrine jusqu'à l'étouffement. C'était presque trop. L'amour silencieux de cette personne face à moi, sa gentillesse, sa sincérité... toutes ces choses douces, simples, mais lumineuses, venaient se nicher dans les endroits les plus solitaires de mon cœur.

Et je vacillais.

— *Ann, tu m'entends ?*

Je devais reprendre mes esprits. Demain, je retrouverais mon calme. Je ne devais pas ouvrir mon cœur aussi facilement maintenant.

— *Ann, je t'en prie, écoute-moi.*

Car le monde était cruel. Même si je tombais amoureuse de lui, des choses tristes finiraient par arriver.

— *Bon. Si tu m'écoutes...*

Peut-être était-ce un amour calculé. Il pouvait très bien faire semblant, être en réalité un homme horrible. Non, je devais m'interroger à ce sujet. Il était bel et bien venu ici à pied. Ses chaussures étaient pleines de boue. De l'herbe y était collée, comme s'il avait emprunté un sentier.

— *Saisis cette opportunité !*

Ah, Maman. À partir de maintenant, dans ces moments-là, je te poserai sûrement encore et encore des questions dans mon esprit. « Maman, est-ce que c'est juste ? Est-ce le bon chemin que j'emprunte ? » Car tu es la seule à m'avoir donné de l'amour sans demander rien en retour.

Alors, s'il te plaît, donne-moi une réponse.

— *Crois en toi, Ann. N'aie pas peur de l'amour.*

Je suis sûre que le tableau de ma mère m'avait murmuré cela.

Je tendis la main.

Je la tendis et saisis l'ourlet de sa veste.

— Je suis en train de préparer des gâteaux. Comme c'est mon anniversaire, je n'ai rien prévu, alors si vous le voulez bien... on pourrait les manger ensemble dehors ? Je n'ai besoin de rien de plus. Si vous voulez vraiment me donner quelque chose, alors offrez-moi un peu de votre temps afin que l'on fête mon anniversaire ensemble.

— Merci.

Il ne rejeta pas ma main couverte de farine. Il la prit, son visage rougissant fortement.

— Ce serait avec joie, dit-il trois fois environ.

La phrase « j'aime les gâteaux » fut probablement répétée cinq fois.

Je... je trouvais cela si drôle que j'éclatai de rire.

Ce jour-là était un jour spécial pour moi, mais pour le reste du monde, ce n'était pas du tout le cas.

Mais j'avais fait un petit effort. J'avais tout de même tenté de le rendre spécial par moi-même.

Désormais, je continuerai sûrement à voir les choses comme ça.

Je le ferai.

J'étais seule dans ce manoir. Mais j'étais la fille la plus spéciale au monde pour une certaine personne.

Il était permis de se faire plaisir, au moins pour son anniversaire. C'est ce que je me redis en lisant plus tard la lettre de ma mère.

Ann, joyeux anniversaire pour tes dix-neuf ans.

Je n'arrive pas à imaginer à quoi tu ressembles à dix-neuf ans.

Je me demande sincèrement comment tu vas.

Est-ce que tu te portes bien ? Est-ce que tu ne manques de rien ?

Je me demande si tu es devenue une merveilleuse jeune femme.

Ah, comme j'aimerais te voir. J'aurais tellement voulu te voir.

Tu n'as aucune idée de combien je t'aime, n'est-ce pas ?

Tu sais, ta maman aime cette toi de dix-neuf ans...

Et elle t'aimera tout autant lorsque tu en auras cent.

Je ne peux pas te le dire les yeux dans les yeux, alors je l'écris ici, du mieux que je peux.

Je t'aime.

Quoi que les autres puissent dire, moi je t'aime.

Tu as le droit d'être aimée.

Ma Ann, sois libre.

Ma Ann, ris de bon cœur.

Ma Ann, sois heureuse.

Ma Ann,

N'aie pas peur de l'amour.

— Ta maman

« Il n'est pas de lettre qui n'ait pas besoin d'être délivrée, jeune maîtresse. »



アン・マグノリアと
十九歳の誕生日

暁 佳奈



LIVRET 2
Leon Stephanotis et la première étoile



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Je voulais cette étoile. Je voulais être celui qui saurait l'atteindre.

Livret 2

Leon Stephanotis et la première étoile

J'avais autrefois vu une comète qui n'apparaissait que tous les deux cents ans, en compagnie d'une fille. C'était il y a des années. Cette soirée-là avait été magnifique. Même aujourd'hui, je me souvenais encore nettement du scintillement des étoiles que nous observions, nos corps frissonnant sous le vent nocturne glacé.

Tel un voile d'étoiles dispersées comme des bijoux sur un drap noir, le ciel de nuit était si sublime qu'on en oubliait de respirer. Au passage de la traînée laissée par sa queue blanchâtre, la comète ressemblait à une fée en vol... ses ailes battant comme celles d'un insecte céleste et dispersant derrière elles un voile d'éclats irisés. Chaque fois que je contemplais un ciel nocturne aussi beau, je pensais maintes fois :

— *Aah, si je grave cet instant dans mon cœur, je n'aurai aucun regret si quelqu'un vient prendre ma vie.*

Si je devais mourir, je voulais que ce soit sous un ciel étoilé comme celui-là. Je voulais partir avec, en mémoire, la vision de quelque chose de splendide.

— Que le ciel soit rempli d'étoiles le jour de ma mort, avais-je souhaité.

Mais cette soirée-là avait été un peu différente. Peut-être parce que quelqu'un partageait l'expérience avec moi. Peut-être parce que c'était mon premier amour. Elle était splendide.

Plus encore que les étoiles.

Ses cheveux ressemblaient au Soleil lorsqu'ils brillaient sous la lumière de la lune, et ses orbes bleus évoquaient des gemmes façonnées d'un mélange entre mer et ciel. Avec sa peau de porcelaine et sa voix délicate, sa démarche était celle d'une jeune fille raffinée. En réalité, c'était une orpheline, ancienne fille soldat, devenue poupée de souvenirs automatiques d'un pays lointain du Sud.

Elle incarnait à merveille l'adage selon lequel il ne faut pas juger un livre à sa couverture. C'était sans doute le genre de personne qu'on ne croise qu'une fois dans une vie. Mon cœur battait jusque dans les moindres souffles qu'elle laissait échapper en observant le ciel à travers le télescope.

Et lorsqu'elle posait sur moi ce regard doux, accompagné d'un sourire discret, c'était comme un coup porté en pleine tête, un amour si puissant qu'il me semblait capable de faire fondre mon corps tout entier, jusqu'à l'effondrement.

« Maître, les observations astronomiques sont vraiment superbes, n'est-ce pas ? »

Si, par hasard, un astre m'avait écrasé à cet instant précis de la soirée, j'aurais encore voulu voir, ne serait-ce qu'une seconde de plus. Ce que je voulais regarder, c'était elle. Toujours elle. C'était ce que je pensais à ce moment-là. Cette rencontre avait bouleversé ma vie. Elle avait tracé la ligne de mon destin. Qu'on me traite de romantique m'importait peu.

Moi, Leon Stephanotis, dont le destin avait changé ce soir-là, je n'oublierai jamais cette journée.

Le jour où j'ai contemplé les étoiles... avec Violet Evergarden.

« Il y avait une mer d'or sur cette terre. » Qui avait bien pu louer ainsi un désert pareil ?

— Je suis crevé.

Quand les rats de bibliothèque lisent trop, leur cerveau finit par saturer, oubliant aussitôt ce qu'ils ont lu en premier. J'ai toujours eu confiance en ma mémoire, mais cette phrase-là ne me disait rien. Sûrement un passage d'un vieux roman d'aventure, lu dans mon enfance.

— *Quelle belle comparaison.*

La vérité, c'est que lorsque je me retrouvais au beau milieu d'un désert, mes pensées étaient monopolisées par la chaleur, la lumière écrasante, et la rudesse de l'environnement. Ce genre de poésie ne me venait jamais sur l'instant. Mais dans chacun de mes voyages, au détour d'un paysage, il m'arrivait de repenser à quelqu'un, quelque part dans ce vaste monde, et aux mots qu'elle disait, si beaux qu'ils résonnaient encore en moi.

— C'est si joli...

J'aimais la couleur de l'or. Je pouvais observer à l'infini les grains de sable glisser doucement.

— Beau travail, tout le monde. Les livres que nous avons trouvés seront pris en charge par une autre équipe. Ce qui signifie que nous, le premier groupe, avons enfin droit à un congé, le premier depuis des mois.

Perdu dans mes pensées, je n'avais pas bien saisi les mots de notre supérieur. Je me contentais de fixer le sol, ne comprenant rien. Quand je levai les yeux, je vis les visages réjouis de mes collègues barbus et négligés. Tout ce que je compris, c'était que nous allions avoir des vacances.

— Après vingt jours de repos, on se retrouve à Iustitia, au quartier général de Shaher. Ensuite, direction le sud, là où l'équipe de reconnaissance a été envoyée. Ce sera notre tour de rapporter toutes les affaires. Ne vous ramollissez pas d'ici là.

— Entendu !

Une fois la réponse donnée en chœur, nous nous dispersâmes.

Iustitia, le quartier général de Shaher, là où j'effectuais l'essentiel de mes tâches. J'avais autrefois été affecté au département des manuscrits où je m'étais consacré au déchiffrement de documents et à la copie de ces derniers. Mais j'avais depuis été transféré dans une section tout à fait différente. Cela sonnait bien, en théorie, car on nous considérait comme la vitrine de la profession, mais ce département regroupait en réalité une bande de têtes brûlées négligées et férues d'aventure : le département d'archéologie.

Je posai mon lourd sac de voyage au sol et poussai un soupir. Essuyant la tenue blanche qui m'avait été fournie sur place, je retirai le sable qui s'y était accumulé. Ce vêtement appelé *dola*, une longue robe maintenue par une ceinture à la taille, paraissait ample et rigide à première vue, mais se révélait étonnamment facile à porter. Il était taillé dans une soie plutôt veloutée, si bien qu'en temps normal, le sable n'y aurait pas adhéré. Mais comme je venais tout juste de traverser une tempête de sable, il n'y avait pas grand-chose à faire.

Nous revenions d'une fouille dans les ruines d'un ancien château, jadis possession d'un clan royal renommé. Une campagne de destruction de livres avait eu lieu dans cette région autrefois, mais des informations indiquaient qu'un érudit de cette époque, effrayé par la situation, avait caché des ouvrages précieux dans ce palais abandonné. L'information était juste. Après avoir erré dans l'édifice déserté, nous avons trouvé des dizaines de livres. Ces ouvrages allaient être envoyés au quartier général de Shaher, copiés, puis diffusés dans le monde.

Conçu comme un organisme de protection du savoir, la fondation Shaher était aussi réputée à l'étranger. Négocier avec les responsables locaux des ruines n'était pas simple, mais nous avons obtenu l'autorisation grâce à nos mérites passés. Ainsi, des histoires, des études, des sentiments qui devaient disparaître retrouvaient vie. Les livres que nous avons cherchés seraient transmis à d'autres, pour les réconforter durant leurs longues nuits.

— *Quelle chose merveilleuse.*

Les conditions de travail étaient épouvantables, mais j'étais fier de mon métier. Je m'assis sur mon sac et contemplai la ville en buvant l'eau de ma gourde. Dans cette cité désertique, peu importait la couleur des vêtements, tout semblait harmonieux.

— M. Leon, que ferez-vous pendant vos congés ?

Un jeune homme qui n'était pas encore parti m'adressa la parole. Je fronçai les sourcils en regardant son visage. C'était un jeune homme aux traits marqués, ce que je lui enviais en tant qu'éternel visage d'enfant.

— Hey !

Rare parmi nous, il n'était pas natif d'Iustitia. Si je ne me trompais pas, c'était un fils de bonne famille, originaire du Sud, intégré grâce à ses relations avec les dirigeants. Obtenir un poste à l'Observatoire de Shaher était difficile, même pour ceux ayant étudié l'astronomie. Il fallait avoir bénéficié d'un bon environnement dès l'enfance. Iustitia, capitale de l'astronomie, offrait les meilleures conditions, et il était logique que les recrutés soient principalement locaux.

— *Bon, lui, il a des relations, donc ça ne compte pas.*

Je réfléchis à une réponse.

— Rien de spécial.

Pour l'instant, je choisis d'être froid, comme toujours. Mais comme d'habitude, cela ne le découragea pas. Au contraire même, il sourit, visiblement ravi.

— Alors, ça veut dire que vous n'avez rien prévu. Je pensais rentrer chez moi. Si vous voulez, je peux vous y convier. Nous avons une villa au bord du lac... Si je pars maintenant, je retrouverai ma famille.

— Non, pourquoi est-ce que je...

— La dernière fois, j'ai raconté à mes petites sœurs vos aventures, et depuis, elles ne font que parler de vous. Allez, venez, je vous en prie !

J'étais déconcerté. Je ne comprenais pas ce qu'il pouvait bien trouver chez moi, mais il me collait sans cesse. La raison pour laquelle je ne lui avais pas dit mes projets tout de suite était simple : je sentais qu'il me suivrait. Franchement, il était envahissant. Jusqu'à maintenant, nous avons agi en groupe. Je voulais être seul, même une seconde.

— Je ne viendrai pas.

— Nooon... Ma famille regorge pourtant de beaux garçons et de jolies filles ! Vous aimez les belles choses, non ?

— Ils te ressemblent ?

— Oui.

— Tes proches sont peut-être beaux, mais ce ne sera pas mon genre.

— Monsieur ! Vous êtes cruel !

— Arrête de crier. Si ta famille t'attend, dépêche-toi d'y aller.

En agitant la main comme pour chasser un chien, je vis mon subordonné prendre l'air penaud d'un chiot. Avec sa carrure imposante et sa tendance à afficher ses émotions sans retenue, il avait quelque chose de profondément attendrissant. Il ressemblait vraiment à un chien fidèle.

— Si un jour vous avez envie de venir me voir pendant vos congés...

— Je ne viendrai pas.

— Prenez contact avec un hôtel nommé Varona, à Leidenschaftlich.

— Je ne veu... hein ?

— C'est un établissement de première catégorie. Il est géré par mon oncle alors vous serez logé sur le champ. Vous n'avez qu'à dire mon nom et je viendrais vous chercher aussitôt. Mais vous avez l'air intrigué, hein ? Vous voulez venir avec moi, finalement ?

Ce qui avait attiré mon attention, c'était le mot « Leidenschaftlich », rien d'autre.

— *C'est là que se trouve la compagnie postale CH.*

Et c'est aussi là que travaillait mon premier amour.

— Tu viens de Leidenschaftlich... ?

— C'est exact. Je l'avais dit lors de ma présentation lorsque j'ai intégré le département.

— Eh bien, je n'écoute pas les gens qui ne m'intéressent pas...

Comme prévu, mon subordonné eut un grand sourire éclatant.

— J'aime bien cette froideur que vous affichez là avec tout le monde. D'ordinaire, l'on cherche à se rapprocher de moi à cause de mon statut et du rang social de ma famille... mais ce n'est pas votre cas. Ça me fait grand bien.

— Tes gestes oppressants me fatiguent. Et puis, hum...

— Qu'y a-t-il, Monsieur ?

— Hum, dis-moi... la compagnie postale CH... est-elle connue ?

— *Est-ce que tu connais Violet Evergarden ?*

Je n'avais pas eu le courage de poser cette question. Preuve littérale de ma lâcheté. Avec un « aaah », mon subordonné prit immédiatement un air pensif, comme si le nom lui disait quelque chose.

— Bien sûr. C'est la compagnie de ce chef d'entreprise, Claudia Hodgins. Elle est populaire. C'est surprenant que ce nom vienne de vous.

— Je suis un adulte, après tout. Je connais quelques grands noms.

— C'est un mensonge, pas vrai ? Je sais déjà que vous ne vous intéressez qu'aux étoiles. Heu... si je ne me trompe pas, tous les bureaux de poste de Leiden ont été absorbés par elle. Ils ont aussi réussi à créer plusieurs branches. Leur président est une vraie célébrité. La série d'entretiens qu'il a donnée aux journaux fait sensation... Ça a même été adapté en livre récemment. Il y a un chapitre spécial dans une édition spéciale où il discute avec sa secrétaire et le président d'une succursale. C'est vraiment drôle. Le livre est dans ma chambre, au quartier général. Vous pouvez le prendre et le lire autant que vous voulez.

— Y a-t-il quelque chose sur le plan commercial dans ce livre ? Comme le secteur des poupées de souvenirs automatiques... Hum, d'après mes recherches, il devrait y avoir une poupée assez célèbre... Je ne sais pas si elle y est toujours.

J'essayai timidement d'interroger, mais il semblait que mon subordonné ne connaissait pas les détails. C'était à prévoir. Le nombre de gens capables d'engager une poupée était limité. Ainsi, même une célébrité parmi elles restait inconnue à ceux qui ne l'avaient pas côtoyée un tant soit peu.

— Aucune idée. Je sais vaguement qu'il y a une poupée vraiment très belle. Mais j'ai un beau visage moi aussi... Je ne perds pas face aux beautés d'ici ou d'ailleurs.

— Compris. Merci pour les infos. Et pour cette conversation agréable. Rentrez chez toi maintenant.

— Monsieur... ! Si jamais vous vous ennuyez seul, pensez à moi !

Laissant derrière moi mon subordonné trop collant, je m'éloignai de cet endroit, les mains dans les poches, d'un pas assuré.

Mon subordonné n'était pas un mauvais garçon. Il avait une personnalité un peu envahissante, mais entraînait dans la catégorie des gens bien.

Il m'avait sûrement parlé ainsi parce qu'il connaissait mes origines, orphelin ayant perdu ses parents, embauché à l'observatoire grâce à la bourse de la fondation Shafer. Il s'inquiétait pour le supérieur que j'étais, qui passerait ses vacances seul, sans famille ni amoureuse. M'inviter là où résidait sa famille, c'était probablement sa manière de me tendre la main.

— *Mais peu importe.*

Ceux qui me trouvaient pitoyable l'étaient eux-mêmes finalement. C'était dans ma nature de penser la chose. J'avais toujours aimé observer les étoiles seul. Lire des livres sur les étoiles...seul aussi. La lecture, après tout, n'est-elle pas une chose que l'on vit en silence, sans la partager ? J'aimais la solitude. Sans doute parce que j'avais appris à vivre avec elle, à l'apprivoiser. Au fond, j'étais même moins à l'aise lorsqu'il y avait quelqu'un à mes côtés.

Quand je tournai à l'angle d'une rue et réalisai qu'il ne me suivait plus, je poussai un léger soupir de soulagement.

— *Seul, enfin. Du temps libre, de l'espace... juste pour moi.*

Les moments où j'étais ainsi, seul, étaient ceux où je me sentais le plus à mon aise. Et même si je devais réfléchir à ce que cela révélait de moi, au moins, je n'avais personne pour me harceler de questions sur le mariage ou les enfants. Parce que j'étais seul.

— *Je sais que ce n'est pas forcément une bonne chose.*

Il y a des choses qu'on comprend, mais auxquelles on ne peut s'habituer. J'étais à parts égales obstiné et envieux de ceux qui avaient une famille. Seule une personne avait déjà réussi à me donner envie de rester un peu plus longtemps à ses côtés.

— *Une seule.*

Nos situations étaient similaires, nous étions tous deux marqués par la solitude. Mais ce n'était pas la ressemblance qui faisait que je l'aimais. C'était parce qu'elle semblait pouvoir tenir debout seule, même dans l'isolement.

Alors, j'avais voulu rester près d'elle. Me rapprocher d'elle. Je « l'aimais » dans ce sens. Ce n'était pas que je voulais qu'elle fasse quelque chose pour moi.

C'était moi qui voulais faire quelque chose pour elle.

C'était ce genre de « j'aime ». Cela remontait à longtemps. Après avoir passé un peu de temps ensemble, elle était partie. Alors que nous nous disions adieu, je l'avais arrêtée et je lui avais fait ma déclaration.

— *Violet !*

Je lui avais dit que je l'aimais au sens romantique du terme, mais sans ajouter quoi que ce soit. *Simplement un « Je vous aime. »*

— *Je... Je... Je fais certes partie du département des manuscrits en ce moment, mais la vérité est que je voulais faire partie de celui d'archéologie comme mon père.*

Elle m'avait répondu qu'elle ne me voyait pas de cette manière. Qu'elle me chérissait, mais différemment finalement.

— *J'avais espéré que ma mère revienne avec lui si j'attendais ici... Mais en m'enfermant dans cette ville, je ne fais que me complaire dans ma suffisance. Maintenant...*

Elle m'avait dit que si on se revoyait un jour, elle voudrait passer du temps avec moi.

— *Je suis décidé. Je vais explorer le monde, comme vous.*

À ce moment-là, cette femme qui disait ne pas ressentir d'émotions...

— *Je ferai face aux dangers lors de mes expéditions. Je pourrais même y perdre la vie sans laisser de traces comme mes parents... mais... soit. Je pense que c'est la voie qui me convient.*

...me sourit, comme une jeune fille normale. L'air heureuse, elle m'avait répondu un « oui ».

— *Et puis, un jour, bien sûr, nous pourrions nous rencontrer à nouveau sous un ciel de nuit étoilé quelque part. Nous sommes des voyageurs après tout. À ce moment-là, irez-vous...*

— *contempler les étoiles avec moi ?*

— *Avec grand plaisir !*

C'est ce qu'elle m'avait dit. Elle l'avait vraiment dit. Cela seul me suffisait. Cela seul m'avait donné le courage de sortir du monde dans lequel je m'étais enfermé. Même si mes sentiments n'étaient pas partagés. Même si nous ne nous revoyions jamais. J'étais heureux.

Elle.

Violet.

Violet Evergarden.

Rien que ça, le fait qu'elle ait promis de regarder les étoiles avec moi, avait suffi à bouleverser ma vie. Depuis ce jour-là, j'avais continué à faire des demandes de mutation, et j'avais fini par obtenir l'approbation qui me permettait de m'aventurer dans le monde extérieur. Le monde qui s'étendait au-delà d'Iustitia, que je voyais pour la première fois, débordait d'une diversité étourdissante de choses, et je regrettais de m'être reclus si longtemps.

Mais assurément, si je ne l'avais pas rencontrée, il m'aurait fallu bien plus de temps pour sortir. Non, peut-être même que je ne serais jamais sorti de cette cage. Cet environnement qui me permettait de m'apitoyer sur mon sort était terriblement indulgent. Après tout, tout le monde était d'une gentillesse excessive avec moi, simplement parce que j'étais triste et incapable d'avancer.

Je ne me disais pas simplement que je la reverrais un jour. La probabilité qu'un astronome et une poupée de souvenirs automatiques, qui avaient passé du temps ensemble pour le travail, se croisent à nouveau était sûrement équivalente à celle de la comète que nous avons vue ce jour-là, une fois tous les deux cents ans.

C'était absurde.

Si je voulais vraiment la revoir, il suffisait que je me rende à sa compagnie postale, à Leiden. Mais si je ne le faisais pas, c'était parce que j'avais peur. Peur que ses paroles n'aient été que de la politesse. Et que si nous nous retrouvions, elle ne se souvienne même plus de moi, qu'elle me rejette. En plus de cette terreur, j'avais aussi un rêve.

Que si un jour nous devions nous revoir, ce soit vraiment par hasard.

Sous un ciel étoilé.

Si quelque chose comme cela arrivait vraiment, qu'est-ce que je ferais ?

Sourirais-je ?

Pleurerais-je ?

Ou lui referais-je une déclaration ?

Je hochai la tête à un passant qui avait failli me heurter et recommençai à marcher. Je n'avais pas de destination précise.

Je pouvais très bien retourner au quartier général et faire le rat de bibliothèque dans ma chambre. Mais faire un peu de tourisme dans cette ville n'était pas une mauvaise idée non plus.

— *Je ne reverrai pas Violet en restant à cet endroit.*

Je n'avais pas beaucoup de temps libre pour dépenser de l'argent, alors je pouvais me permettre le luxe de séjourner dans un hôtel un peu plus chic.

Ayant pris ma décision, je rejoignis l'avenue principale et me mis à chercher un hébergement dans cette capitale du désert.

Les expressions locales n'étaient franchement pas mon fort. Même si c'était une langue commune, les nombreux dialectes rendaient les choses difficiles à suivre. Quand je parlais à des personnes âgées, j'étais fichu.

Cependant, je compris parfaitement que le propriétaire de l'auberge, un vieil homme, m'avait pris pour une « jeune fille ». Bien sûr, je lui dis qu'il faisait erreur, mais il ne m'écouta pas. Il me guida jusqu'à ma chambre en posant une main autour de mes hanches.

La chambre était plutôt luxueuse, alors je laissai passer. Si j'avais été mon ancien moi, j'aurais explosé de colère. Mais j'avais grandi. En ravalant ma fureur, je pouvais passer la nuit dans un lit correct, où les insectes ne semblaient pas prêts à surgir. Devenir adulte avait ses avantages. Même si cela signifiait sacrifier un peu de ma dignité. Alors que je me détendais dans la chambre en écrivant mon journal, le soleil se coucha en un clin d'œil, et la soirée se fit tardive.

— Hop là.

Il faisait nuit noire. J'enfilai des vêtements chauds et me préparai à sortir. Je voulais observer à loisir le ciel étoilé du désert. Depuis notre arrivée ici, nos activités s'étaient limitées au jour, alors je pouvais enfin faire ce dont j'avais réellement envie. Je l'avais déjà regardé avec tout le monde depuis les fenêtres d'une auberge bon marché où logeaient les membres du département d'archéologie, mais comme je m'y attendais, je voulais le contempler depuis un endroit spacieux, silencieux, loin du tumulte.

En tant que chercheur né dans la soi-disant « capitale de l'astronomie », il allait de soi que je me devais de profiter pleinement du ciel nocturne désertique. N'arrivant pas à contenir mon excitation, je quittai la chambre, mes lèvres un peu détendues. Juste pour la forme, je saluai l'aubergiste et lui dis que j'allais voir les étoiles. À ces mots, il prit un air inquiet. Apparemment, dans ces contrées, il était interdit aux femmes de se promener seules la nuit. Il ne pouvait pas m'empêcher de sortir, car je n'étais pas d'ici, mais il me mit en garde : ne pas m'approcher des hommes.

Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de malfrats dans les rues à cette heure, mais dans cette ville, c'était culturel. Croiser une femme dehors pouvait attirer de mauvais regards. Ayant grandi dans un dortoir masculin parmi des cas, je comprenais ce qu'il voulait dire. Je lui montrai la canne rétractable que je tenais, et, tant qu'à faire, je lui fis une démonstration en dévoilant la lame qui en jaillissait. Ce n'était pas pour tuer, mais suffisant pour faire reculer un agresseur.

Salué par les applaudissements de l'aubergiste, je me lançai dehors.

Les écarts de température entre le jour et la nuit étaient extrêmes dans le désert. Ayant grandi dans un observatoire astronomique au sommet d'une montagne, j'étais habitué à ce genre de climat, mais ici, l'humidité faisait toute la différence, et je ne pouvais pas dire que c'était agréable. Dès que je mis un pied dehors, un frisson me parcourut. Cependant, j'en oubliai le froid aussitôt que je levai les yeux. À coup sûr, Dieu avait renversé sa boîte à bijoux. Le ciel étoilé se déployait si magnifiquement qu'il me faisait dire ce genre de phrase poétique.

Comme il faisait nuit, peu de gens étaient dehors, mais la ville n'était pas déserte non plus. Comme l'avait dit l'aubergiste, quelqu'un avec une allure féminine (même si je n'étais pas une femme) attirait les regards. On m'interpela à de nombreuses reprises. Je restai sur mes gardes à chaque fois, et tous reculèrent avec la même prudence que l'aubergiste. Interdire aux femmes de sortir la nuit, c'était aussi une manière de les protéger.

J'avais entendu dire qu'un site d'observation destiné aux touristes se trouvait un peu à l'écart, alors je m'y dirigeai, aussi pour ma sécurité. Plusieurs tentes étaient dressées autour d'une zone de verdure clairsemée. Certaines avaient été montées par des particuliers, d'autres étaient tenues par des marchands vendant boissons et nourriture.

Je parcourus les pancartes affichant les prix des alcools et des soupes chaudes prisées des gens de la région. Je choisis l'alcool. J'étais adulte maintenant, et en vacances. Je m'accordai donc ce plaisir. Je pris une boisson alcoolisée mixée, mijotée dans une grande marmite surnommée « le chaudron de la sorcière ». Elle était chaude et douce, avec un arrière-goût légèrement épicé. Elle réchauffait le corps à chaque gorgée, un régal parfait pour le froid.

On m’invita à entrer dans plusieurs tentes, mais je refusai, et commençai calmement à m’installer, en dépliant mes outils d’observation astronomique. J’assemblai un télescope démontable sur des draps étalés au sol. Même si l’endroit était destiné à l’observation, tout le monde ici n’était pas passionné d’astronomie comme à Iustitia.

La plupart des gens étaient allongés à même le sol, discutant avec leurs proches en contemplant les joyaux du ciel. Tous, sauf moi, avaient de simples lunettes d’observation portatives. Quelques habitants se rapprochèrent de moi, curieux. Ce n’étaient pas que des touristes. Un jeune père tenant un enfant s’approcha timidement pour me demander :

— Combien pour y jeter un œil ?

Il m’avait pris pour un marchand.

— Je ne prends pas d’argent. C’est pour mon plaisir personnel.

Surpris par ma réponse abrupte, le père fronça les sourcils, mais se plaça devant l’enfant et dit nerveusement :

— Même un peu vous pourriez laisser ce petit jeter un œil ?

— Bien sûr, pas de problème.

Mon accord immédiat le surprit aussi. Il redemanda si je ne comptais vraiment pas le facturer, et je jurai par le Dieu de cette terre que non. Je fis venir l’enfant. Comme il était trop petit, je le soulevai par les hanches.

— Tu vois quelque chose ?

— Juste un peu plus haut...

— Comme ça ?

— Waaaah... c’est magnifiiiique.

Face à l’émerveillement de l’enfant, le père et moi échangeâmes un regard et rîmes ensemble. Puis, les autres curieux s’approchèrent les uns après les autres pour demander à observer à leur tour. Chaque fois que je précisais que c’était gratuit, on me répondait :

— Vous êtes un saint ou quoi ?

Dans une région où l'on pouvait voir de si belles étoiles à l'œil nu, les télescopes astronomiques n'étaient pas répandus parmi les locaux. Pour eux, c'était un luxe amené par les étrangers. Le ciel était assez beau comme ça. Mais s'il existait un outil pour mieux voir, il était naturel que certains veuillent en profiter.

— *Je devrais peut-être contacter les mécènes de la fondation Shaher et leur suggérer ce lieu comme site de donation.*

Si cela rendait autant de gens heureux, ce serait bien d'avoir un télescope public, comme les bancs qu'on trouve le long des rues. J'aimais les étoiles. Alors même si une seule personne de plus pouvait les aimer grâce à ça, j'en serais comblé.

— Vous vous amusez ?

— Oh que oui ! Vous êtes si généreux !

L'image d'un vieil homme souriant comme un gamin, rayonnant de bonheur, me toucha profondément. Ce n'est pas que je cherchais la compagnie des autres, ou que j'aimais me mêler à tout le monde.

Pas du tout.

— Ce truc, ça vaut cher, non ? Ça ne vous dérange pas que les gens y touchent comme ça ?

— Ce n'est pas fait pour la décoration, mais pour regarder.

Mais ces moments-là étaient précieux.

— *Vraiment précieux.*

Si ces rencontres éphémères pouvaient faire qu'une personne de plus s'intéresse aux étoiles, je ne pouvais rien espérer de mieux.

— *Quand je serai vieux, j'ouvrirai peut-être un service de location de télescopes, quelque part.*

Je pris un peu de recul pour laisser les autres profiter avec la sensation que la joie ambiante se propageait doucement. Que les gens s'étaient rassemblés ici non par intérêt, mais par curiosité ou l'envie de découvrir.

Ce n'était pas mon style habituel, mais... parfois, ça pouvait arriver. N'ayant rien à faire, je me mis naturellement à regarder autour de moi.

Nuit splendide. Ambiance splendide.

Je remarquai alors une silhouette qui se tenait là, sans bouger, même sans vouloir la remarquer. Tous les autres étaient accompagnés. Cette personne portait une *dola* comme moi, et un voile couvrait son visage. D'après sa silhouette, je devinai qu'il s'agissait sans doute d'une femme. Craignant qu'un indésirable l'aborde, je gardai un œil sur elle, comme d'autres l'avaient fait pour moi.

Si quelqu'un l'accostait, devrais-je intervenir ? Moi qui détestais les femmes auparavant, me voilà à m'en inquiéter. C'était peut-être une forme bancale de sens de la justice, mais je me devais d'avoir au moins ça. Je ne la regardais que par précaution, mais au moment où le vent se leva, tous mes sens furent captifs. Son voile s'envola. Juste un peu, et je vis son visage.

Ses cheveux dorés flottèrent gracieusement. Son profil délicat se révéla sous les étoiles. Cette beauté, perceptible même dans l'obscurité, me coupa le souffle. Ce ne fut que quelques secondes, puis elle remit le voile en place. Mais je l'avais vue. Je savais.

Je savais qui c'était.

Je m'éloignai du télescope et avançai vers elle, chancelant. Comme un papillon de nuit attiré par la lumière. Cette personne illuminait littéralement ma vie comme une lanterne.

Un feu qui ne s'éteindrait jamais, peu importe le temps qui passait. Le temps ne faisait que renforcer sa flamme.

C'est pourquoi, aah, je...je...

— Violet Evergarden... c...c'est vous ?

C'est pourquoi je l'appelai à cet instant, d'une voix tremblante. Lorsqu'elle me regarda, ses yeux se plissèrent lentement, le coin de ses lèvres se releva, et elle me sourit. J'en eus presque les larmes aux yeux.

— Cela faisait longtemps, Maître.



J'avais rêvé de cela.

— C'est vraiment vous ?

J'avais rêvé de ce jour.

— Oui, Maître.

Depuis toujours.

— Idiote... je ne suis plus votre maître... J'ai un nom moi aussi... Vous l'avez sûrement oublié, mais... je... je m'appelle...

J'avais rêvé de ce jour, et j'avais toujours réfléchi à ce que je dirais si jamais nous nous revoyions.

— Monsieur Leon Stephanotis. Est-ce que « Monsieur Leon » vous conviendrait ?

S'il s'agissait d'un ciel sans le moindre nuage, nous pourrions parler de sa beauté pure. S'il pleuvait, nous pourrions discuter des mythes liés aux constellations.

— Me suis-je trompée ? J'ai pourtant confiance en ma mémoire...

S'il s'agissait d'une nuit où passerait une comète centenaire, nous pourrions évoquer les souvenirs de ce ciel que nous avons observé ensemble.

— Non... c'est bien ça. Vous vous en êtes souvenue... Appelez-moi simplement Léon... Violet, cela fait si longtemps que vous avez passé ce moment avec moi, et pourtant, vous avez réussi à...

J'avais rêvé de cela. Vous ne pouviez pas le savoir, n'est-ce pas, Violet Evergarden ?

— Vous avez réussi à vous en souvenir.

Vous avez été mon premier amour. La première personne que j'ai aimée. Ce jour-là fut la première fois que je me suis déclaré à quelqu'un.

— Leon, vous souvenez-vous de la promesse que nous avons faite ?

J'avais ouvert la porte du courage. Je l'avais ouverte en pensant que, même si je devais être blessé, je l'accepterais.

Mais au lieu de me faire du mal, vous l'aviez accepté. Vous aviez brisé mon amour, mais vous l'aviez reconnu.

— Oui.

J'avais rêvé de cet instant. Vous n'aviez pas à vous en souvenir. Vous auriez pu oublier ce que vous m'aviez dit. Mais malgré tout, je voulais vous revoir, une dernière fois, avant de mourir.

— Avez-vous mémorisé...

Encore une fois...

— ...le nom de quelques étoiles ?

Je voulais vous revoir encore une fois. Violet Evergarden.

Le Leon Stephanotis de seize ans était amoureux de vous. Il vous aimait sincèrement. Et le moi actuel aussi. Maintenant que vous êtes là, devant moi, je le comprenais, même sans chercher à l'admettre. La flamme en moi me murmurait : « C'est elle. C'est cette femme qui l'a allumée ». Vous étiez celle qui m'avait embrasé. Vous m'aviez consumé, et vous continuez à le faire. Vous avez fait fondre tout ce que j'avais enfermé dans la glace. Cette flamme m'indiquait que vous étiez mon âme sœur.

Violet acquiesça en silence. Elle hocha la tête comme une enfant. Elle était heureuse que je me sois rappelé ses mots. Je pouvais le lire sur son visage.

— *Vous étiez si inexpressive, telle une poupée. Qui vous a changée ainsi ?*

Vous n'étiez plus une poupée, désormais. Plutôt une jeune femme aimée. Vous n'aviez jamais ressemblé qu'à cela à mes yeux, même lorsque vous étiez avec moi. Mais maintenant, sûrement, il y avait quelqu'un. Quelqu'un qui vous a changée à ce point, n'est-ce pas ?

— Violet, dis-je en retenant la douleur de ma poitrine brûlante — si vous avez un peu de temps... voudriez-vous le passer avec moi ?

Je tentais d'ouvrir de nouveau la porte du courage. Peu importe ce qui m'attendait de l'autre côté. Même si je devais le regretter. Je posai quand même la question. Vous m'avez changé. Vous avez fait de moi ce que je suis. Vous ne le savez probablement pas et vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Avec grand plaisir !

Cette femme sublime devant moi aussi...

— J'attendais ce jour pour pouvoir vous parler des fruits de mes recherches.

A sûrement été façonnée par quelqu'un.

— Si nous devons nous revoir, je voulais vous en faire part, même si vous ne vous souveniez pas de moi.

L'envie, l'affection, l'attachement traversaient tout mon corps.

— C'est ce que je pensais.

Mon moi de seize ans criait : *J'étais amoureux de vous. J'étais amoureux de vous. J'étais amoureux de vous. Je vous aime encore. Même maintenant, je vous aime toujours.*

Je n'avais plus la jeunesse ni l'insouciance de ces jours. Mais pour ce qui était de mon amour pour elle, le moi de l'époque où je lui avais avoué mes sentiments était toujours vivant.

— Je suis sûr que ce que je vais dire maintenant va vous mettre mal à l'aise. Mais pourriez-vous m'écouter ?

Il était encore là. Ce moi d'avant vivait encore en moi.

Violet Evergarden, vous...

— Vous pouvez vous moquer si vous voulez. Voyez-vous...

...pour moi...une femme comme vous...

— Vous êtes mon premier amour.

Violet Evergarden, vous...

— Je vous aime encore. Pardonnez-moi.

Pour moi, vous êtes une femme venue des étoiles.



リオン・ステファノティスと
一番星

暁 佳奈



LIVRET 3
Charlotte Abelfreyja Flügel et le royaume de la forêt



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

À cet instant, je me suis surprise à penser :

— *Peut-être... peut-être que si je partais maintenant, personne ne remarquerait ma disparition.*

Et une fois que cette pensée me traversa l'esprit, je fus incapable de penser à autre chose. Avant même de m'en rendre compte, mes bras, mes jambes avaient bougé. Je fis lentement mouvoir l'ensemble de mon corps et quittai cet endroit. Je descendis les escaliers, traversai un couloir peu emprunté. Je croisai quelques personnes en chemin, mais nul ne me prêta attention. Sans doute ne s'attendaient-ils pas à ce que la reine coure seule dans les couloirs.

Je ne cherchais pas à ce que l'on m'interpelle. Mais personne ne le fit. Personne ne m'arrêta. C'est pour cela qu'à présent, je me cachais. Dans un recoin du labyrinthe de roses, au sein du palais royal de ce royaume aux forêts profondes. Je levai les yeux vers le ciel. Il était couvert. L'air était lourd, annonciateur de pluie. Quelqu'un me cherchait-il, à cette heure ? Non... probablement pas. Je mettrais en gage cent camélias blancs de Drossel que non.

« *Ce n'est pas vraiment un pari* », me murmura une voix intérieure.

— *Que m'arrivera-t-il si je reste là comme ça ?*

Dépliant les manches de ma robe et retirant mes longs gants, j'arrachai quelques brins d'herbe à mains nues. Ramassant au sol des pétales de rose tombés, je les lançai en l'air, même si je savais qu'ils ne voleraient pas bien loin. J'avais sans doute l'air d'un enfant cherchant à contenir une mauvaise humeur. Si quelqu'un m'avait vue, il se serait sûrement demandé ce que diable faisait la reine de Flügel dans un état pareil.

Pourquoi étais-je devenue ainsi, en grandissant ? Je ne faisais que donner trop d'importance à de petites choses et me laisser engoutir dans le tumulte de mes pensées. Peu digne d'une personne appelée à gouverner.

« Les membres des clans royaux ne doivent pas exposer leur vraie nature. N'oubliez surtout pas que vous devez faire preuve de dignité, afin de servir d'exemple au peuple. » Même en étant devenue épouse, je me comportais toujours comme une petite fille.

— Cependant...

J'avais connu une romance telle que les jeunes filles en rêvent.

— ...durant mes longues années passées à la cour...

J'étais tombée amoureuse, et j'ai conquis le cœur de mon prince bien-aimé.

— ...ce furent la période des lettres d'amour publiques qui fut la plus mémorable. Oui... dans le bon sens du terme.

Après avoir tant couru, me voilà dans ce qui vient après.

Je suis Charlotte Abelfreya Flüegel.

Déjà une année s'était écoulée depuis mon mariage avec le royaume de Flüegel.

Livret 3

Charlotte Abelfreyja Flügel et le royaume de la forêt

Drossel et Flügel, peu importe ce qu'il advenait de ces deux nations à l'avenir, elles avaient comme lien une princesse : ma personne. Si je venais à mourir dans ce labyrinthe de roses sans que personne ne me retrouve, je voulais que quelqu'un s'en souvienne. Quant à la raison pour laquelle les choses en étaient arrivées là, il me fallait remonter un peu le fil de ma vie pour l'expliquer. Je devais remuer le chaudron du temps, celui qui fait couler les heures.

Jusqu'où devais-je remonter ?

Cette magnifique fille aux cheveux dorés. Ma favorite. Cette écrivaine publique devenue médiatrice de mon histoire d'amour. Revenir à cette période des lettres d'amour publiques aux côtés de Violet Evergarden était peut-être un peu trop lointain. Il fallait se positionner un peu plus tard dans le temps. Peut-être autour de l'instant où moi, autrefois troisième princesse de Drossel, ce pays somptueux où les camélias blancs s'épanouissent à profusion, j'ai quitté ma patrie et changé de nom. Oui, ce serait un bon point de départ.

Flügel était un royaume voisin, prospère grâce à ses forêts. C'est là que j'ai épousé l'héritier au trône. En abandonnant tout ce que j'avais aimé jusqu'alors... je me suis mariée. Je suis passée du statut de jeune fille à celui de femme adulte. Mon apparence n'avait guère changé, mais mon titre, lui, avait tout transformé.

Mon époux s'appelait Damian Baldur Flügel.

Il n'était encore que prétendant au trône lors de notre union. Mais il y a quelques jours, il a hérité de la couronne de son père lui faisant devenir un roi à part entière. C'est ainsi que je devins reine, probablement la pire que l'Histoire ait connue, car je me suis enfuie.

Alors tentons de retracer ce passé, avec toute la précision possible.

La capitale de Flügel était une cité baignée dans la fraîcheur, enveloppée de verdure, avec un château niché au cœur d'une vaste forêt. Ce palais royal ne brillait ni par sa robustesse ni par sa magnificence.

Mais il s'intégrait à merveille dans le paysage, une beauté subtile, savamment façonnée, en parfaite harmonie avec la nature. Contrairement à Drossel, pays tourné vers le tourisme, Flügel vivait principalement de son exploitation forestière. La fleur nationale de Drossel était le camélia blanc. Celle de Flügel était la rose rouge.

Les deux royaumes étaient séparés par un large fleuve, et pourtant on se demandait comment ils pouvaient être aussi différents. Mais la différence n'était pas forcément une mauvaise chose. C'était même grâce à nos cultures divergentes que Lord Damian et moi nous étions rencontrés. Et c'est précisément ce qui m'avait attiré chez lui... cette personnalité franche, dénuée d'artifice, si différente de celle des nobles de Drossel ou d'ailleurs...

Oui, les différences ne sont pas en soi un mal. Mais ces « différences », comment dire...Lorsqu'elles n'étaient pas simplement tolérées, mais vues comme un manque de volonté ou de rentabilité, elles devenaient un fardeau ou un poids. C'était probablement cela qui m'avait conduite à ma situation actuelle.

Était-ce une excuse ? Peut-être. Mais il en était ainsi, voilà tout.

Au début, ma vie à Flügel n'avait pas été facile. Même les écarts les plus infimes dans les habitudes me demandaient des efforts considérables. Le chambellan soupirait souvent. Un homme respectable, fidèle serviteur de Lord Damian depuis des années. Hiérarchiquement, je lui étais supérieure, bien sûr. Mais j'ai compris très tôt qu'il me méprisait. Cela se lisait dans ses regards. Dans sa façon de se tenir. Il me répétait souvent : « Ce n'est pas ainsi que nous procédons à Flügel ». « C'est pour votre protection. Vous serez critiquée autrement. Redressez-vous. ». « Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, mais... »

Je ne pensais pas être idiote. Je me voyais comme une fille capable de faire les choses, si elle s'en donnait la peine.

Mais je devais reconnaître que j'étais une pleurnicheuse à l'esprit quelque peu instable. Les différences évoquées par le chambellan concernaient, par exemple, l'ordre des places à table, la façon de relever ma robe en montant dans une calèche, et d'autres détails du même acabit. À Drossel, j'aurais pu assimiler cela du premier coup. Je ne me serais pas trompée une seconde fois.

Mais dans ce pays étranger, sous les yeux d'un homme qui me dénigrait, je me mettais à échouer. C'était comme si j'étais moi-même l'instigatrice de mes propres maladresses. Quel étrange phénomène. Le chambellan le savait sans doute aussi. Et pourtant, il soupirait, et me parlait d'un ton sec, alors que je devenais livide. Il n'y avait aucun bénéfice dans cela, ni pour lui ni pour moi. Mais nous répétions inlassablement ce cycle vicieux.

Pour être honnête, nous nous entendions si mal que l'envie de sauter par la fenêtre du château me traversait parfois l'esprit. Mais je n'avais pas le choix. J'étais la nouvelle venue et lui, un ancien. Si je ne m'habituais pas, ce serait ma fin. Et il y avait aussi cette fameuse réception en plein air.

Ce chaudron du temps revenait désormais au présent. Tout avait commencé lorsque le chambellan avait suggéré que moi, la nouvelle reine, devrais organiser un goûter royal autour d'un thé. Il prononça un long discours sur mon autorité royale, sur le fait que je brillerais comme une étoile dans la nuit.

Ce maudit chambellan....

J'aimais ce genre d'occasion, c'est vrai. Mais même après un an passé à Flügel, je n'avais pas trouvé d'ami proche. L'idée me déplaisait donc franchement. Sans relations amicales, cela relevait plus de l'exécution publique que de l'exposition de pouvoir. Depuis mon arrivée, j'étais la princesse étrangère mariée pour des raisons politiques à Lord Damian. La famille royale que j'avais rejointe et le personnel qui m'entourait étaient tous un peu distants...

Pire encore, j'étais celle qui avait bouleversé la tradition des lettres d'amour publiques. On se méfiait de moi, de cette princesse pas comme les autres. Flügel possédait un esprit libéral, bien moins rigide que Drossel... Mais au sein de la royauté, les choses étaient différentes. Quand je passais dans les couloirs du palais, j'entendais chuchoter un nom. Tous avaient de légers sourires. « Princesse bébé », qu'ils m'appelaient.

Cela venait apparemment de la sœur cadette de Lord Damian. C'est vrai, j'avais un visage juvénile. Et j'étais celle qui avait épousé pour l'amour. Qu'on me tourne en dérision, c'était inévitable. Mais recevoir un surnom, et en faire un titre... c'était aussi une manière d'exister. Quand un chevalier recevait un nom, il lui revenait d'en être digne.

Peu importait ce que je disais, moi, Charlotte Abelfreya Flügel... À Flügel, je vivais comme une princesse sujette aux moqueries.

Je commettais une erreur ? « C'est parce qu'elle est une enfant. »

Je courais vers Lord Damian ? « C'est parce qu'elle est une enfant. »

J'ouvrais la bouche ? Toujours la même rengaine.

S'il avait existé un sort capable de me transformer en femme de vingt ans sur-le-champ, je l'aurais accepté sans hésiter. Pouvoir incarner, sans discussion possible, une dignité incontestable... Quel soulagement cela aurait été. Mais la dignité ne s'impose pas. Elle se construit. Avec le temps, et les efforts. Et peut-être étais-je encore, en ce jour de goûter royal en plein air, la même princesse bébé qu'ils voyaient tous. Le chambellan, ce matin-là, arborait une humeur exécrablement joviale, ce qui, à mes yeux, annonçait immanquablement un désastre.

Je l'observais depuis ma chambre, distribuant ses ordres avec une énergie insupportable. De cette pièce où, autrefois, je partageais en silence des instants avec Lord Damian, je pouvais voir le jardin du palais, le labyrinthe de roses à l'entrée... et même une partie de la ville royale. Au début de notre mariage, nous regardions souvent tout cela ensemble, par cette fenêtre. Aujourd'hui, nous ne pouvions plus nous parler plus de cinq minutes.

Depuis son accession au trône, Lord Damian était submergé. Il travaillait, tandis que je l'attendais dans notre chambre. Je me réveillais, il était déjà là, sans que je l'aie remarqué. Quand je lissais le pli entre ses sourcils endormis, il se redressait brusquement... et repartait travailler dans son bureau royal. Ce matin-là, j'étais lasse. Pourquoi devais-je tenir un tel événement pendant que mon époux, lui, n'avait pas une seconde à perdre ? Mais cela aussi faisait partie de mes devoirs.

Il était essentiel que je fréquente les femmes de mon rang. Leur confiance profiterait à Lord Damian, autant qu'à moi. Celles qui régnaient sur les salons régnaient aussi, bien souvent, sur les affaires de l'État. Je le savais. Je devais m'y plier, d'autant plus que la situation devenait critique. Si je voulais progresser dans l'art oratoire, il me fallait commencer par me tenir droite. Ma position devenait instable. Mais si je parvenais à faire bonne figure aujourd'hui, mon autorité ne ferait que croître dans le royaume. Je le comprenais, au fond. Le chambellan avait raison. Il ne me disait rien de plus qu'il ne fallait « Faites les choses correctement ». Et s'il y avait faute... elle venait de moi.

La réception eut lieu, comme prévu, dans le jardin.

Des personnes que je n'avais pas vues depuis la cérémonie de mariage étaient présentes. Je les saluais en tournant la tête à une vitesse incroyable. Dès qu'un sujet politique était évoqué, je le repoussais d'un sourire. Je déchirais et rejetais tout ce qui venait à moi, encore et encore. En surface, cela semblait une conversation paisible. Mais en réalité, j'étais jugée. En tant que reine, j'étais au beau milieu d'un combat.

Je croyais avoir vraiment fait de mon mieux jusqu'à la moitié l'événement. J'avais réussi à donner l'impression que j'étais tout de même plus intelligente que laissait penser mon titre de « princesse bébé » lorsque je m'exprimais. Les signes montrant que je pouvais être perçue comme digne de me tenir aux côtés de Lord Damian devenaient visibles. Mais à l'instant même où Son Altesse, la jeune sœur du roi, fit son apparition, tout ce que j'avais préparé s'écroula d'un seul coup.

Elle arriva bien après l'heure prévue. En fait, elle avait surgi alors que la réception touchait à sa fin. Bien qu'elle fût proche de moi en âge, elle avait une allure très adulte et une beauté renversante. Réputée comme l'une des femmes les plus talentueuses de Flügel, elle siégeait également au Parlement du Royaume. Elle nous expliqua qu'elle était venue dès la fin de la réunion. Je n'avais pas encore été autorisée à y assister, même en tant que reine, et cela me rendait affreusement jalouse... et un peu pitoyable.

Évidemment, la conversation tourna aussitôt sur le contenu de cette réunion. Son Altesse l'expliqua avec simplicité aux dames présentes.

Quelle femme admirable. Mais malgré tout, j'avais le sentiment que cette réception allait finir par devenir la sienne comme si elle était tenue en son honneur. Bon, ce n'était pas grave. En réalité, c'était plus facile ainsi. J'avais ce problème qui m'empêchait de bien parler aux personnes que je ne connaissais pas, alors je décidai de lui laisser la main. Même s'il s'agissait d'une réception, je n'avais rien mangé. Je sentais que j'aurais faim en fin de journée alors je me demandais ce que nous allions dîner. C'est ainsi que la moitié de mon esprit s'évapora ailleurs, et je ne remarquai pas que le sujet avait glissé des affaires de l'État à celui de la succession au trône.

— Votre Majesté, vous écoutez ? Si les choses continuent ainsi, il n'y aura rien d'étonnant à ce qu'une concubine soit nommée.

Comme je n'avais rien remarqué, je ne pus réagir immédiatement, même en recevant cette réalité brutale en plein visage. Cela venait tout juste de se produire, alors je ne me souvenais même plus bien de ma propre réaction. Il me semble avoir répondu par un « aaah... » ou « eeh... », comme le cri que poussent les nouveau-nés à leur première respiration. Je perçus aussitôt que Son Altesse n'était pas satisfaite de ma réponse.

— C'est justement parce que vous êtes aussi nonchalante que le roi doit tout affronter seul.

— Vous agissez encore comme une invitée, sans assumer vos devoirs.

— Tout le monde se retient et personne n'ose donner son avis.

— Parlez davantage. Soyez utile au royaume.

— Et surtout, cela fait déjà un an, et toujours rien.

— Avez-vous sérieusement abordé la question d'un héritier avec le roi ? Si cela continue, on se devra de proposer une concubine que vous ne pourrez refuser.

Ces mots me furent lancés en rafale.

Et moi, je... je pensai... qu'on essayait de m'écraser. N'était-ce pas une attaque frontale ? Je balayai la zone du regard. Personne n'ouvrit la bouche pour me défendre. Personne. Je n'avais personne. Tous attendaient ma réaction.

Je connaissais cette situation. Je ne la connaissais que trop bien. On ne me traitait plus comme une personne, me niant toute personnalité. La dignité que méritait l'être humain nommé Charlotte n'était plus prise en compte. Et pourtant, je ne me suis pas brisée. Pourquoi ? Parce que j'avais l'habitude qu'on m'ignore.

— Oui, je fais un bien piètre travail. Je crois que vous avez raison.

Je souriais.

— Mais rien n'a encore été défini quant à la répartition des tâches entre le roi et moi.

— Nous sommes encore en train d'en discuter, en tant que couple.

Je souriais, avec une pointe de moquerie.

— Maintenant que j'ai pu échanger avec vous toutes, je pense soumettre petit à petit mes idées au Parlement.

Je souriais toujours.

— J'étais la princesse de mon pays. Mais à présent, je suis la reine de Flügel.

— Je n'avais pas l'intention de me comporter en invitée, mais il est vrai que je me suis retenue. Mais n'est-ce pas le cas de vous toutes également ?

— Je le sais. Vous m'avez toujours observée... de loin.

— J'étais inquiète. J'aurais préféré que vous me disiez clairement ce qui n'allait pas.

— À l'avenir, j'aimerais que nous puissions échanger franchement... et nous soutenir mutuellement... en tant que femmes.

C'en était risible.

Son Altesse était bouche bée. Les autres aussi. Elle avait sans doute pensé que ses mots suffiraient à me faire pleurer. Qu'elle arrête de dire des bêtises. J'étais l'ancienne troisième princesse de Drossel. Savait-elle ce que signifiait venir de ce pays-là ?

Un pays où les femmes pouvaient être utilisées comme outils politiques. Nous n'avions jamais eu la possibilité d'agir librement, comme elle. En tant qu'ombres à l'apparence de femmes nous n'avions d'autre choix que d'accomplir honnêtement tout ce que nous pouvions dans la mesure du possible.

Je suis née dans un pays où les femmes étaient consommées, usées jusqu'à la moelle. Qui plus est, j'avais été élevée loin de mes parents biologiques, principalement par des courtisans. Il y avait une éternité que je n'avais pas vu ma mère.

Épuisée par un mariage de convenance, ma mère avait fait construire un palais par mon père et s'y était retranchée, vivant recluse jour après jour. Elle était bien venue à la cérémonie de mariage, mais ne m'avait pas adressé une seule lettre depuis mes noces. Elle m'avait sans doute déjà oubliée, oubliée qu'elle m'avait mise au monde.

Mais c'était dans ce pays-là que j'étais née. J'avais été élevée par l'une de ses femmes fortes, une femme rigoureusement choisie, solide comme le roc. Cette personne m'avait patiemment instruite, même si je n'avais pas de grandes aptitudes. Elle m'expliquait les choses inlassablement, me grondait souvent, et m'enseignait tout ce qu'il fallait pour que je sois capable d'épouser n'importe qui et de vivre n'importe où. Elle avait même prédit qu'une situation comme celle-ci pourrait survenir. Et elle m'avait appris comment réagir lors d'un conflit avec d'autres femmes.

C'est pour cela que je souriais dans ce genre de moment.

Je n'étais pas dépourvue de charme. Et je n'étais pas stupide non plus. Je savais parfaitement quels effets pouvait produire un simple sourire de ma part. Mes moyens étaient limités, certes, mais j'allais décocher ici la plus belle des flèches.

J'étais une pleurnicheuse. Une faible. Une âme esseulée.

Mais j'avais reçu une solide éducation. Quelles que soient les circonstances, je ne devais jamais perdre lors de pareils instants. Cela, au moins, je le savais.

On m'avait protégée... en effaçant jusqu'à ma propre personnalité.

Ce jour-là, la réception prit fin sur-le-champ, et grâce au chambellan qui déclara qu'il allait bientôt falloir y mettre un terme, tout se conclut sans incident. Par la suite, ma querelle, ou ce que l'on pouvait en appeler ainsi, avec Son Altesse devint la source de rumeurs au sein du palais royal, mais cela relevait de l'avenir. Pour l'heure, tout était terminé. Et pour cela, j'étais profondément soulagée.

Le chambellan me permit de regagner mes appartements plus tôt qu'à l'accoutumée, et me réconforta d'un « Vous devez être épuisée. »

— Vous avez été remarquable aujourd'hui, me dit-il.

En enveloppant mes paumes tremblantes dans ses mains parcheminées, semblables à celles d'Alberta, il les réchauffa.

— Quoi qu'il advienne, n'oubliez jamais que vous avez un allié, déclara-t-il.

De ces mots, je compris une chose. Qu'il s'inquiétait bel et bien pour moi, à sa manière. Je n'étais pas vraiment sa façon d'agir, mais il avait lutté autant qu'il le pouvait pour tenter d'améliorer ma condition. Il avait été témoin de ce que j'avais enduré aujourd'hui, et il saluait mon combat, vaillant à ses yeux. J'avais subi des violences. On m'avait adressé des paroles atroces. Même si... même si moi...

J'étais amoureuse de Lord Damian. Drossel et Flügel le savaient. Les sujets des deux royaumes le savaient. Et pourtant, ah, quelle honte...

Mais tout le monde était au courant. J'aimais cet homme. J'étais amoureuse de lui. « Cela fait déjà un an, et toujours rien. Avez-vous sérieusement abordé la question d'un héritier avec le roi ? Si cela continue, on se devra de proposer une concubine que vous ne pourrez refuser ». Elle savait pourtant à quel point cela me blesserait.

Elle m'avait réprimandée. La sœur cadette de celui que j'aimais.

Voilà ce qu'elle m'avait dit...

— Merci, mais je vous en prie... j'ai envie d'être seule.

Je réussis malgré tout à conserver mon sourire, mais à peine le chambellan eut-il franchi le seuil que les larmes jaillirent à flots, incapable de les retenir. Il devait exister, quelque part dans le monde, des douleurs plus cruelles encore. J'avais l'air bien sotte de pleurer pour une chose pareille. Et pourtant, à cet instant précis, je me sentais comme la personne la plus misérable qui soit. Je voulais retourner à Drossel.

Je voulais rentrer chez moi, à Drossel.

Non, ce n'était pas ça. Non... ce n'était pas ça. Non. Je voulais revenir auprès de celle qui m'avait toujours permis de pleurer, autant que je le voulais. De celle qui restait toujours à mes côtés.

— Alberta...

Je voulais retourner auprès d'Alberta.

Je savais que c'était stupide de ma part. Mais rien que d'imaginer le jour où Lord Damian, mon époux, l'homme que j'aimais, prendrait une autre femme que moi... c'était insupportable. Mon cœur me faisait mal, si mal que j'avais du mal à respirer. Alors je ne pus retenir mes sanglots. Je me demandais ce qui avait mal tourné.

Était-ce parce que j'avais fini par me refermer sur moi-même, à force d'entendre le chambellan marteler : « Un comportement aussi inconvenant n'a pas sa place ici » m'empêchant ainsi de m'exprimer librement ? Ou était-ce parce que j'avais découvert trop tard qu'il était mal vu de ne pas prendre l'initiative d'adresser la parole à la famille royale, alors que, dans mon pays, j'avais toujours dû attendre que l'on s'adresse à moi ?

Peut-être... peut-être était-ce tout cela à la fois.

Il paraissait que Flügel n'avait pas accueilli de princesse étrangère depuis soixante ans. Alors peut-être était-ce déjà trop leur demander que d'accepter un corps étranger comme moi. Les choses auraient sans doute été différentes si j'avais été une femme remarquable, oui, une femme comme Son Altesse. Mais moi... moi, je n'avais que mes larmes. Était-ce une raison suffisante pour qu'on me traite de la sorte ?

Était-ce donc cela, être une si horrible personne ?

Aah, rien, rien du tout. Rien ne se passait bien. Et peut-être que, désormais, rien ne se passerait jamais bien.

Cette pensée s'insinua dans mon cœur, avec une rapidité glaçante.

Soudain, je perçus avec une clarté étrange les sons qui m'entouraient. Le bruit de pas lointains. Le sifflement du vent, dehors. Ma propre respiration. Le clapotis de mes larmes tombant une à une de mes cils. Et puis, cette étrange lucidité avec laquelle je me regardais, comme vue de l'extérieur.

Oui, peut-être que plus rien ne marcherait jamais à partir de maintenant. Si tel était le cas... Alors, ne devrais-je pas fuir ?

Une foule de questions me traversa l'esprit : Où ? Avec qui ? Pour faire quoi ? Mais je les écartai. J'étais sans doute déjà brisée à cet instant-là. Je laissai choir mon propre cœur, que j'avais pourtant pris soin de préserver à tout prix pour qu'il ne se brise pas, là, à mes pieds. J'eus même la sensation d'entendre un bruit au moment où il heurta virtuellement le sol.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Et si c'était le cas, alors peu importait combien je me débattais, ce serait vain.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Je devais fuir quelque part.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Personne n'allait me protéger.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Après tout, j'étais dans un pays étranger, et Alberta n'était pas là. La seule capable de me protéger...

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

...c'était moi-même.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Je devais fuir.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Je devais fuir.

— *Peut-être que rien ne marcherait plus jamais.*

Si je restais ici, comme ça... je pourrais vraiment sauter par la fenêtre. Rien qu'à concevoir cette pensée, ma respiration se fit haletante. Et quand je repris mes esprits, j'avais déjà quitté la pièce. Les courtisans s'affairaient encore dans le jardin, nettoyant les restes de la réception.

Le chambellan, lui aussi, se trouvait à l'extérieur, donnant ses instructions çà et là. Si je quittais ma chambre sans bruit, il ne viendrait sans doute personne me chercher dans l'immédiat. Un soldat montait la garde dans le couloir, mais il n'était là que pour surveiller les allées et venues. Ce n'était pas un garde du corps.

— *Peut-être... peut-être que si je partais maintenant, personne ne remarquerait ma disparition.*

Et une fois que cette pensée me traversa l'esprit, je fus incapable de penser à autre chose. Avant même de m'en rendre compte, mes bras, mes jambes avaient bougé. Je fis lentement mouvoir l'ensemble de mon corps et quittai cet endroit. Je descendis les escaliers, traversai un couloir peu emprunté. Je croisai quelques personnes en chemin, mais nul ne me prêta attention. Sans doute ne s'attendaient-ils pas à ce que la reine coure seule dans les couloirs.

Je ne cherchais pas à ce que l'on m'interpelle. Mais personne ne le fit. Personne ne m'arrêta. C'est pour cela qu'à présent, je me cachais. Dans un recoin du labyrinthe de roses, au sein du palais royal de ce royaume aux forêts profondes. Je levai les yeux vers le ciel. Il était couvert. L'air était lourd, annonciateur de pluie. Quelqu'un me cherchait-il, à cette heure ? Non... probablement pas. Je mettrais en gage cent camélias blancs de Drossel que non.

« *Ce n'est pas vraiment un pari* », me murmura une voix intérieure.

— *Que m'arrivera-t-il si je reste là comme ça ?*

Dépliant les manches de ma robe et retirant mes longs gants, j'arrachai quelques brins d'herbe à mains nues.

Ramassant au sol des pétales de rose tombés, je les lançai en l'air, même si je savais qu'ils ne voleraient pas bien loin.

J'avais sans doute l'air d'un enfant cherchant à contenir une mauvaise humeur. Si quelqu'un m'avait vue, il se serait sûrement demandé ce que diable faisait la reine de Flügel dans un état pareil.

Pourquoi étais-je devenue ainsi, en grandissant ? Je ne faisais que donner trop d'importance à de petites choses et me laisser engloutir dans le tumulte de mes pensées. Peu digne d'une personne appelée à gouverner.

Ce n'était pas la vie conjugale que j'avais imaginée. Je m'étais bien doutée qu'il y aurait des épreuves, comment dire ? Je pensais qu'elles seraient d'une autre nature. Je croyais qu'elles auraient des contours plus nets, plus compréhensibles. Honnêtement, je ne savais même pas contre quoi je me battais. Son Altesse me détestait probablement, mais si l'on me demandait si elle était mon ennemie, je répondrais que non, et je ne me tromperais pas. Je la trouvais cruelle, cela dit.

Contre quoi étais-je en train de lutter ? Qu'est-ce qui me faisait si peur ? Je me sentais continuellement menacée par des choses vagues, floues, que je ne comprenais pas bien. J'avais étouffé mes habitudes, étouffé celle que j'étais. Et, alors que j'étais en proie à cette peur, l'estime que les autres avaient de moi s'était effondrée, jusqu'à ce que je finisse par fuir.

Contre quoi étais-je en guerre ? Pourquoi me battais-je ? Pourquoi...

Pourquoi ?

Pourquoi étais-je toute seule, en cet instant précis ?

Après cela, je pleurai jusqu'à l'épuisement... puis je m'endormis. Sans doute d'un sommeil extrêmement profond, car je ne me réveillai même pas lorsque la nuit tomba. Personne ne remarqua mon absence, et nul vacarme ne s'ensuivit.

Ainsi, je pus dormir éternellement.

Pendant ce sommeil, je fis un rêve. Un rêve peuplé des gens de Drossel. Et aussi... Violet, elle était là, elle aussi. Ma chère Violet. Elle me regarda en pleurs, et comme autrefois, elle me dit :

— *Dame Charlotte, vous êtes vraiment une pleurnicheuse.*

Puis elle ajouta :

— *Je souhaite arrêter vos larmes.*

Je lui répondis que je n'en avais pas besoin... et je la serrai dans mes bras, lui demandant de rester à mes côtés. Et tandis que je pleurais contre la poitrine de Violet, je me rendis compte qu'elle s'était transformée en Alberta. Lorsque je pensai : « *C'est Alberta...* », les larmes redoublèrent. Je m'adressai à Alberta.

Peu importait ce que je disais : personne ne m'écoutait avec sérieux.

Peu importait ce que je disais : les visages se fermaient, moqueurs.

Peu importait ce que je disais : ma situation ne changeait jamais.

Où que je pose les yeux, personne ne venait à mon aide.

Où que je regarde, personne n'était mon allié.

Où que je cherche... vous n'étiez pas là.

Où que je cherche... vous n'étiez pas là.

Où que je cherche... vous... vous... vous

— C'est parce que vous n'êtes plus là, Alberta, que je suis aussi faible.

Même une pleurnicheuse comme moi aurait pu garder la tête haute et rester digne, si vous aviez été là. J'aurais su garder ma prestance de princesse. Mais à présent, je n'étais plus que la servile courtisane de tous.

Ce n'était plus moi.

C'est pour cela que mon cœur s'était brisé, et que je l'avais laissé tomber à terre.

— Alberta, vous ne l'avez pas vu, mon cœur ? Il traîne quelque part ici, je crois... J'en ai besoin... j'en ai besoin...

Sans lui... Lord Damian...

— M'attendiez-vous... à ce que je vienne vous chercher ?

Une voix rauque murmura à mon oreille. C'est à ce moment-là que je me réveillai. Comme cette nuit-là, la pleine lune dominait le ciel nocturne. Les étoiles et l'astre lunaire resplendissaient au cœur de la saison des roses en fleurs. Dans un état de semi-conscience, je battis des paupières. Les larmes coulèrent de nouveau. En me voyant pleurer, mon époux m'enlaça, comme pour me soustraire au regard du ciel nocturne.

— J'irai dire aux soldats qu'elle a été retrouvée.

— Je ne veux pas de tumulte. Laissez-nous seuls un moment.

En entendant la voix du chambellan, ma conscience revint peu à peu à la réalité. Il avait parlé de « soldats ». Les choses avaient donc peut-être pris une tournure grave. Mais à cet instant, même si mon cœur venait à se briser, je ne ressentais plus de crainte.

« Je vois... », fut tout ce que je pensai.

Ce mariage... était peut-être réellement arrivé à son terme. Une fois le chambellan congédié, Lord Damian posa sur moi son manteau et se pencha à ma hauteur. Il saisit ma main, me guida... puis me souleva dans ses bras, comme une mariée.

— On dirait une enfant.

— Non. Vous êtes mon épouse. Et une princesse.

Je n'avais plus envie de rien. Alors j'acquiesçai simplement, et me laissai faire.

Tous deux, nous traversâmes ensemble le labyrinthe de roses. Il y avait sans doute quelqu'un qui veillait sur nous, la lumière vacillante d'une lanterne, au loin, semblait nous guider.

— Est-ce que... vous voulez divorcer ?

Ces mots tombèrent soudainement de ses lèvres, tremblantes, et me laissèrent sans voix. Je ne compris pas tout de suite ce qu'il disait. Je ne compris pas très bien ce qu'il disait.

— Si c'est ce que vous désirez, Lord Damian...

— Ce n'est pas ça, Charlotte. Je ne veux pas vous quitter...Mais je me demandais si... si c'est ce que vous pensiez en ce moment.

Je ne saisis pas immédiatement ses mots.

— Ralph, le chambellan... n'a cessé de me le répéter. Que si je prenais pour épouse une princesse étrangère pour la première fois en soixante ans, il y aurait forcément des critiques. Il m'a dit qu'au moment venu, je devrais vous protéger coûte que coûte.

Qu'essayait-il de me dire ?

— Au début, j'ai cru bien faire. Je restais à vos côtés, pour qu'on n'ose jamais vous dire la moindre chose déplacée...

Qu'essayait-il de dire... ?

— Mais ensuite, j'ai dû monter sur le trône... les responsabilités se sont accumulées, encore et encore, et j'ai fini par ne regarder que cette pile. Je ne me suis même pas aperçu que vous souffriez autant. Ce n'est nullement votre faute. C'est moi qui ne gouverne pas comme je le devrais. Et, pour une raison stupide, c'est sur vous que tout retombe. C'est absurde. Ridicule. Tout le monde pense que c'est permis, parce que vous êtes une étrangère.

— *Ce n'est pas votre faute. Je suis consciente de mes propres défauts aussi.*

— J'ai aussi entendu ce qui s'est passé aujourd'hui. Il paraît que vous vous êtes montrée intrépide malgré les provocations de ma sœur.

— *Ce n'est pas de votre faute, Lord Damian. Je le sais. Je sais que vous froncez les sourcils dans votre sommeil, chaque nuit. Vous faites de votre mieux. De votre mieux, tous les jours. Je le sais. Vous avez beau avoir dix ans de plus que moi, vous êtes ...*

— Je suis... pathétique. Vous aviez le droit de vous plaindre. Et pourtant, vous ne m'avez jamais reproché quoi que ce soit. Pas même à Ralph. Nous nous sommes contentés du fait que vous supportiez tout, et personne n'a rien remarqué. Et ainsi, on vous a acculée. Jusqu'à ce que vous preniez la fuite... Voilà où nous sommes arrivés.

— *...Vous aussi encore jeune.*

— Je suis... pathétique... J'ai acculé ma propre épouse...

— *Si perdu, si effrayé.*

— ...au point qu'elle s'enfuit... pieds nus.

— *Et tremblant.*

— Charlotte... m'en voulez-vous déjà ?

— *Aah... Lord Damian, vous savez pleurer ? Pour une raison inconnue, je croyais que vous ne versiez jamais de larmes. Je ne sais pas pourquoi. Pour moi, vous étiez un prince baigné de clair de lune, alors je pensais la chose impossible. Mais je vois à présent. Oui, même vous...*

— Je vous aime. Je souhaite arrêter vos larmes.

— *...Avez un côté pleurnicheur.*



Après que Lord Damian eut prononcé ces mots, je réalisai pour la première fois que j'étais pieds nus. Il me semblait pourtant avoir quitté la chambre avec mes chaussures... je me demandai ce qui avait bien pu leur arriver. Il me dit que quelqu'un les avait cherchées et retrouvées. Depuis combien de temps étaient-ils à ma recherche ? Si cela avait suffi à faire pleurer cet homme, alors ils avaient sans doute retourné le palais tout entier.

Inutile de le nier : j'étais une femme bien difficile à gérer. Et pourtant, mon cœur, ce cœur brisé, éparpillé aux quatre vents, se remit doucement en mouvement. Je sentais sa chaleur revenir peu à peu.

Peut-être parce que, pour la toute première fois depuis notre union, nous étions enfin devenus un vrai couple. Il me demanda si j'avais envie de faire quelque chose, ou si je voulais qu'il fasse quelque chose pour moi. Je lui répondis que je voulais voir Alberta ce qu'il comprit.

Puis il me demanda s'il y avait autre chose. Alors je lui parlai d'un rêve dont tout le monde s'était moqué. Puisque nous avons traversé tant d'épreuves pour être mariés, je voulais faire quelque chose pour nos deux royaumes. Je lui proposai de construire un orphelinat près de la frontière. Lord Damian ne s'en moqua pas. Au contraire. Il me dit que c'était une très belle idée.

— Réfléchissons-y ensemble. Je regrette de ne pas vous en avoir parlé plus tôt, car je pensais que ce serait un fardeau pour vous.

— Désormais, parlons. Tous les deux. Des choses joyeuses, tristes, douloureuses. Je veux que vous me parliez et je veux aussi que vous m'écoutiez.

Puis il continua à me demander s'il y avait encore autre chose... Et pour finir, je lui demandai de m'enfermer dans le palais s'il prenait un jour une concubine. Il se mit en colère, jurant qu'il n'en aurait jamais. Mais ce n'était pas certain. Il semblait que nous n'avions pas beaucoup d'aptitude pour concevoir un enfant. Une concubine pourrait s'avérer nécessaire. Lord Damian déclara que même dans ce cas, il n'en voudrait pas.

Et ensuite... ensuite... ensuite... Qu'était-ce déjà ?

J'enfouis mon visage dans le cou de Lord Damian. Il avait cette odeur qui, à chaque fois que je la sentais, faisait battre mon cœur à tout rompre.

— Dites, j'ai peut-être envie de vous embrasser, là. Mon visage est tout en désordre parce que j'ai trop pleuré, mais... vous me le permettriez-vous alors que je suis dans un tel état ?

Lord Damian se mit à rire tout en pleurant.

— Même si vous pleurez, vous restez mon adorable épouse. Bien sûr que je le ferais.

Transportée de joie à ces mots, je versai de chaudes larmes. Quand nous nous embrassâmes, c'était, comme on pouvait s'y attendre... un peu salé. Mon cœur s'emballa.

— Je suis toujours amoureuse de vous... Est-ce votre cas ? demandai-je, en prenant soin de paraître prête à accepter n'importe quelle réponse.

Comme je m'y attendais, Lord Damian avait encore les larmes aux yeux.

— En réalité, je ne suis tombé amoureux de vous qu'après notre mariage. Alors mon cœur bat très fort, là, tout de suite.

— Je vois. Alors nos sentiments sont réciproques. C'est incroyable, dis-je, impressionnée.

— Et vous pensiez que c'était quoi, jusque-là ? me demanda-t-il.

— Un amour à sens unique, répondis-je sincèrement.

— Vous n'entendez pas quand je vous dis que je vous aime chaque matin, avant de quitter notre chambre ?

— Si, mais je croyais que c'était une sorte de flatterie...

— Je ne suis pas si doué pour ça. Quand j'aime quelque chose, je le dis, c'est tout. Je suis très franc. Vous le saviez depuis vos dix ans, non ?

— Comme c'est nostalgique... Je suis amoureuse de vous depuis tout ce temps.

Je vivais les lendemains de cette histoire. Je ne savais pas s'il s'agissait d'un conte heureux ou triste. Mais j'allais vivre. Vivre, vivre encore.

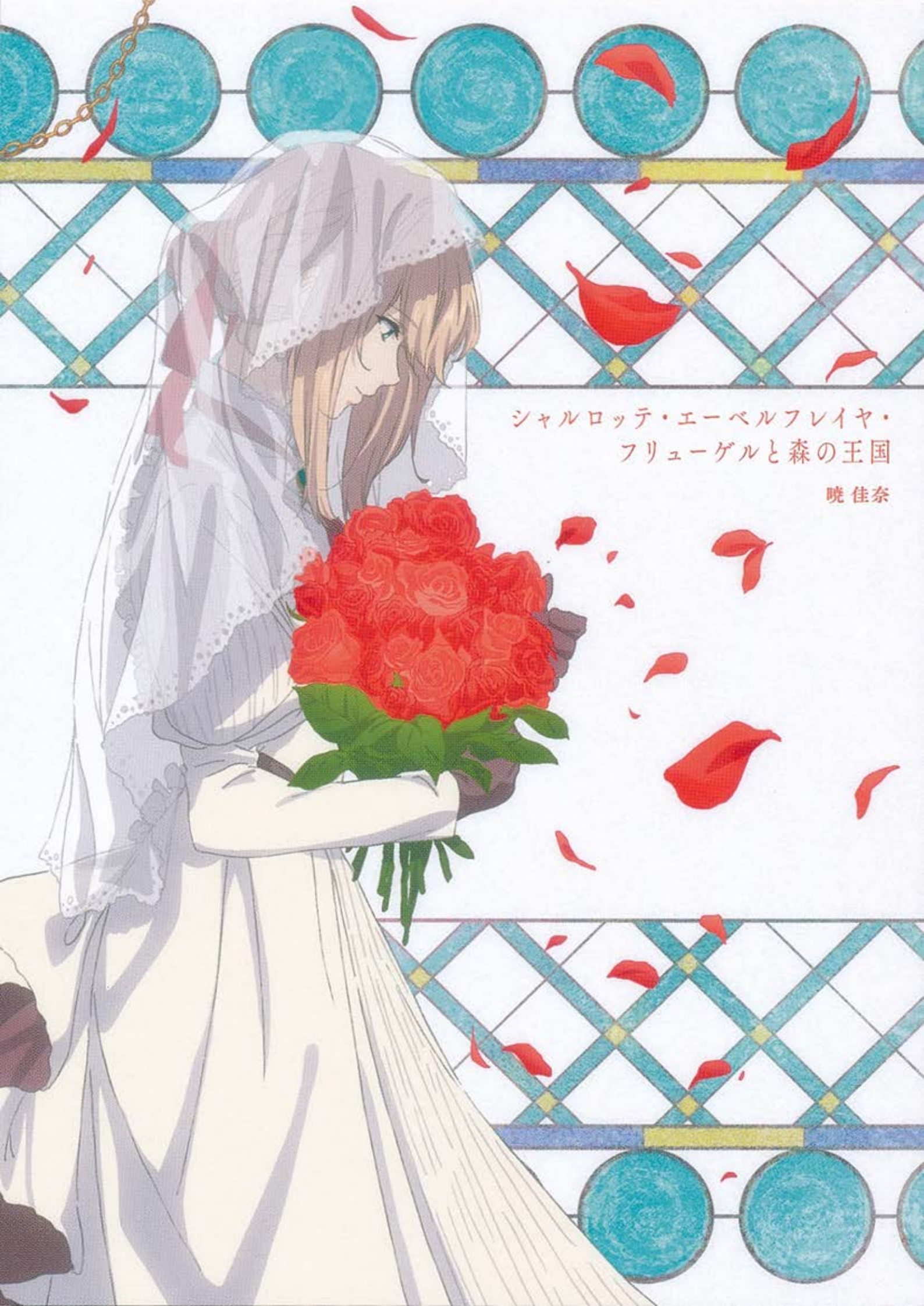
Et cela continuerait sans doute ainsi, indéfiniment. J'étais livrée à moi-même dans ce palais...

Mais... je n'étais pas seule.

— Damian, est-ce que tu m'aimes ?

— Oui, Charlotte.

C'est là que je vivais, dans ce royaume de la forêt.



シャルロツテ・エーベルフレイヤ・
フリーゲルと森の王国

暁佳奈



LIVRET 4
Isabella York et la pluie de fleurs



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

— *Ô Seigneur. Et ainsi, j'en vins à comprendre ceci : « ... »*

Livret 4

Isabella York et la pluie de fleurs

Je me réveillai dans une chambre encore plongée dans l'obscurité. Il pleuvait, probablement. Les gouttes frappaient les vitres comme pour me supplier de les ouvrir. Le vent aussi semblait fort. Quiconque s'aventurait déjà dehors à cette heure relevait du saint. C'est ainsi que je priai.

— *Ô Seigneur de pacotille, je vous en supplie. Je ne redoute pas d'être une pécheresse, mais je refuse simplement de me lever.*

J'aimais le son de la pluie, mais je détestais devoir me rendre au pensionnat sous l'averse. Ma jupe se collait à mes collants, mes chaussures se gonflaient d'eau, et mes cheveux prenaient l'allure d'une fleur toute retournée. Je n'aimais pas les matins pluvieux. Aujourd'hui, cela allait car j'avais des vêtements de rechange. Mais à l'époque où j'étais pauvre, mes souvenirs de la pluie étaient tous pénibles. Pour de multiples raisons, comme on pouvait s'y attendre, je n'aimais pas la pluie.

Afin de lutter contre l'envie de tout détruire qui me prenait régulièrement, j'enfonçai mon visage dans l'oreiller et tentai de retenir ma respiration. Une sorte de suicide lent, en somme. Mais comme je respirais normalement, c'était inutile. Si l'on me demandait si je voulais mourir, je répondrais que non. Mais si l'on me demandait si le monde devait s'effondrer, alors oui. Ce genre de pensée n'avait rien d'étrange. J'étais adolescente, j'allais à l'école, et mon avenir me réservait sans aucun doute un mariage avec un homme inconnu.

Cela me paraissait sans espoir. Je n'avais donc jamais envie que le matin arrive. Ce quotidien n'était qu'un sursis avant d'être mise en vitrine comme un produit. Je devenais une marchandise, un peu plus chaque jour. Je savais que j'étais un accessoire, une propriété appartenant à quelqu'un d'autre. J'en étais consciente dès la conclusion du marché, et je vivais en l'acceptant. Je devais donc poursuivre mon existence dignement, sans jamais me plaindre de ces choses.

— *Aaah, Seigneur, vous êtes lamentable.*

Et pourtant, l'être humain ne parvenait pas à se contenter de cela. Je n'avais d'autre choix que de lutter contre la réalité. Je jetai mon oreiller et promenai mon regard sur la pièce, ma vision encore floue. Une silhouette bougeait dans la pénombre. Je ne portais pas mes lunettes, et sa forme m'apparaissait floutée, mais je savais qui c'était. Elle portait déjà l'uniforme, et préparait une tasse de thé pour moi. Chaque mouvement s'accompagnait d'un léger crissement. J'en reconnaissais la source, ce qui apaisa un peu mon humeur acérée.

Elle était réveillée. Ma fleur, ma violette. Ma poupée infiltrée s'était levée pour moi.

Violet Evergarden, ma servante, produisait ces grincements mécaniques. Pour être exacte, cela venait de ses bras : des prothèses. Qu'elle se les fût tranchés elle-même, ou qu'on les lui ait arrachés, je l'ignorais. Mais c'étaient les seules parties artificielles de son corps. Et même si cette jeune fille semblait incarner à elle seule le silence... ses pièces mécaniques, elles, faisaient du bruit. Bien qu'elles fussent des parties artificielles de son corps, je les trouvais étrangement humaines... et infiniment précieuses.

— Êtes-vous réveillée ?

Ma servante s'approcha de mon lit. Lorsqu'elle se pencha pour observer mon visage, son expression me parut légèrement inquiète. Hier encore, j'avais eu une crise. Et j'avais toussé sans discontinuer ensuite. Ces derniers temps, je passais de longues heures à vouloir dormir sans y parvenir. Mais puisque je venais de me réveiller, c'était donc que j'avais fini par m'endormir à un moment donné.

Lorsque je lui demandai à quel instant cela s'était produit, elle me répondit :

— Vous avez pu respirer normalement pendant que je vous caressais le dos.

Et lorsque je fis remarquer que ni elle ni moi n'avions suffisamment dormi, elle rétorqua :

— Nous avons dormi assez pour pouvoir fonctionner.

Ses réponses étaient si mécaniques qu'on n'aurait pas cru converser avec un être humain. Ma servante était probablement une personne très, extrêmement, infiniment étrange. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment une servante. Elle était en réalité une professionnelle, employée comme poupée de souvenirs automatiques dans une compagnie postale d'un pays du sud. Le simple fait qu'elle ait des bras artificiels suffisait déjà à l'entourer d'un voile de mystère. À vrai dire, tout son être avait quelque chose... d'un peu poupée.

Entre les mèches de sa chevelure dorée, ses yeux bleus luisaient comme des gemmes fascinantes, éclatantes même dans l'obscurité. Sa voix évoquait le chant d'une alouette, et chacune des parties qui composaient son corps semblait ciselée avec une minutie d'orfèvre. En tant que fille moi aussi, je ne pouvais m'empêcher d'envier sa beauté.

— Violet.

Elle était la seconde personne de ma vie en qui j'avais trouvé digne de concentrer toute ma passion. La première avait été ma petite sœur. Toutes deux occupaient une place éternelle dans mon cœur.

— Et si on dormait encore un peu ensemble... ?

Je saisis son bras. Puis, rassemblant un peu de force, je la tirai vers moi. Elle avait l'air si fragile, et pourtant, elle ne bougea pas d'un millimètre. Comment dire... sa solidité ne pouvait s'expliquer par un simple tronc robuste.

— Il est l'heure.

Cette servante ne comprenait pas le cœur d'une enfant perdue, révoltée contre le monde, qui aimait son lit.

— Faisons semblant que je sois malade, et profitons-en pour nous reposer ensemble.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

J'avais grandi avec la fougue des fleurs sauvages qui s'épanouissent dans les champs, et maintenant que l'on avait pris soin de moi, mon corps débordait de vitalité.

— J'ai envie de dormir, blottie contre toi sous les couvertures, juste un peu, pour trouver le courage de me lever.

— Afin de trouver le courage de vous lever, vous souhaitez faire quelque chose qui accentue la somnolence ?

Son visage trahissait son incompréhension totale. Sans attendre, elle me retira mes couvertures.

— Pardonnez-moi, Milady. Mais vous n'êtes pas autorisée à être en retard.

Elle ignora mon cri indigné. Et alors que je pensais qu'elle allait simplement s'approcher de moi dans ma nuisette... elle tendit les bras. Elle les passa derrière mon dos et sous mes cuisses avec une fluidité maîtrisée, puis me souleva dans ses bras, façon princesse. Était-elle en train de me forcer à me lever physiquement, puisque je n'en avais pas le courage ?

— *Violet, tu ne réalises pas à quel point tu es attirante. Si tu fais ça... même le cœur d'une fille qui avait décidé de mourir renoncera à tout et se mettra à vivre à fond.*

— Violet, Violet !

— *Elle se lèvera. Rien que pour passer un peu de temps avec toi.*

— Oui ?

— L-Lâche-moi...

Ma voix était à peine un souffle. Je ne pensais pas pouvoir parler ainsi. Violet se pencha, observant mon visage de tout près.

— *Non. Pas si près. Je ne veux pas que tu me voies comme ça, juste après le réveil...*

— Si je vous lâche, vous allez fuir, Milady.

Je cachai mon visage entre mes mains, morte de honte.

— C'est pour ça qu'on t'appelle la « Lady chevalier »...

Violet, indifférente à ma résistance acharnée, me transporta jusqu'au lavabo, tel un prince.

Situé au sommet d'une chaîne de montagnes, ce pensionnat était, littéralement, un jardin de femmes. Celles qui le fréquentaient étaient soit des jeunes filles destinées à être cédées à des acheteurs comme de simples marchandises après leur diplôme, comme moi, soit des jeunes femmes dont l'avenir était déjà tout tracé. Les autres femmes présentes n'étaient que des enseignantes, des employées ou des domestiques autorisées à nous accompagner pour une durée déterminée après notre admission.

Même s'il y avait tout un contexte derrière notre relation, Violet et moi arborions publiquement les rôles de maîtresse et servante. Mais en vérité, il serait plus juste de dire qu'elle était un mentor, et moi la sauvageonne qui devait devenir une lady. Elle n'était qu'une domestique temporaire. Tôt ou tard, elle disparaîtrait de mon champ de vision. Ces derniers temps, j'étais de plus en plus consciente du moment où elle devrait partir, alors je m'efforçais de créer des souvenirs avec elle. L'avait-elle remarqué ? Je l'ignorais.

Même lorsque je me pelotonnais contre elle comme un chaton réclamant la tendresse d'une mère, elle ne me repoussait jamais. Elle n'était pourtant pas du genre à apprécier le contact physique. C'était sûrement par pure gentillesse qu'elle me laissait faire. Ce jour-là, Violet et moi arrivâmes tout juste à temps à l'école, et pour une raison que j'ignorais, l'atmosphère y était différente de l'ordinaire. Comment le dire... Tout le monde paraissait agité, comme excité. Mon regard, plutôt aiguisé, me permit de le remarquer immédiatement. Mais comme je ne parlais à personne en dehors de Violet, je ne compris la raison de cette exaltation généralisée qu'après la fin des cours.

— Violet, regarde. Il y a des hommes.

Devant le portail principal, seule entrée et sortie du pensionnat, de nombreuses calèches s'étaient alignées. Les cochers étaient des hommes. L'un d'eux descendit de son siège et fit signe à une élève qui semblait l'attendre. Certains ressemblaient à des pères, d'autres à des frères aînés... En tout cas, ils avaient l'air proches des filles. On se creusa la tête pour deviner qui était qui. J'avais été informée lors de mon inscription : les seuls hommes autorisés à pénétrer ici étaient les membres de la famille ou ceux qui deviendraient nos futurs fiancés. À part cela, tout le monde était de sexe féminin.

Faire entrer un homme extérieur était strictement interdit. C'était, semblait-il, une mesure de protection car il n'était pas admissible que des jeunes filles, promises à être gérées comme des biens, perdent de leur valeur marchande en ayant des aventures, en tombant amoureuses d'un homme de rang inférieur, ou d'autres choses que je comprenais mal. Mais l'amour entre filles, ça, c'était permis ? Je me posais souvent la question.

— C'est vrai... C'est étrange. Se pourrait-il qu'il y ait eu... un incident quelconque ? Je vais me renseigner, alors veuillez patienter un instant. Je dois m'assurer que rien ne présente un danger pour vous.

— Eh, pas la peine. Si c'est juste poser une question, je peux m'en charger.

— J'agis ici en tant que votre domestique, Milady. Il serait donc étrange que ce soit vous qui posiez la question.

— Nan, nan. Et si jamais... hein ? Qu'est-ce que tu ferais ?

— À quel sujet ?

— Si jamais un cocher tombait amoureux de toi ? Tu as une jolie voix, tu sais. Il pourrait bien tomber amoureux rien qu'en t'entendant parler. Tu es à moi pour l'instant, alors je ne te permets pas ça. Et je veux pas non plus qu'on voie ton visage. Tu restes ici.

— Milady, il est parfois difficile de vous comprendre.

— C'est pas grave. Reste juste ici. ordonnai-je en trotinant vers les calèches alignées.

Il n'y avait qu'une seule route menant au pensionnat, si bien que la manière dont les calèches étaient alignées en file indienne avait de quoi impressionner. Je m'adressai à un cocher qui semblait s'ennuyer en fumant un cigare :

— Excusez-moi... puis-je vous poser une question ?

À ce stade, j'avais déjà assimilé une bonne partie du savoir-vivre et des manières d'une lady, que Violet m'avait enseignés. J'étais donc parfaitement capable d'adopter une attitude polie et élégante. Pris de court, le cocher cacha aussitôt son cigare derrière lui et se redressa vivement :

— Q–Qu’y a–t–il... heu, milady ?

Lorsque je lui demandai pourquoi cette file s’était formée, il me répondit aussitôt. Je fis alors demi-tour, retournant auprès de Violet, qui m’attendait sagement, comme je le lui avais demandé. Au départ, je marchai d’un pas gracieux... qui se transforma peu à peu en course légère, puis en véritable sprint. Je finis par me jeter dans ses bras. Violet était habituée à mes excentricités. Elle avait déjà entrouvert les bras pour me réceptionner.

— Milady.

— Quoi ?

— Que signifie donc ce rassemblement ?

Trop absorbée par le plaisir d’être nichée contre elle, j’en avais oublié ma question initiale.

— Aah... un festival, paraît-il.

— Un festival...

— Il y a une ville au pied de la montagne, non ? Ils vont y organiser un festival local aujourd’hui. Apparemment, il y aura des troupes de théâtre, des acrobates, et ce genre de choses.

Ce pensionnat était conçu, en somme, pour nous garder en captivité dès notre admission jusqu’à notre diplôme. Même celles qui avaient des proches ou des fiancés ne pouvaient pas les voir. Il semblait donc qu’on ait fixé un jour où les élèves pouvaient passer du temps avec ceux qui leur étaient chers, comme mesure de divertissement. Cela ne me concernait pas. Personne ne viendrait me rendre visite, de toute façon. Mais je venais de réaliser quelque chose.

— Alors... devrions–nous y aller ? Votre état s’est stabilisé, mais vous toussez encore de temps à autre. Je vous recommande de vous reposer aujourd’hui...

Si je laissais passer cette journée, alors sans doute...

— Milady, que se passe–t–il ?

...Je ne connaîtrais peut-être jamais un festival de toute ma vie.

— Violet.

Et puis, j'avais ma chère servante à mes côtés, ne serait-ce que pour un moment. Si j'allais au festival avec elle, alors j'en garderais sûrement le souvenir toute ma vie.

— Dis, Violet.

Quoi qu'il m'arrive par la suite, aussi douloureux que ce soit, je pourrais me dire : « *Ce jour-là, j'ai été heureuse.* »

— Violet... on peut prendre notre journée, pas vrai ?

Je savais que je m'en souviendrais. Et rien que d'y penser... la retenue s'évapora de mon esprit comme un souffle balayé par le vent.

— Oui... Nous pouvons revoir les leçons plus tard. Mais sachez qu'il est plus judicieux d'en profiter pour se reposer. Une fois pleinement remise, vous aurez de meilleurs résultats.

— Tu as une façon de parler vraiment sinistre. Enfin bref, on est libres, pas vrai ?

— Nous... le sommes.

Il semblait que Violet avait perçu quelque chose d'inquiétant dans l'air. Je lui adressai un sourire satisfait.

— Allons-y, nous aussi. Au festival.

Je serrai les poings, prête à la convaincre si nécessaire.

— On dirait que seules les élèves dont les parents en ont fait la demande ont l'autorisation de sortir. Mais s'il y en a autant qui quittent le campus, les professeurs chargés de la surveillance ne pourront pas tout gérer.

Violet resta silencieuse.

— Tu vois, si on s'approche de la file des calèches comme si on cherchait ma famille, comme tout le monde, les surveillants à la grille ne diront rien. Et si on dérive doucement sur le côté pour entrer dans les bois, personne ne nous trouvera, pas vrai ? Il n'y a qu'une seule route jusqu'au pied de la montagne. Si on la suit, ça devrait être facile de s'échapper.

Violet resta de nouveau silencieuse.

— Le vrai souci, c'est l'argent, hein. Je n'ai rien sur moi. Bon, même juste regarder, ce serait déjà sympa, non... ? Allez, on peut y aller, hein ? J'ai fait beaucoup d'efforts jusqu'à aujourd'hui. Et toi, bientôt... tu retourneras à ton travail d'origine. Et puis il n'y a pas cours demain. Alors faisons une pause... juste pour une journée.

Violet...

— On pourrait... arrêter d'être une lady et sa servante, et juste s'amuser... comme deux filles ordinaires, tu ne crois pas ?

...restait silencieuse.

Avec le temps, j'avais compris quelque chose à force de vivre à ses côtés : quand elle se taisait, c'était souvent parce qu'elle réfléchissait sérieusement à ce qu'on venait de lui dire. Elle ne répondait jamais à la légère. Elle traitait les mots, les pesait, puis formulait une réponse rigoureuse, logique, et inébranlable. C'était ça, Violet.

Je me dis que plus le silence durait, plus la contre-argumentation serait longue. Mais après trois allers-retours de ses yeux entre la grille et moi, Violet sortit un petit sac de sa besace. Au lieu d'un sermon, elle me glissa à voix basse, comme si elle partageait un secret :

— J'en ai un peu plus dans la chambre... mais voici tout ce que j'ai sur moi.

Il y avait quelques pièces à l'intérieur. Une petite somme, mais suffisante pour ne pas se retrouver dans une situation problématique.

— Si nous retournons maintenant, la surveillante du dortoir retiendra nos visages. Il serait possible de redescendre ensuite par la fenêtre, mais il est plus judicieux de partir maintenant, tant que personne ne se doute de rien.

La jeune fille aux orbes bleus me lança un regard sérieux.

— Que souhaitez-vous faire, Milady ?

Ma bouche s'ouvrit toute seule.

Je n'aurais jamais cru que la fameuse Violet Evergarden serait d'accord pour ce genre de chose. J'étais tellement surprise que je lâchai un petit rire :

— Heh... Héhé...

Mon cœur se réchauffa, et quelque chose déborda lentement. Probablement un mélange d'affection, de reconnaissance, et d'un sentiment indéfinissable, un début d'amitié, ou peut-être... quelque chose d'encore plus précieux.

— Alors Violet... toi aussi, tu veux y aller, au festival.

— Milady, vous avez besoin de repos. Et ces derniers mois, j'ai appris que votre définition du repos diffère quelque peu de la mienne.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là... ?

— Plutôt que de rester immobile, Milady... vous toussiez moins quand vous faites quelque chose d'agréable. Et j'imagine que, pour vous, un festival fait partie de ces choses-là, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui...

— Alors, allons-y.

Violet saisit ma main. Elle avait l'intention de m'escorter.

Naturellement, je la serrai fort en retour.

— Je ne suis pas douée pour ce genre de choses... mais je ferai de mon mieux. Protéger et accompagner votre vie scolaire fait partie de ma mission actuelle. En tenant compte de votre santé comme priorité... je vais faire une exception cette fois-ci.

— Violet sort s'amuser avec moi ! Cette journée est trop géniale !

— C'est un traitement médical pour votre esprit, pas un divertissement...

— Dis que tu t'amuses avec moi !

— Je vais m'amuser avec vous.

J'en étais consciente. Cette poupée était étonnamment vulnérable à la pression.

Nous passâmes la grille, puis nous cachâmes derrière les arbres, quittant le pensionnat perché dans la montagne en nous couvrant de feuilles.

Je ne parvenais pas à refréner mon sourire, grimaçant de bonheur tout le long du chemin.

Nous, qui d'habitude ne pouvions aller nulle part... allions cette fois vers une destination autre que le bâtiment des leçons de l'école. Juste pour aujourd'hui.

Nous allions simplement en ville. Rien de plus.

Rien que ça... et pourtant...

— Pff, je m'amuse déjà comme une folle. Alors qu'on fait que marcher !

— La ville n'est même pas encore en vue, et nous faisons littéralement que descendre une montagne.

— Mais moi, ça me plaît. Je vais aller au festival avec toi, tu sais ?

— Oui.

— Et ça... ça, c'est vraiment génial !

Je n'arrêtais pas de rire. Tout du long.

Lorsque nous arrivâmes enfin à la ville au pied de la montagne, le soleil penchait déjà légèrement dans le ciel. Mais cela ajoutait à l'ambiance du festival une lumière presque exaltante. Les gens, leur journée de travail terminée, mangeaient, buvaient, chantaient des airs populaires que je ne connaissais pas. Des enfants couraient dans tous les sens, couronnés de fleurs. Tous ceux qui avaient fini leurs tâches ou leurs leçons étaient réunis ici aujourd'hui. Et ils tentaient de profiter pleinement de la fête. Il régnait là une étrange forme de solidarité.

Alors que je me demandais de quel genre de festival il s'agissait, j'aperçus un panneau sur le tableau d'affichage de la ville. Il semblait que c'était une fête des fleurs. Un festival pour célébrer leur beauté en cette saison où les rosiers de l'école étaient en pleine floraison... cela avait tout son sens.

— Mesdemoiselles, arrêtez-vous donc un instant !

Interpellées tout à coup, Violet et moi sursautâmes et nous arrêtâmes aussitôt. Un vieil homme, portant un grand panier débordant de fleurs, nous faisait signe d'approcher. Nous n'avions aucune intention malhonnête, bien sûr, mais puisque nous étions sorties sans autorisation, notre tenue et notre allure trahissaient sans doute quelque chose. Violet se plaça devant moi, comme pour me protéger.

— Y a-t-il un problème ?

— Vous venez du pensionnat là-haut, pas vrai ?

— Oui.

— J'ai un cadeau pour vous, de la part de la ville... Vous préférez quoi ? Les pensionnaires font toujours beaucoup d'achats une fois par an, alors on vous offre des couronnes de fleurs.

Violet et moi nous regardâmes dans les yeux. En réalité, de riches personnages influents avaient enfermé leurs enfants dans une prison dorée, mais aux yeux des habitants, nous étions perçues comme de bonnes clientes venues en visite régulière. Plutôt que de détromper quiconque, autant accepter la situation telle qu'elle était.

— J'en ai de toutes sortes. Vous aimez les roses ? Regardez : jaunes, rouges... choisissez ce qui vous plaît.

— Milady, laquelle désirez-vous ?

— Une avec des fleurs rouges, je pense... Ah, Violet, prends celle-là pour toi. Elle a des fleurs violettes. Monsieur, ce sont des violettes, n'est-ce pas ?

Les couronnes étaient si jolies qu'on se sentait presque coupable de les recevoir gratuitement. Mais d'autres que nous, bien plus fortunés, apportaient des bénéfices à la ville aujourd'hui alors ce petit geste ne ferait de tort à personne. Je posai sur la tête de Violet la couronne de fleurs que j'avais choisie pour elle. Puis, après l'avoir observée avec attention, je commençai à défaire ses cheveux sans lui demander son avis.

— Milady, pourquoi... ? Avez-vous l'intention de vendre mes cheveux ?

— Mais non. C'est juste que ça te va mieux comme ça. On n'a pas de miroir, donc on ne peut pas se voir... Dis, je n'ai pas l'air bizarre, moi ?

Ce fut alors au tour de Violet de toucher mes cheveux. Elle les contempla un instant, comme absorbée dans ses pensées.

— Vous êtes plus mignonne avec les tresses.

— H-Hein ? M-Merci...

Violet venait de dire que j'étais mignonne. Je baissai aussitôt la tête pour cacher ma gêne. Le sol était tapissé de pétales. Rien d'étonnant, pour un festival des fleurs.

— Nous ressemblons vraiment à deux petites filles.

Cette remarque murmurée de Violet me parvint tandis que j'observais les rues aux pavés encadrés de briques colorées. Il lui arrivait parfois de dire ce genre de choses, des mots dont on ne savait pas très bien à qui elle les adressait. Je relevai la tête et lui répondis :

— En fait, c'est ce que nous sommes, non ? Deux filles du même âge, à peu de chose près ?

— Oui.

— Violet, toi... qu'est-ce que tu penses être ?

— ...outil.

Je n'entendis pas très bien. Devant mon regard perplexe, j'eus le sentiment que Violet remplaça ce qu'elle voulait vraiment dire par autre chose.

— Je suis un outil. Un bien appartenant à mon maître.

— Hein ? Un bien... ? Et ce « maître », c'est censé être moi ? Ou les clients qui font appel à toi ?

— Non, répondit Violet en secouant la tête. — Je suis... l'outil de mon maître. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pensé être une fille. Où que j'aie.

Tout comme je ne parlais pas beaucoup de mon passé, Violet ne parlait jamais du sien.

— Si l'on me demande ce que je suis... Eh bien, c'est cela. Je n'aurais jamais imaginé mener une vie comme celle-là. Et donc... j'ai été profondément émue qu'une telle chose soit possible, simplement parce que j'ai vécu assez longtemps.

— Ah oui ?

— « Assez longtemps » ? Mais tu es encore dans l'adolescence. Alors tu as vécu jusqu'ici en pensant déjà à combien de temps il te restait...

— Mais tu es une fille.

Tout comme moi, il y avait en cette Poupée quelque chose de dangereux. Et puis... j'avais remarqué une chose. J'étais plutôt bonne pour ça à vrai dire.

— Dis, Violet. Pourquoi est-ce que tu caresses si souvent ta broche ? Dis, Violet. Tout à l'heure, tu as murmuré un prénom en regardant le vitrail de notre chapelle, non ? C'était qui ? Dis, Violet. Ton corps est couvert de cicatrices. Qui t'a fait ça ? Qu'as-tu dû traverser pour en arriver là ? Dis, Violet. Il y a quelqu'un que tu aimes, pas vrai ? Je t'observe tous les jours, alors même moi, je peux le sentir. Je suis jalouse de ce maître que tu as. Je le déteste. Cette fille pense tant à lui... Je me demande où il est, ce type, et ce qu'il fait en ce moment...

Je voyais beaucoup de nos pensionnaires dans les rues de la ville. La plupart étaient accompagnées de leurs tuteurs ou de leurs fiancés, mais un bon nombre de filles ne l'étaient pas. Toutes portaient des couronnes de fleurs.

— Elles sont descendues à pied, tu crois ?

— C'est plus probable qu'elles aient réservé des calèches à l'avance, avec demande de prise en charge du pensionnat. Nous avons pu sortir par nous-mêmes, donc si deux pensionnaires montaient dans un véhicule sans être accompagnées, cela passerait sans doute inaperçu.

— Ah, je vois. C'est malin.

Je me retins de dire : « *On n'aura qu'à faire ça l'année prochaine.* »

Violet ne serait plus là, l'année prochaine.

— Si nous trouvons une calèche au retour, faisons pareil. Vous ne devez pas trop vous épuiser pendant votre jour de repos.

— D'accord.

Je conservai mon sourire, mais la chaleur dans ma voix s'était un peu estompée. Comme Violet me fixait intensément, je me forçai à faire bonne figure. Elle suivait mes envies. C'était à moi de faire en sorte qu'elle n'ait plus besoin de se plier à mes caprices.

— Bon, alors... qu'est-ce qu'on fait ? On va voir quoi en premier ?

— Ce que vous désirez, Milady.

— Non. Il faut choisir quelque chose qu'on aime toutes les deux.

À partir de ce moment-là... on a vraiment juste joué. On a mangé de bonnes choses, on est restées bouche bée devant les acrobates et leurs techniques incroyables, on a dansé au milieu des gens, entraînées par leur musique. On se tenait par la main, on tournait encore et encore, en oubliant toute règle de bienséance. J'eus l'impression que le monde s'était arrêté, un instant, pendant que l'on dansait. Ce moment avait existé. Il n'avait duré qu'une seconde, mais il avait bien eu lieu. Dans ce monde en rotation, sur fond de fête et de pluie de pétales, elle souriait.

« Comme si un simple sourire pouvait figer le monde — quelle bêtise. »
C'est ce qu'aurait dit mon ancienne moi.

Mais je n'étais plus cette personne. Car celle qui souriait... c'était Violet Evergarden. Ses expressions ne changeaient presque jamais. Il en émanait parfois quelque chose, oui, mais elle ne m'avait jamais souri ainsi. Et là, alors que nous étions toutes les deux au cœur de la foule, elle l'avait fait. Juste un instant. C'était incroyable.

Je ne savais pas ce qui, en elle, avait déclenché ce sourire. Ce n'était peut-être pas à cause de moi. Peut-être était-ce juste le décor qui l'avait touchée. Mais si, d'une quelconque manière, elle avait ressenti la même chose que moi à cet instant... Alors ce serait vraiment...

— Dis, Violet.

...vraiment, vraiment...

— Oui ?

— C'est un festival merveilleux, pas vrai ?

...vraiment quelque chose d'extraordinaire.

— Oui. C'est un festival merveilleux.

Je me vis reflétée dans ses yeux. Et sans doute qu'elle était reflétée dans les miens. Il ne nous restait que peu de temps à passer aussi proches l'une de l'autre. Si le temps s'achetait, je l'aurais fait sans hésiter. Même au prix du regard des autres, je l'aurais fait. Parce que Violet me regardait. Et penser que ce moment si merveilleux allait s'achever...

Aah... ce n'était pas vrai, n'est-ce pas ?

— Violet... hé.

Je ne pourrais plus la voir.

— Oui, Milady ?

Nous ne nous reverrions sans doute jamais. Nous vivions dans des mondes différents.

Je maudissais vraiment le divin. Tout aurait été plus simple si les sentiments étaient plus faciles à comprendre. Par exemple, si j'avais été un garçon, j'aurais pu recracher plus honnêtement ce tourbillon d'émotions que j'avais dans la poitrine. J'y serais arrivée. J'aurais réussi à le dire. Je l'aurais dit haut et fort. Mais là, tout ce que je pouvais faire, c'était m'accrocher au fait que nous étions deux filles, et tenter une déclaration ... comme je pouvais.

— Je t'apprécie bien.

C'était tout ce que je pouvais faire. Une déclaration sans danger. Une affection qu'on range sous le nom d'amitié. Une phrase inoffensive, qui ne lui causerait pas de tracas. Mais en réalité, ce n'était pas vrai.

— Je t'apprécie vraiment.

— Oui.

Ce n'était pas vrai.

— Si seulement tu me disais que tu m'aimes bien toi aussi... aujourd'hui serait le plus beau jour de ma vie...

— Milady, vous accordez une grande importance aux mots, non ?

Ce n'était pas vrai.

— Une poupée ne penserait pas le contraire tout de même ? Les mots ont de l'importance, non ? On veut les dire. On veut les entendre.

— Oui.

Mais j'étais ici, en ce moment...

Ce n'était pas vrai.

— Je suis là, avec vous.

Ce n'était pas ça.

— À danser main dans la main...

Je l'appréciais vraiment beaucoup...

— ...tournant en rond...

...beaucoup plus que ça.

— Milady, vous êtes très douée pour obtenir ce que vous voulez. Mais si vous pensez que vous me forcez toujours la main, que vos demandes m'écrasent simplement parce que vous êtes convaincante... alors vous vous trompez.

Je l'aimais. Vraiment, vraiment.

— Vous êtes le genre de personne qui cherche des violettes... juste pour en faire ma couronne de fleurs.

—*Je t'aime.*

— Le genre de personne qui dit qu'elle s'amuse juste en descendant la montagne avec moi.

—*Je suis amoureuse de toi.*

— Je suis un outil. Milady, je ne peux pas tout vous dire, mais je suis un outil.

—*Je t'aime, je t'aime, je t'aime.*

— Mais vous, vraiment...

—*Je t'aime, Violet.*

— ...vous montrez si franchement votre affection...

—*Même si on me dit que je n'en ai pas le droit, je suis amoureuse de toi.*

— ...sans artifice, sans calcul... que cela me donne envie de chercher et de vous offrir tout ce que je peux. J'ai envie d'exaucer tous vos souhaits.

—*Mon Dieu, je vous en supplie. Arrêtez le temps. Ici, maintenant.*

Je pensai que c'était une manière de dire qu'elle m'aimait. C'était sûrement ça. Elle avait déjà quelqu'un dans son cœur, mais malgré cela... elle me rendait mon affection du mieux qu'elle le pouvait. Elle me trouvait attachante, en tant que fille, elle aussi. Je voulais que ce moment s'arrête.

Je voulais qu'il s'arrête là, maintenant.

— Oui, réalise-les tous.

Elle m'aimait. Je voulais figer cet instant. À jamais. Je voulais qu'elle pense à moi comme ça pour l'éternité. Car si nous devions un jour nous séparer, et ce jour approchait, alors je voulais au moins rester dans sa mémoire comme quelqu'un qu'elle avait aimé. Plutôt que comme une fille qui avait imposé ses sentiments, causé du tort.

— Exauce plein de mes vœux... jusqu'au bout, d'accord ?

— Oui.

Je croyais que c'était une forme d'amour.

Je repenserais sûrement à cette journée... encore et encore, tout au long de la longue vie qu'il me restait à vivre.

Je me réveillai dans une chambre encore plongée dans l'obscurité. Il pleuvait, probablement. Les gouttes frappaient les vitres comme pour me supplier de les ouvrir. Le vent aussi semblait fort. Quiconque s'aventurait déjà dehors à cette heure relevait du saint. C'est ainsi que je priai.

— *Ô Seigneur de pacotille, je vous en supplie. Je ne redoute pas d'être une pécheresse, mais je refuse simplement de me lever.*

J'aimais le son de la pluie, mais je détestais devoir me rendre au pensionnat sous l'averse. Ma jupe se collait à mes collants, mes chaussures se gonflaient d'eau, et mes cheveux prenaient l'allure d'une fleur toute retournée. Je n'aimais pas les matins pluvieux. Aujourd'hui, cela allait car j'avais des vêtements de rechange. Mais à l'époque où j'étais pauvre, mes souvenirs de la pluie étaient tous pénibles. Pour de multiples raisons, comme on pouvait s'y attendre, je n'aimais pas la pluie.

Afin de lutter contre l'envie de tout détruire qui me prenait régulièrement, j'enfonçai mon visage dans l'oreiller et tentai de retenir ma respiration. Une sorte de suicide lent, en somme. Mais comme je respirais normalement, c'était inutile. Si l'on me demandait si je voulais mourir, je répondrais que non. Mais si l'on me demandait si le monde devait s'effondrer, alors oui. Ce genre de pensée n'avait rien d'étrange. J'étais adolescente, j'allais à l'école, et mon avenir me réservait sans aucun doute un mariage avec un homme inconnu.

Cela me paraissait sans espoir. Je n'avais donc jamais envie que le matin arrive. Ce quotidien n'était qu'un sursis avant d'être mise en vitrine comme un produit. Je devenais une marchandise, un peu plus chaque jour. Je savais que j'étais un accessoire, une propriété appartenant à quelqu'un d'autre. J'en étais consciente dès la conclusion du marché, et je vivais en l'acceptant. Je devais donc poursuivre mon existence dignement, sans jamais me plaindre de ces choses.

— *Aaah, Seigneur, vous êtes lamentable.*

Et pourtant, l'être humain ne parvenait pas à se contenter de cela. Je n'avais d'autre choix que de lutter contre la réalité. Je jetai mon oreiller et promenai mon regard sur la pièce, ma vision encore floue.

L'ombre qui se déplaçait autrefois dans l'obscurité... n'était plus là.

Elle avait disparu.

L'ombre vêtue de l'uniforme du pensionnat, qui préparait du thé avant même que je me réveille, n'était plus là. Le petit bruit qui accompagnait ses mouvements n'était plus là non plus. Elle n'était plus là. Ma fleur, ma violette. Ma poupée infiltrée. Violet Evergarden.

Ce grincement mécanique ne faisait plus partie de mon quotidien. Les jours passés au pensionnat semblaient désormais lointains, comme des bulles qui éclatent et s'effacent. Si je comparais les quelques mois passés avec Violet à la vie qui m'attendait désormais, à commencer par ce mariage forcé... alors oui, c'était comme un battement de cils.

Qu'allait-il advenir de moi ?

Était-ce vraiment ce qu'il y avait de mieux pour moi ?

J'aurais voulu poser la question à quelqu'un. Mais il n'y avait personne pour y répondre. Je n'avais jamais eu le choix, de toute façon.

— *Grande sœur...*

Je n'avais pas le choix.

Le mariage entre moi et l'homme qui avait décidé de m'acheter allait apparemment être un événement somptueux. Non, en vérité, ce serait une véritable exposition. Un spectacle à grande échelle. On m'avait présentée comme une jeune fille fragile, élevée dans le secret. Mais je doutais que tous les invités croient à cette mise en scène.

Les héritières n'apparaissent pas par miracle, après tout. Tout le monde savait que mon père était un homme à femmes. Ce n'était rien d'autre qu'une comédie. J'avais revu mon père pour la première fois depuis longtemps. C'était lui, le metteur en scène de tout cela. Il m'avait adressé deux ou trois phrases, puis plus rien. Penser que j'allais devoir marcher jusqu'à l'autel en tenant le bras de cet homme me glaçait le sang.

Ce serait bien si je ne le revoyais pas avant ses funérailles. Mais j'allais probablement devoir le croiser plusieurs fois par an.

S'il y avait une seule chose pour laquelle je lui étais reconnaissante, c'était pour mes lunettes. Qu'il ait contacté une connaissance du palais pour trouver un bon précepteur. Qu'il ait fait venir Violet Evergarden pour me former. Et qu'il était, sans doute, en train de tenir sa promesse de protéger ce que j'avais de plus précieux. J'allais respecter notre contrat. Tant qu'il honorait sa part du marché, j'en ferais de même.

C'était un pacte avec le diable. Avant de faire mon choix, j'avais entendu une voix dans ma tête. Elle disait que quiconque franchissait cette limite devait renoncer à toute espérance.

On m'habilla de ma robe de mariée. Mais je dus confier mes lunettes à quelqu'un. Je ne voyais plus grand-chose. Et si je ne pouvais pas me voir, alors je ne verrais pas non plus le visage de mon futur époux.

Ma vue s'était bien détériorée, ces dernières années. Comme je semblais mal marcher, le marié s'en inquiéta. Il était bien plus âgé que moi. À côté de lui, on aurait cru que j'étais sa fille.

Il me demanda plusieurs fois si j'allais bien. Et chaque fois, je répondis à cette silhouette floue dans mon champ de vision brouillé que oui, ça allait. Peut-être trouvait-il étrange que j'accepte cette situation avec tant de docilité, ou bien mon silence l'inquiétait-il, au point de croire que j'étais en train de perdre mes émotions.

Cette fois-ci, il me demanda si je me sentais bien. Tiens, c'était donc un homme plutôt gentil. Apparemment, il comptait me traiter comme un être humain. D'une certaine manière.

— Mais enfin, ça ne te regarde pas si j'ai des sentiments ou pas. Je ne suis pas celle que tu voulais. Pas Amy Bartlett. Ce que tu as acheté, c'est Isabella York, de la célèbre lignée des York. Tu as payé une grosse somme pour obtenir ce produit, alors inutile de t'inquiéter de son état d'âme. D'ailleurs, regarde : la cérémonie va commencer.

Alors que j'étais tranquillement exaspérée, le marié me souffla :

— Même si vous êtes épris de quelqu'un... je vous en prie, ne vous enfuyez pas. Pas maintenant.

— Je ne le ferai pas...

Aah. Il était vraiment du genre à trop parler.

— Une fois mariés, vous ferez ce que vous voudrez.

— J'apprécie, mais...

— Moi aussi, je ferai ce que je veux.

— *Je vois. Toi aussi, tu es un produit. Je me demande si ce mariage t'a été imposé. Si même un adulte de ton âge n'a pas droit à une vraie liberté... alors moi, je resterai une petite chose en cage toute ma vie. Eh bien. La vie, c'est l'obscurité.*

— Vous n'avez... personne que vous aimez ?

— Pourquoi cette question ?

— Je suis juste... un peu sentimental. Si jamais...

— *Stop. Pas besoin de parler. À quoi bon ? Regarde, la cérémonie va commencer. Tais-toi, le vieux.*

— Si vous n'avez jamais connu l'amour à votre âge, ce serait vraiment trop triste.

— *Tais-toi.*

— Mais ne vous inquiétez pas... j'ai aimé quelqu'un.

Le cantique commença à résonner.

— *Alors, le rideau peut se lever.*

À ceux qui s'avancent au-delà de ce point : abandonnez tout espoir.

À ceux qui s'avancent au-delà de ce point : abandonnez tout espoir.

À ceux qui s'avancent au-delà de ce point : abandonnez tout espoir.

Le marié s'avança. La mariée souriante prit le bras de son père adoptif.

Les deux menteurs remontèrent l'allée.

Un clown, comme tous les clowns, devait jouer son rôle. Devait sourire comme s'il était heureux. Devait faire un numéro pour chaque chose.

— *Tu peux le faire, Amy Bartlett. Tu peux le faire. Tu as acquis « l'éternité » en sacrifiant tout le reste. Même s'il n'y a aucun espoir à l'horizon, tu as reçu une cuillerée de courage. Un cadeau impensable, venu de Dieu. Tu peux t'en souvenir à tout moment. Regarde. La salle du mariage est pleine de fleurs. Une pluie de pétales tourbillonne. Elles sont si colorées, si jolies, hein ? Exactement comme ce jour-là. Je ne l'ai pas oublié. Je m'en souviendrai pour toujours. Encore et encore. Que tu étais là. Que tu as souri. Que nous avons tourné en rond, main dans la main. Que tu as posé une couronne de fleurs sur ma tête. C'était presque comme une cérémonie de mariage, non ? Je me demande si tu t'en souviens. Ce jour-là, je l'ai dit. J'ai dit que je t'appréciais vraiment. Même si je l'ai caché sous le masque de l'amitié, la vérité, c'est que...*

Violet Evergarden.

— *...j'étais amoureuse de toi. Et même si tu ne le découvres jamais, pour l'éternité... ce sera très bien ainsi.*



イザベラ・ヨークと花の雨

暁 佳奈





LIVRET 5
Amy Bartlett et les rayons de soleil du printemps



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Et ainsi vint midi.

Livret 5

Amy Bartlett et la lumière printanière filtrée à travers les feuilles

— *Une journée nuageuse, avec une brise légère.*

En moi, il n'y a que des matins précoces et des nuits tardives. Le midi, je ne le connais presque pas.

Le matin, tandis que je me lève sans entrain, je m'efforce de vivre avec l'espoir que quelque chose commencera. Il n'arrive jamais rien, mais malgré tout, je vis en pensant ça « Aujourd'hui, c'est sûr, quelque chose va se produire. » En général, mes journées se déroulent ainsi.

Le midi, c'est littéralement une oraison funèbre dans ma vie. C'est l'instant où je suis heureuse d'être entourée, où je m'amuse, où je voudrais que ce moment dure pour toujours, à jamais, en priant presque : « Ô temps, suspends ton vol. Tout est si beau, si précieux. »

La nuit, je suis en détresse. Tout ce que mes yeux croisent m'agace, et j'ai envie de tout détruire. Je ressens une irritation profonde, un désir de ruine. J'ai envie d'en finir avec cette vie, de disparaître comme une bulle éclate. « Toi, et toi aussi — disparaissez », je me surprends à penser.

Ma vie, c'est le matin et la nuit. Le midi, je ne l'ai goûté qu'une poignée de fois. Ma vie, depuis le début, a été faite de hauts et de bas violents. Je n'ai jamais eu de père depuis ma naissance, et ma mère a été assassinée par un voyou. Moi, petite créature faible qui aurait dû être protégée, j'ai grandi sans aucune protection... Jusqu'à ce que mon corps soit entièrement formé, un corps que l'on ne pouvait plus considérer comme celui d'un enfant. Après tant et tant de nuits répétées, je suis devenue ce que je suis.

Amy Bartlett.

Isabella York.

Et maintenant, j'ai encore hérité d'un autre nom de famille.

En moi, il n'y a que la nuit. Ma vie comme mes émotions sont en pagaille. Jamais je n'ai cherché à leur donner une forme propre.

Ce monde si cruel envers moi, j'aimerais qu'il disparaisse.

Mais... Une fois que j'ai goûté au midi, je me suis surprise à penser que peut-être, un jour encore, j'aurais l'occasion de me baigner dans la lumière du soleil. Peut-être que je vivrai encore un moment de beauté.

Quelle idiote je fais. Je suis certaine que cela n'arrivera plus jamais.

Voici mes pensées du matin, tandis que j'attends, que vienne le midi.

— Vent fort sifflant, ciel dégagé.

Je me suis habituée à écrire dans ce journal, mais en y repensant, je n'ai jamais noté la raison pour laquelle j'ai commencé à l'utiliser. Il faut aussi que je consigne des choses à relire un jour, quand je serai devenue une vieille femme.

J'ai reçu un journal avec un cadenas pour mon anniversaire. Recevoir un journal intime en cadeau m'a laissée un peu perplexe. Peut-être parce que mes sentiments envers la personne qui me l'a offert étaient plutôt... ambigus.

Qui est cette personne ? Celui qui joue le rôle de mon époux bien sûr : mon honorable mari.

Paraît-il, il était profondément désolé d'avoir oublié mon anniversaire.

L'homme qui incarne ce rôle d'époux est issu d'une famille digne d'accueillir une « Isabella York ». C'est censé être un mari sérieux et réfléchi, doté d'une éducation de haut niveau, et bien plus âgé que moi.

Cela mis à part... est-ce qu'il est idiot ?

Je me pose souvent cette question à propos de ce vieil homme, et j'en ris moi-même, malgré tout.

Mon anniversaire, c'était il y a deux mois, cher mari. Tu es bien trop en retard.

Et puis, je ne suis pas du genre à tenir un journal avec assiduité. Si tu me connaissais mieux, tu n'aurais pas choisi un tel cadeau.

Voyons... Si ça avait été ma petite sœur, elle m'aurait offert des fleurs sauvages, pleines de couleurs. Cela n'aurait pas rempli mon estomac, mais les voir aurait suffi à me reconforter.

Si cela avait été ma fleur, ma violette, elle m'aurait sans doute offert des rubans pour attacher mes cheveux. Elle les coiffait toujours pour moi, avec ses doigts artificiels, avec tant d'aisance... Elle était si habile.

Honnêtement, si je recevais quoi que ce soit des deux seules femmes que j'ai jamais aimées, même un simple brin d'herbe cueilli quelque part, je serais comblée.

Le fait que ce soit lui qui m'ait offert ce journal est probablement la raison pour laquelle je n'ai pas pu m'en réjouir sincèrement. C'est ce que j'ai compris en analysant ce sentiment diffus.

Mais bon... il n'avait pas de mauvaises intentions. Offrir un journal joliment relié, faute de savoir quoi donner à une épouse bien plus jeune que lui, c'était une tentative louable. Il m'avait déjà offert vêtements et bijoux lors de notre mariage, et il a dû penser que cela conviendrait à une fille taciturne toujours enfermée dans sa chambre. En vérité, j'aurais préféré un livre.

Mon honorable époux ne joue son rôle que lorsqu'il s'en souvient soudainement. En un sens, il doit ressentir une certaine obligation de m'avoir prise pour épouse.

Il enferme sa femme dans le manoir et laisse librement entrer chez lui une maîtresse qu'il fréquente depuis avant notre mariage. Sa conscience, aussi ténue soit-elle, a sans doute fini par lui peser.

Tu n'as pas à t'en faire pour moi. Je ne me soucie pas de toi non plus.

Nous avons tous deux vendu nos âmes en échange de quelque chose. Lui, il a gagné une lignée noble et des relations. Moi, j'ai obtenu les moyens de protéger la petite fille que j'aime plus que tout au monde. Nous avons conclu un contrat parce que nous avions chacun quelque chose à obtenir.

Si je devais le formuler ainsi, nous sommes un duo qui a consenti à tout perdre pour saisir ce qu'il désirait. Nous avons ce point commun. Mais nous ne nous aimons pas.

Nous ne pourrions jamais former un couple. Cela, nous le savons déjà.

Je l'appelle « le vieux » dans ma tête, et lui doit probablement me surnommer « la sale gamine » dans la sienne. On ne s'entend pas. On a grandi dans des mondes différents. On ne se comprend pas quand on parle. En nous croisant, nous avons mutuellement confirmé nos intentions. Du genre : « Il ne semble pas que nous finirons par nous apprécier. Dans ce cas, jouons simplement à faire semblant. »

Pas besoin de nous aimer. Il suffisait de coexister. C'était notre unique point d'accord. Mais... peut-être que les hommes de la noblesse ont ce besoin de

sauver les apparences. Le résultat de ce qu'il a imaginé comme cadeau pour son épouse et associée, c'est un journal intime.

Le Vieux, il y avait sûrement mieux... Un livre, par exemple. Un livre aurait été parfait. Quoi qu'il en soit, j'ai grandi dans la pauvreté jusqu'à un certain âge, et je déteste le gaspillage. Alors me voilà, enfermée dans ma chambre, un stylo à la main. Il m'a aussi offert une plume de paon. Ça, je l'aime bien. L'encre est d'un bleu superbe.

Un bleu profond. Un bleu comme celui des yeux d'une certaine beauté. Ma couleur préférée.

Tiens, ça fait un bon moment que je ne lui ai pas écrit, non ?

Violet. Violet Evergarden.

Écrit à l'encre bleue, son nom devient encore plus magnifique.

Ma fleur, ma Violette. Ma servante. Ma poupée de souvenirs automatiques secrète. Mon amie.

Elle m'a probablement déjà oubliée. Je suis dans un état lamentable. Je n'arrive pas à lui écrire.

Même si c'est à mon tour, je ne lui ai pas répondu, alors plus aucune lettre de Violet n'arrive.

Depuis mon mariage, je ne sais pas quoi lui raconter.

Peut-être parce que je ne veux pas qu'elle découvre ce que je suis devenue.

Bien sûr que non. Je ne veux pas que la fille que j'aime sache comment se déroule ma vie conjugale. Je ne veux pas qu'elle apprenne que j'ai épousé quelqu'un que je n'aime pas ni que je souffre.

« Salut, Violet. Je vais affreusement mal. », qu'est-ce que je gagnerais à lui écrire ça ?

Aah... Taylor. J'aimerais tant te voir.

Mais c'est impossible, n'est-ce pas ?

Je le sais bien.

— Journée douce, brise légère.

Cela faisait un bon nombre de jours que je n'avais rien écrit ici. Je me sens légèrement amusée chaque fois que je relis ce carnet, alors je suppose que je vais continuer à le remplir encore un peu.

Aujourd'hui, j'ai essayé de sortir dans le jardin.

En général, je ne quitte pas ma chambre. Je demande même qu'on m'apporte mes repas ici. Quand mon mari passe me voir, nous dînons parfois ensemble pour préserver les apparences, mais l'atmosphère entre nous est celle d'un père et de sa fille, séparés depuis de longues années, qui tenteraient maladroitement de raviver des souvenirs communs, alors nous nous évitons.

Il faisait chaud, et le vent était agréable. Ce n'est pas aussi splendide que la roseraie du pensionnat, mais le jardin du manoir est tout de même très beau.

Je me suis soudainement souvenue que je menais une existence où je n'avais même plus besoin de toucher la terre, alors j'en ai timidement pris une poignée entre mes doigts. Je me serais peut-être mise de meilleure humeur si personne ne m'avait adressé la parole à ce moment-là... mais alors que je fixais les massifs de fleurs depuis un petit moment, le jardinier est apparu.

« Madame, contemplez à votre guise. S'il y a quoi que ce soit qui ne vous plaît pas, je m'en occuperai », dit-il d'un air sérieux, presque nerveux.

Peut-on vraiment trouver un défaut à un jardin ? Il est très bien tel qu'il est.

Le silence devenait pesant. Je lui avais posé une question au sujet d'une fleur qui m'intriguait, et peut-être cela l'a-t-il réjoui, car il s'est aussitôt lancé dans une explication passionnée et digne d'un spécialiste. Mince, me suis-je dit. C'est un bavard.

C'est dans ce genre de moment que je me rends compte à quel point je n'aime pas le contact avec les gens. Quand quelqu'un parle sans s'arrêter, j'ai l'impression d'être utilisée comme un exutoire. Je devrais simplement écouter et profiter un peu de la conversation. Mais au lieu de cela, je me sens oppressée, et j'ai juste envie de fuir.

J'opinai du chef, arborant un sourire crispé, quand le vieux majordome chargé du manoir m'offrit une échappatoire : mon thé était prêt.

Le jardinier avait l'air dépité. Il était jeune, sans doute espérait-il qu'on le félicite pour son travail. Je suis retournée dans ma chambre, j'ai bu le thé qui avait été préparé pour moi, et j'ai fini par me dire : J'aurais dû le complimenter un peu plus.

C'est probablement cela, mon véritable rôle ici. Après tout, en apparence, je suis la dame de ce manoir.

Et pourtant, malgré cette personnalité difficile et peu engageante, cette fille a passé trois mois entiers avec moi.

Après avoir terminé mon thé, j'ai décidé de danser seule une valse, juste un petit moment.

— Vent étouffant, ciel couvert.

J'ai revu mon mari. Apparemment, il était venu récupérer quelques bagages. Plutôt que dire que je l'ai « revu », je devrais dire qu'il a fait irruption, puisque j'étais dans ma chambre.

Il m'a demandé si j'allais bien. J'ai répondu : « Je suis en vie. »

Il m'a demandé si je voulais rentrer à la maison. J'ai dit : « Non. »

Il m'a demandé si je comptais aller à la réception de mes anciennes camarades du pensionnat. J'ai répondu que non.

Il m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose. J'ai dit que non.

Quand il m'a demandé quelle était ma couleur préférée, j'ai pensé aux yeux de Violet. J'ai répondu que c'était le bleu.

Il m'a demandé pourquoi. J'ai dit que c'était la couleur des yeux de la personne que j'aimais. Mon mari a alors essayé de me serrer de force dans ses bras. J'ai farouchement résisté.

Comme il avait agi si soudainement, j'ai fini par tousser, et tout ce que j'avais mangé dans l'après-midi est remonté. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il a enfin retrouvé ses esprits.

« Si tu t'approches encore, je t'en balance dessus. » — Cette phrase aussi a eu son petit effet.

Il semblerait que mon mari se soit disputé avec sa maîtresse. Mais fallait-il vraiment qu'il tente de poser la main sur quelqu'un avec qui il avait convenu mutuellement de ne pas tomber amoureux ? Après que nous avons tous les deux décidé de vivre nos vies comme bon nous semblait ? C'est ce genre de chose que je ne comprends pas chez les hommes.

...Non. Ce n'est pas une question d'hommes. C'est cette personne, en particulier, qui est irrécupérable.

Il est comme je l'étais, autrefois, à croire qu'on peut se permettre de blesser les autres sous prétexte qu'on est malheureux.

Aah, que ça m'agace.

Se tourner vers une autre femme juste parce que votre maîtresse vous fait la tête, je déteste ce genre de comportement.

Ce n'est pas de l'amour. Il n'a aucune foi en la personne qu'il aime.

Je plains cette femme.

Mon mari a encaissé sans broncher pendant que je lui disais toutes sortes de choses désagréables, puis il a quitté la pièce.

Quant à moi, je me suis mise à pleurer en nettoyant ce que j'avais vomi.

Je veux voir Taylor.

Je veux voir Taylor.

Je veux voir Taylor.

Je ne veux passer mon temps qu'avec une personne que je peux aimer de tout cœur.

— *Pluie après une journée nuageuse, sans vent.*

Il pleut, aujourd'hui. Comme c'est un jour de pluie, j'aurais dû broser les cheveux de Taylor avec soin, du bout des doigts. Ses boucles sont magnifiques, mais c'est un vrai problème les jours comme celui-ci.

J'étais si fatiguée. Mais il y avait des choses à faire, alors je n'avais pas de temps à perdre ce matin. Il fallait que je me lève et que je brosse les cheveux de Taylor. C'est ce que je pensais... quand j'ai ouvert les yeux.

Pendant un instant, j'ai cherché cette petite fille aux boucles brunes, mais je ne l'ai pas trouvée. Je suis stupide. Je l'ai vraiment cherchée. Pendant trente secondes entières. Et si elle était sortie toute seule ? Si un ravisseur la trouvait, elle serait perdue, je devais faire quelque chose, me disais-je en sautant hors du lit. C'est alors que je me suis souvenue.

Taylor n'est pas ici.

Es-tu idiote, Isabella ? Tu es Isabella, maintenant, pas vrai ? Tu n'es plus Amy. Et Taylor n'est plus avec toi. Cela fait si longtemps qu'elle n'est plus là... alors pourquoi as-tu pensé à elle ? Pourquoi l'as-tu cherchée ? Même à moitié endormie, ce genre de chose ne devrait pas arriver.

Incapable de faire quoi que ce soit contre ce vide et cette tristesse que je ne peux confier à personne, j'ai frappé mon oreiller de toutes mes forces.

« Ugh... ah... aaah... uuuugh... » Je l'ai frappé encore et encore, très fort.

« Ugh... ah... ugh... » À chaque coup, mes larmes éclaboussaient les draps.

Ça m'arrive parfois. J'ai l'impression que les gens qui ne sont plus là... et les paysages que je ne peux plus voir... sont encore présents, tout près. Comme une illusion. Les souvenirs gravés dans mon corps me faisaient chercher ma toute petite sœur.

Est-ce que Taylor voit cette pluie, elle aussi ?

Est-ce qu'il pleut aussi, là où elle vit ?

Je me demande où elle vit, maintenant.

Est-ce qu'elle prend un petit déjeuner, là-bas ?

Est-ce qu'on lui donne à dîner, aussi ?

Est-ce que quelqu'un brosse les cheveux de Taylor, les jours de pluie ?

Mes larmes continuaient de couler tandis que je regardais par la fenêtre. Un coup de tonnerre retentit. Il me fit sursauter et je tombai, les fesses sur le tapis.

La foudre aurait mieux fait de s'abattre ici. Si elle avait frappé cette maison et causé d'immenses dégâts, je me serais sentie un peu mieux.

Cette pensée m'a accompagnée toute la journée.

— Air humide, nuages après temps clair.

J'ai eu mal au ventre aujourd'hui, alors j'ai passé ma journée aux toilettes. À chaque fois que j'ai mes règles, je me fais la même réflexion : pourquoi ce mécanisme doit-il être aussi cruel ? Si j'étais Dieu, celui qui a créé toutes choses, est-ce que j'aurais conçu un tel procédé ? En plus, je ne suis même pas sûre d'en avoir besoin. Probablement pas. Quelqu'un pourrait-il me l'enlever ? Mais en vérité, cette idée me terrifie.

En tout cas, je n'aime pas la douleur. Je n'y résiste pas bien. Je pleure déjà rien qu'à force de tousser sans arrêt. Ça fait si mal que je ne peux pas m'en empêcher. Je ne voulais pas faire le lien avec mes règles, et pourtant... je ne peux m'empêcher de penser à l'héritier. Ce problème qu'on nous a imposé, à nous, couple factice. C'est un dossier qu'on laisse traîner.

Si seulement mon père mourait, on pourrait sans doute berner tout le monde avec un enfant que mon mari aurait avec une autre. Il suffirait de faire croire que je l'ai mis au monde, ou bien de l'adopter.

Les options ne manquaient pas.

J'aime les enfants, alors je suis persuadée que je pourrais même élever celui d'une autre avec tendresse. Mais je plaindrais cet enfant. Il vaut mieux, après tout, qu'il grandisse auprès de sa vraie mère. Je ne suis pas nécessaire pour ce genre de chose. Mais je suis indispensable dans le plan de vie de mon mari. Il n'y aura donc pas de divorce. En écrivant tout cela, j'ai soudain été prise d'effroi en réalisant que je pensais à un enfant comme à un « dispositif ».

Stop. Arrête. Il faut rejeter toutes ces pensées. Des personnes comme moi existent justement parce que leurs parents n'ont pas pensé à elles. Qu'aurais-je à gagner, moi, la victime, à devenir bourreau à mon tour ?

Oui, décidément, laissons ce problème en suspens.

Même si mes jours ne sont faits que de matins, peut-être que le midi finira par venir. Deux femmes dans ma vie me l'ont appris.

Un jour, tout finira peut-être par s'arranger.

Aah...

Si seulement je n'étais pas humaine... mais autre chose.

Quelque chose qu'on pourrait diviser, fractionner.

Si j'étais un objet, dont les sentiments n'interféreraient pas avec la reproduction. Si cela ne représentait pas un fardeau aussi lourd, physiquement, peut-être que j'y songerais.

Tch... L'agression de mon mari l'autre jour m'a laissée plus marquée que je ne le pensais, hein.

« Ça va. C'est supportable. » C'est ce que je me suis répétée.

Mais en réalité, non.

Rien dans le fait de souffrir n'est acceptable.

— Jour de croissant de lune, ciel couvert et vents violents.

J'ai passé un moment affreux. Existe-t-il quelqu'un pour trouver une quelconque joie dans ce genre de choses ? Moi, je n'y prends aucun plaisir

Comment dire... Les scandales, les rumeurs. Ce genre de choses. Ce qui s'est passé n'avait rien à faire dans une demeure aussi tranquille que celle-ci. Alors, que s'est-il passé ? Il paraît que le jardinier de la propriété et l'une de mes femmes de chambre se sont embrassés dans la chambre de mon mari. Comme il laissait libre accès à sa maîtresse et ne revenait que rarement ici, ils avaient sûrement baissé leur garde.

J'y suis déjà entrée une ou deux fois : c'est une pièce à l'atmosphère particulière, un ameublement intégralement noir, très, très raffiné, avec des trophées de chasse placés ici et là, semblant attendre le retour d'un maître qui ne reviendra jamais. Ce n'est sans doute pas l'endroit rêvé pour un rendez-vous secret entre jeunes, et pourtant... L'ambiance s'y prêtait. Il y avait une sorte de plaisir coupable dans l'air. Ils ont probablement pris goût à ces rendez-vous interdits dans la chambre du maître de maison.

Je ne peux pas dire que c'était bien. Ça, c'est certain. Mais ils avaient presque le même âge que moi. Trop jeunes. J'aurais aimé qu'il se contente d'un blâme sévère et les laisse repartir. Mais au vu du résultat, mon mari a vu rouge et s'est emporté.

Il paraît qu'il est rentré à l'improviste et qu'il est tombé sur leur petite scène. Les hurlements de colère ont résonné jusqu'à ma chambre. J'ai aussi entendu des meubles se briser. C'était terrifiant.

Les cris d'homme font partie des choses que je déteste. Et la violence, encore plus.

Et ça ne s'est pas arrêté là.

Au bout d'un moment, le silence est revenu. Puis j'ai entendu le bruit de la grille qu'on ouvrait. Je me suis approchée de la fenêtre. Le vent de la nuit était glacial.

Pourtant, on venait de les chasser dehors sans même leur laisser le temps de récupérer leurs affaires. La grille s'est refermée sans la moindre pitié, les laissant là, tremblants, figés devant la demeure.

Mon mari devait être furieux. Je peux comprendre. Se dire qu'on a souillé sa chambre, ce n'est pas facile à avaler. Je n'aurais pas aimé ça non plus. Mais je n'ai pas pu me mettre à sa place.

Même si chasser les deux amants apaisait sa colère, qu'allaient-ils devenir ? Que fait-on de ceux qu'on met à la porte sans un sou en poche ? Devront-ils mendier ? Voler ? Mourir sous les coups de brigands ? Peut-être qu'ils en viendront à vendre leur corps pour survivre.

Il était incapable d'imaginer ce genre d'avenir. Et même s'il y arrivait, il s'en fichait. Évidemment. Mon mari n'a jamais connu la misère.

Je voulais lui faire payer.

C'était ce que j'avais en tête, sans trop savoir pourquoi. Ce n'était pas tant dirigé contre mon mari, mais plutôt contre... le destin, Dieu, ce monde, tous ceux qui s'étaient donné le mot pour me faire sombrer, comme toujours.

La dernière fois que j'ai été en colère au point de ne plus pouvoir me contenir... qu'ai-je fait ? J'ai pris une petite fille, qui aurait dû être la plus heureuse du monde, et je l'ai adoptée comme ma petite sœur.

C'est pour ça que je me suis mise en mouvement.

Je n'ai vraiment hésité qu'un instant. Et juste après m'être détournée de la fenêtre, je me suis rendue dans le quartier réservé au personnel pour y faire sortir les affaires du couple. Tout le monde semblait sous le choc de voir la mystérieuse nouvelle épouse, celle qui n'avait quasiment jamais adressé la parole à personne, prendre soudain une telle initiative.

Une fois les bagages rassemblés, je ne suis pas passée par la grande grille, mais par la porte de derrière, et j'ai longé un petit sentier étroit dans l'obscurité pendant un moment. Comme je m'y attendais, je les ai retrouvés là, perdus, pleurant à voix basse.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? »

« On n'aurait jamais dû... »

Ils pleuraient en se tenant la main. Ce n'était pas du théâtre. Ce n'était pas un couple ivre de sa propre tragédie.

C'était vraiment... une scène tragique.

— Hé, vous deux. Vous avez oublié ça. Voilà, les appellei-je en leur tendant leurs bagages.

— Madame... c'est vous ?

— C'est bien moi.

— Hum, nous sommes profondément désolés pour...

— Je n'attends pas d'excuses.

J'aurais sans doute dû leur donner un peu d'argent, mais malheureusement, je n'en avais pas sur moi. Alors je leur ai offert l'ornement capillaire finement ciselé que je portais, un cadeau de mariage, ainsi que les bijoux cousus à mes vêtements. J'ai même arraché les jolis boutons. En les vendant, ils pourraient sans doute rassembler de quoi payer leur voyage.

Ils restèrent stupéfaits.

— Hum... c'est vraiment vous, Madame ? »

— Ne me posez pas deux fois la même question.

— Pourquoi faites-vous cela ? demandèrent-ils. Je haussai les épaules.

— Je me suis dit que vous en auriez besoin.

— Même après ce qu'on a fait... dans votre maison ?

— En effet, ce que vous avez fait n'était pas malin. Mais la manière dont on vous a jetés dehors... c'est inhumain.

— Mais...

— Vous n'avez tué personne, que je sache. Alors je peux au moins vous rendre vos affaires. Je présente mes excuses à la place de mon mari, dis-je d'un ton égal, et pourtant, le garçon se mit à pleurer à chaudes larmes.

Mais il y avait une autre raison. Oui, à vous, pauvres âmes tourmentées... il y avait une autre raison pour laquelle je vous avais tendu la main. Pourquoi avais-je fait cela ? Eh bien...

— *Parce que personne ne viendra jamais me sauver.*

Personne ne le savait, probablement. Mais j'avais toujours voulu être sauvée. Vraiment, toujours. C'était la vérité. J'avais besoin qu'on me tende la main. Sinon, un jour, je finirais par me pendre. Il fallait que quelqu'un me sauve avant que cela n'arrive.

— *Quelqu'un, sauvez-moi. Quelqu'un, sauvez-moi. Quelqu'un, sauvez-moi.*

J'étais seule, brisée, au bord de l'abîme. Mais personne ne viendrait me tendre la main. Personne ne me guiderait sur ce chemin plongé dans l'obscurité.

Alors, je ferais pour les autres ce que personne n'avait jamais fait pour moi. Absolument tout. C'était ma logique. Ma vengeance contre le divin.

Cela faisait longtemps que j'agissais ainsi. Dans le passé, j'avais recueilli une petite fille. Je l'avais faite mienne. Ma sœur. Je ne le disais pas à voix haute, mais au fond de moi, j'hurlais. Tendre la main à deux amants imprudents, c'était un acte d'encouragement que seule une fille ayant connu la pauvreté pouvait accomplir.

— Vous avez un endroit où aller ?

— Je pensais rentrer chez moi avec elle.

— Et les billets de train ?

— Si on vend ce que vous nous avez donné... on pourra sûrement...

— Les revendeurs rachètent à vil prix. N'allez pas vendre ça sans demander un juste tarif. Écoutez-moi bien. Vous allez la protéger. Si quelqu'un vous attaque, même si c'est terrifiant, vous ne devez jamais tourner le dos à cette fille.

— Madame... qui êtes-vous ? » demanda-t-il, effrayé.

Je souris dans l'obscurité.

— Je suis Isabella York. Même si je porte un autre nom désormais.

Nous avons discuté de bien des choses. Et ce fut la fin.

Je me demande si ces deux-là avaient réussi à rejoindre leur ville natale en toute sécurité.

— Vent humide, pluie.

Aujourd'hui, le soleil a fini par atteindre le domaine.

Amy Bartlett est devenue Isabella York, Isabella a pris un autre nom de famille, et après avoir beaucoup changé depuis ma naissance jusqu'à maintenant, j'en suis arrivée à celle que je suis aujourd'hui. Mais une chose, au moins, n'a jamais changé : mes bronches sont toujours aussi fragiles.

Pendant mes traitements, je songe souvent au paradis et à l'enfer. Ce sont essentiellement des lieux différents, mais peut-être finissent-ils par se ressembler une fois qu'on s'y est habitué. Bien sûr, les attributs qu'on leur prête et la façon dont on les perçoit sont diamétralement opposés. Mais ce que je veux dire, c'est que, lorsqu'on s'habitue à quelque chose, l'esprit finit par s'émousser, et l'on accepte cette réalité.

C'est cela, la résistance. L'un des dons accordés à l'humanité. Et quel don, vraiment.

Pourquoi pensais-je à cela ? Parce que le médecin du domaine m'a fait la leçon.

— *Lady Isabella, veillez à ne pas prendre trop de médicaments.*

Le médecin qui me prescrivait toujours mes remèdes contre les bronchites m'a parlé de la résistance aux médicaments. Apparemment, si l'on continue de prendre toujours les mêmes, le corps finit par s'y accoutumer, et le traitement cesse de faire effet. Il m'a dit que je ne devais jamais faire de surdosage, ni en prendre par simple anxiété alors que je me sens bien. J'étais si honteuse que je n'ai pas pu le regarder dans les yeux, alors je fixais la peluche accrochée à son pull pendant tout le sermon.

— *Vous ne devez pas en devenir dépendante.*

Ses paroles, cinglantes à mes oreilles, n'en finissaient pas.

— *Vous êtes la seule à pouvoir guérir votre corps. Le médicament n'est là que pour vous aider. Il est courant que les personnes atteintes de maladies pulmonaires sombrent dans la dépression...*

—— *Taisez-vous, je vous en prie.*

— Sortez prendre l'air, promenez-vous, assistez à quelques salons de vos anciennes camarades, Lady Isabella. Rester enfermée nuit à votre santé.

— Vous ne savez rien. Vous ne comprenez rien.

— Vous avez obtenu votre diplôme, vous êtes à présent une épouse accomplie : profiter de votre statut social pour élargir votre cercle vous ferait du bien.

— Arrêtez ça. Ce corps restera à jamais une prison.

— Si vous continuez ainsi, vous ne vivrez pas longtemps.

— Qui a dit que je voulais vivre longtemps ?

Qui a dit que je voulais vivre longtemps ? Je ne l'ai jamais affirmé, pas une seule fois. Mais si quelqu'un me disait de mourir maintenant, je me mettrais à pleurer. Le médecin n'avait rien fait de mal, et pourtant je l'ai maudit intérieurement, faute de mieux, faute d'avoir quelqu'un d'autre contre qui diriger ma colère. Peut-être cela s'est-il vu sur mon visage. J'en étais sincèrement désolée.

Pour lui exprimer ma reconnaissance, et mes excuses, je suis sortie dehors pour le raccompagner. Cela faisait bien longtemps que je n'étais pas sortie du manoir. Entre cette histoire avec le jardinier, qui avait été renvoyé, et la tentative d'agression de mon mari, j'étais trop bouleversée pour faire ne serait-ce qu'un pas hors du domaine.

Après avoir vu le médecin monter dans sa calèche, je suis rentrée aussitôt dans le manoir... mais, pendant un instant, j'ai cru apercevoir au loin quelqu'un aux cheveux blonds qui ressemblaient à ceux de Violet, et mes jambes se sont figées.

Ce n'était vraiment qu'un instant, une illusion. Et le charme se dissipa vite. En regardant de plus près, ce n'était qu'un homme. J'ai alors esquissé un sourire moqueur envers moi-même, pour avoir réagi de manière si disproportionnée... simplement parce que ses cheveux étaient blonds.

— *Brise discrète, temps froid puis chaud.*

On m'a dit que ne pas s'exposer au soleil pendant la journée était mauvais pour le corps, alors j'ai décidé de sortir, faute de mieux. Mais je ne voulais pas que les gens du coin me voient. Cachant mon visage sous une ombrelle, je suis allée dans des endroits peu fréquentés pour observer les fleurs de saison et la verdure naturelle. Je ne ressentais que de la tristesse lorsque j'étais enfermée dans le manoir, alors cela m'a un peu soulagée.

L'ombrelle manquait de s'envoler chaque fois que le vent soufflait en grondant. Le vent ne pouvait-il pas m'emporter avec lui ? Personne ne serait triste si je venais à disparaître.

Je veux m'évanouir quelque part.

— Air épais, température tiède.

Je n'ai cessé de penser à cette « résistance » dont m'a parlé le docteur, il y a quelque temps.

Que devient-on, quand on est dépourvu de résistance ? On meurt de froid en hiver, et de chaleur en été. On peut mourir d'une simple maladie, ou d'une minuscule blessure.

Ce que je veux dire, c'est que la résistance est probablement une faculté dont les humains ont été dotés afin de survivre dans tous types d'environnements.

Le bonheur comme le malheur deviennent banals lorsqu'ils s'installent dans le quotidien. Il y a bien des choses que l'on ne peut supporter sans résistance. Et en même temps, lorsque l'on en possède, on finit aussi par devenir insensible à tout un tas de choses.

Autrefois, je n'étais capable que d'éprouver de la joie ou de la tristesse selon ce que je recevais dans la journée. Mais lorsque la douleur que le monde nous inflige devient notre quotidien, nous finissons par croire qu'elle est immuable. Le bonheur, peut-être, fonctionne de la même manière. Lorsqu'un jour merveilleux devient une habitude, il se transforme en jour ordinaire.

C'est lorsqu'on se sépare de quelqu'un qu'on comprend enfin. Des choses comme : « Aaah, j'étais donc à plaindre ? » ou bien : « Aaah, j'étais donc chanceuse ? »

Ce n'est qu'une fois qu'on parvient à prendre du recul qu'on s'en rend compte. Ce sont des vérités qu'on ne peut discerner en plein tumulte. Car on y a développé une forme de résistance. C'est pourquoi... ce n'est qu'après être devenue Isabella York, puis avoir été retrait du nom des York pour devenir l'épouse d'une autre famille, que je l'ai compris.

— Aaah, ces jours-là étaient irremplaçables.

Ma vie s'achèvera probablement dans ce manoir. Mais si elle venait à défiler sous mes yeux lors de mes derniers instants, ce ne serait pas ce lieu que je reverrais. Ce serait ma petite sœur bien-aimée. Et la femme à qui j'ai avoué mon premier amour.

Je me rappellerais le potage aux épluchures de légumes que je partageais avec ma sœur, les nuits glaciales où je la serrais dans mes bras, et le fait qu'elle, qui n'arrivait qu'à baragouiner, m'appelait « Grande Sœur ». Juste ce genre de choses. Et aussi, le bal, où j'ai dansé avec la plus belle fille du monde. C'est tout.

En ces instants-là, en ces jours-là, j'étais incroyablement chanceuse. Et je ne m'en rends compte qu'à présent, bien longtemps après les avoir perdus.

En tout cas... c'est vraiment dur, ces derniers temps. J'ai l'impression que ma résistance faiblit. Ma résistance à la tristesse. Elle s'effrite. Tout est douloureux. Étouffant.

Je veux qu'on m'aide. Est-ce qu'on vit avec une solitude aussi pesante que celle-là ?

J'étais censée y être habituée, à cette tristesse. À cette solitude.

Quand ma mère est morte. Quand j'ai dû confier Taylor à d'autres. Quand j'ai fait mes adieux à celle que j'aimais. J'étais triste à chaque fois.

Tu as l'habitude, non ? Endure.

Donnez-moi de la résistance, Seigneur.

Je ne veux plus avoir d'émotions. Je n'ai pas besoin de sentiments.

Donnez-moi la force de continuer à vivre, même seule. Sinon... Seigneur, dites-moi au moins que Taylor est heureuse.

Si tu vous me dite juste ça, je tiendrai bon jusqu'à ma mort.

— *C'est si dur. Je suis si triste.*

Aujourd'hui, il a plu.

— *Je me sens seule.*

Aujourd'hui, le soleil rayonnait.

— *Je m'ennuie... tellement, tellement.*

Aujourd'hui, le ciel était couvert.

— *Mes quintes de toux ont été affreuses, et j'ai craché du sang.*

Aujourd'hui, il a fait beau.

— *Que personne ne me touche, que personne ne m'approche.*

Aujourd'hui, il faisait beau... avec quelques averses.

— *C'est le matin, à présent.*

C'était aussi le matin, en moi.

— *Le midi ne viendra pas.*

Aujourd'hui, il a plu.

— *Et en moi aussi, il a plu.*

Aujourd'hui était... aujourd'hui était... aujourd'hui était...

— *Et demain ?*

Demain, et après-demain. Le jour suivant, et celui d'après.

J'allais rester seule à jamais, n'est-ce pas ?

Rien de bon n'arrivait jamais. Les rayons du soleil ne m'éclairaient pas. Le matin se prolongeait, sans fin.

À quoi bon, s'il n'y avait jamais de midi ?

Pourquoi étais-je en vie ?

Si c'était juste pour vivre ces matinées, à rêvasser sans rien atteindre, alors cela n'avait aucun sens.

Si aucun instant magnifique ne devait advenir, pourquoi vivre ?

Qu'est-ce qui me poussait à vouloir continuer ?

Qu'espérais-je contempler ?

Comme si je rêvais, aujourd'hui, demain, toujours. Toujours. Toujours.
Toujours.

Le midi... ne viendrait jamais, n'est-ce pas ?

— *Jolie journée ensoleillée, avec des vents tièdes.*

Une lettre est arrivée.

C'est la première fois depuis longtemps que j'écris convenablement dans ce journal.

Ce merveilleux jeune homme. Celui aux cheveux blonds et aux yeux bleus, comme Violet. Il m'a apporté une lettre de Taylor. C'est un facteur de la compagnie postale CH, celle où Violet travaille. Violet ne m'a plus écrit depuis tout ce temps, et pourtant, elle se souvenait de moi... et de ma petite sœur. Elle se souciait encore de nous !

Cette enfant s'est enfuie seule de l'orphelinat, ai-je appris. Quelle surprise. Elle est déjà assez grande pour faire une chose pareille. Aah, de qui tient-elle cette témérité, hein ? Ce doit être de moi, évidemment.

Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? Je suis déjà comblée rien qu'à l'idée qu'elle me cherchait.

Et pourtant... elle m'a écrit une lettre. Elle veut me voir. Penser qu'une chose aussi merveilleuse puisse m'arriver dans cette vie.

Aah, qu'est-ce que je fais ? J'écris tout en pleurant. Il y a des taches de larmes partout sur ces pages.

Je me demande si elle viendra me voir un jour, quand elle sera adulte.

On dirait que le temps était resté figé jusqu'à maintenant. Comme quoi, des choses belles peuvent arriver, n'est-ce pas ? J'ai résisté chaque jour, patiemment, obstinément.

Mon cœur était sur le point d'éclater, et j'étais prête à tout abandonner.

Aah, aah, mais...

Si je continue à vivre, alors peut-être qu'un jour... le midi reviendra, pas vrai, Taylor ?

Avec le temps, le monde vieillirait, et moi aussi.

Mon champ de vision, qui n'avait toujours observé le monde qu'avec un regard froid, finirait par changer de couleur, et petit à petit, le nombre de choses importantes pour moi augmenterait, tout comme celui des choses devenues superflues. Malgré tout, je porterais tout cela sur mes épaules et je vivrais. Je vivrais, vivrais, et vivrais encore.

Sur le chemin de ma vie, il y aurait des jours comme celui-ci.

D'après le facteur du bonheur, ce jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus, désormais parfaitement familier avec moi et occupant un poste clé dans sa compagnie, aujourd'hui était apparemment le jour où elle prendrait son indépendance. C'était sur son ordre qu'elle avait été chargée des livraisons destinées tout spécialement à moi.

Je lui en étais reconnaissante. Je lui devais une dette à vie. Ce serait bien si je pouvais la lui rendre un jour. Depuis que j'avais appris la nouvelle, je n'arrivais plus à rester en place, alors j'étais dehors depuis le matin. C'était le matin d'un paisible jour de printemps. Encore un peu frais. Avec un châle sur les épaules, je frissonnais. Derrière le manoir, j'attendais mon destin.

— *Toi, à part ma fleur violette, tu es la seule personne que j'ai envie d'attendre pour toujours.*

Après un moment, au milieu de ce décor naturel resté inchangé, j'aperçus ta silhouette magnifiquement transformée. Juchée sur une moto, tu fis ton entrée avec prestance.

— *Aah, tu as tellement grandi... Tu es devenue si belle. Tu es devenue forte. On me l'a dit. Tu n'arrivais pas du tout à mémoriser le nom des villes, n'est-ce pas ? Et encore maintenant, on te gronde parce que ton écriture est illisible. Tu n'as toujours pas perdu l'habitude de trier les légumes que tu n'aimes pas, hein ? Est-ce que tu as déjà quelqu'un que tu aimes ? On m'a parlé du voyage que tu as fait avec tes amis. Ne cours pas si vite. Je ne vais pas m'enfuir. Je ne m'enfuirai pas d'ici. Alors ça va. Tu peux venir tranquillement. Merci... Merci d'être venue jusqu'ici pour me voir. Je t'ai attendue tout ce temps.*

Avec un sourire éclatant comme le soleil, elle déclara :

— Voici votre courrier, Lady...

Elle faillit dire « Isabella » puis secoua la tête et se corrigea :

— Voici votre courrier, Lady Amy Bartlett.

Les mains tremblantes, j'apposai ma signature pour réceptionner la lettre. Et comme je m'y attendais, je fondis en larmes en écrivant.

— Tu ne devrais pas pleurer, Grande Sœur. »

Sa voix douce me caressa les oreilles. Nous nous saisîmes les mains en même temps.

— Oui, mais je suis si heureuse de voir que tu vas bien...

— *Aah, Seigneur...*

— À partir de maintenant, c'est moi qui m'occuperai toujours de ce secteur. Je serai ta factrice exclusive, pour toujours, Grande Sœur.

— *Je vous ai toujours maudit. Je vous en ai toujours voulu.*

— Oui, oui.

— *Mais pour aujourd'hui, laissez-moi vous remercier. Seigneur, je...*

— Taylor, t'sais que...

— *...je vais essayer de vivre, encore un peu. Parce que je chéris ce monde dans lequel cette fille vit.*



エイミー・バートレットと
春の木漏れ日



暁 佳奈



VIOLET EVERGARDEN



LIVRET 6
Le tailleur et la poupée de souvenirs automatiques



AKATSUKI KANA

KA Esuma Bunko Relay Booklet
2020

V I O L E T E V E R G A R D E N

Livret 6

Le tailleur et la poupée de souvenirs automatiques

C'était une jeune fille à la beauté indomptée, contenue, presque sauvage. Ses cheveux dorés semblaient avoir été teints dans une poudre d'étoiles venues du ciel nocturne. Ses orbes bleus évoquaient des bijoux d'une qualité si pure qu'on les aurait crus sertis dans une couronne royale. Des matières nobles, sans aucun doute. Pourtant, elle ne portait aucun maquillage, elle s'était simplement réveillée, avait lavé son visage, enfilé ses vêtements, et s'était présentée ainsi. Sa tenue semblait le confirmer.

Elle portait des habits qui avaient sans doute été choisis pour elle par des aînés. Les tissus étaient de bonne qualité, mais ce n'était en rien élégant. Une robe droite, d'une simplicité presque désuète, comme si un couple de grands-parents l'avait choisie pour leur petite-fille. Cela lui allait, certes. Mais cette fille-là méritait quelque chose de plus audacieux.

Mon client régulier, Claudia Hodgins, était déjà venu ici avec diverses dames. J'en avais vu passer tant que l'envie me prenait parfois de lui prodiguer quelques conseils francs sur ses fréquentations... Mais c'était la première fois qu'il se présentait avec quelqu'un qui me laissait sans repères pour tisser le fil de cette rencontre.

Une enfant perdue, venue se réfugier dans mon château, « Canaria Tailor ». Une novice en matière de mode, qui ne semblait même pas comprendre ce que signifiait « s'habiller ». Et pourtant, la broche d'émeraude qui brillait sur sa poitrine, tout autant que son apparence saisissante, m'avaient instantanément happés.

— Enchantée de faire votre connaissance. Je suis Violet Evergarden.

Elle s'était présentée ainsi, un après-midi.

Mon atelier, « Canaria Tailor », était une boutique de confection haut de gamme établie à Leiden, capitale de Leidenschaftlich. Je la dirigeais seul, sans femme ni enfant. Malgré tout, j'avais acquis une certaine renommée, suffisante pour me maintenir. Durant la guerre, pourtant, j'avais connu une véritable traversée du désert. Mon commerce était au plus bas.

Heureusement, mes anciens clients étaient peu à peu revenus. J'avais recommencé à manger à ma faim et à faire connaître les modèles que je rêvais de créer. Mes clients se réjouissaient de mon retour à l'activité. Claudia Hodgins, à la tête d'une grande entreprise fondée à Leidenschaftlich, était l'un d'eux. Je le connaissais depuis qu'il m'arrivait à peine aux genoux. J'étais à peine sorti de mon apprentissage quand j'ai rencontré ce gamin aux pas chancelants. Lorsqu'il devint soldat, j'avais repris la boutique de mes parents et étais devenu un homme accompli. Après la guerre, lorsqu'il quitta l'armée pour créer son entreprise, j'avais enfin été reconnu officiellement comme le propriétaire de cet atelier.

Malgré notre différence d'âge, nos parcours s'étaient croisés à chacun de nos tournants de vie, liés par le fil de nos métiers, lui comme moi, au service du client. Et qu'il me confie à présent la garde-robe des poupées de son entreprise, cela m'avait touché droit au cœur.

C'était un enfant que j'avais vu grandir sans jamais avoir de fils. Je pouvais le lire dans ses gestes : cette fille n'était pas l'une de ses conquêtes. Il l'avait engagée comme poupée de souvenirs automatiques pour la compagnie postale qu'il avait fondée, m'avait-il dit.

— Vous étiez soldat, n'est-ce pas ?

À cette question, elle, qui attendait debout à l'intérieur de la boutique, immobile comme une poupée de porcelaine, battit lentement des paupières.

— Vous arrivez à le deviner ? murmura-t-elle.

Sa voix était belle, froide comme un cristal de neige.

— Je peux. À votre démarche, à votre posture. Leidenschaftlich est une nation militaire, nombre de mes clients sont soldats. Ces choses-là vous marquent à vie, n'est-ce pas ?

Une fille soldat. Cette idée me semblait encore irréaliste. Elle avait porté des armes, couru sur les champs de bataille... Et pourtant, en prenant ses mesures, j'ai découvert qu'elle portait des prothèses. La réalité de ce qu'elle avait vécu s'imposa brusquement.

— *Des bras artificiels, massifs.*

Les prothèses n'étaient pas rares. Une grande guerre venait de s'achever. Ceux qui en portaient étaient souvent mes clients les plus assidus, car ils avaient besoin de vêtements sur mesure. On en croissait dans la rue qui marchaient à peine. Mais une fille aussi jeune...

— C'était un excellent élément, déclara Hodgins, comme pour clore le sujet. — Mais maintenant... c'est l'une de mes employées. N'est-ce pas, Petite Violet ?

Nous nous étions assis à la table pour discuter des modèles, mais elle parlait à peine. Était-ce le manque d'intérêt ? Ou bien n'avait-elle jamais appris à s'en soucier ?

— Président Hodgins, je vous laisse choisir, déclara-t-elle.

Elle semblait ailleurs. Son regard balayait la pièce, revenait sur sa broche d'émeraude, et puis repartait de plus belle.

— *Elle ne montrait aucun intérêt.*

Elle ne s'intéressait ni aux vêtements ni au fait d'en porter. Son esprit était tourné vers autre chose. Était-ce impoli, en présence de celui chargé de confectionner sa tenue ? Peut-être.

— Cette demoiselle porte-t-elle toujours des vêtements comme celui-ci ? demandai-je en désignant la robe qu'elle portait.

— C'est la dame de la famille Evergarden qui lui choisit ses tenues. Elle en a acheté beaucoup, et moi aussi je lui en ai envoyé... mais Petite Violet ne met que les plus simples.

— Les habits voyants font de vous une cible facile.

Je ne compris pas immédiatement. Puis je réalisai : elle parlait de se faire tirer dessus. Au combat.

— Tu ne risques plus d'être la cible de personne, protesta Hodgins.

Mais elle n'avait pas l'air convaincue. Je me suis surpris à penser :

— *Cette fille va découvrir le concept de s'habiller.*

Tout s'éclairait. Tout prenait sens. L'impression qu'elle m'avait laissée s'inversait totalement.

— Et si on essayait plusieurs tenues ? proposai-je, comme poussé par un devoir intérieur.

Ses orbes bleus clignèrent lentement. Hodgins acquiesça. Prenant cela pour un signal, je saisis son bras artificiel sans ménagement et la tirai dans l'atelier.

— Quand vous dites « plusieurs tenues »... que suis-je censée porter ?

— « Plusieurs tenues » signifie... plusieurs tenues. Petite Violet, quand une personne devient un canari, je ne l'écoute plus. Allez, au diable les formalités, tu n'as pas le choix. Tu vas être une poupée que j'habillerai autant de fois que nécessaire jusqu'à satisfaction. Moi aussi, l'on me déguisait tout le temps, autrefois.

C'était une façon rude de le dire. Mais c'est ce que doivent faire les anciens : offrir aux jeunes cette forme d'encouragement, ce goût de la découverte. Il faut apprendre, dès la naissance, ce qu'implique le fait de « s'habiller ». C'est ce que j'avais recherché toute ma vie. Le monde du vêtement est un monde merveilleux.

— *Si tu ne le connais pas alors je vais te le montrer et t'en apprendre les codes. Je veux que tu voies ça, voilà tout.*

J'ouvrais les placards à vêtements un à un.

— Montre-moi ta volonté. Tu dois apprendre ce qui te met en valeur.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Sa voix se fit vibrante. Pour y répondre, je haussai le ton à mon tour :

— Tu dis que les couleurs voyantes font de toi une cible facile. Tu sais par expérience ce qu'il faut porter au combat, n'est-ce pas ?

Un instant passa. Puis elle acquiesça.

— *Je ne veux plus que tu écoutes les échos du champ de bataille. Ce dont tu as besoin, ce sont les chants que murmurent les rubans, la soie, les volants.*

— Alors tu dois découvrir ce que s'habiller signifie vraiment.

Elle eut une pile de robes dans les bras. Elle en sortit la tête, désespérée.

— N'est-ce pas suffisant de simplement porter des vêtements ?

Je n'ai jamais été d'un naturel tendre. Alors j'eus un ton tranchant.

— Non, pardi ! Quelle question ! Le métier que tu vas exercer existe depuis des générations, mais c'est un domaine où les femmes sont reines. Tes clients attendront de toi des lettres gracieuses, pleines de sincérité. Tu dois porter quelque chose à la hauteur. C'est une évidence.

Le silence.

— Tu veux savoir pourquoi ?

Elle me regarda droit dans les yeux.

— Oui. Dites-le-moi, je vous en prie.

— *Tiens donc. Je la pensais butée. Mais c'est une bonne enfant.*

Je souris, posé, et déclarai :

— À partir de maintenant, tu vas livrer bataille sur un autre front.

Plus on vieillit, plus il est difficile de retenir les noms. Elle... oui, Violet Evergarden, ouvrit un peu plus les yeux à mes mots.

— Tu seras une poupée, n'est-ce pas ? C'est un métier ardu. Et dans ce genre de champ de bataille, qu'une femme soit belle à sa manière, qu'elle ait une allure juste... cela peut devenir à la fois une arme commerciale et une protection personnelle. Voilà pourquoi tu dois essayer de nombreuses « armes » pour trouver celles qui te conviennent. Je suis le guide sur cette voie, et je vais t'aider à choisir. Alors ? Prête ?

Elle me salua et répondit :

— Entendu.

Qu'ils soient célèbres ou non, tous ceux qui venaient chercher mes conseils n'étaient que des enfants perdus.

— Commençons donc par un modèle avec une jupe un peu plus bouffante.

Parfois, s'habiller faisait peur.

— Tu portes vraiment bien les tenues voyantes. Et ça, qu'en dis-tu ?

Mon rôle, c'était de les pousser dans le dos, de leur donner du courage.

— Essayons d'abord ce que l'on peut. Ainsi, l'ensemble que tu porteras réellement ne te paraîtra pas si extravagant.

Qu'ils soient gros, maigres, aux jambes courtes ou longues...

— Les bijoux de tête et les robes à tournure te vont aussi très bien... On me demande en ce moment de confectionner des costumes pour une pièce de théâtre, cela pourrait convenir. Tu veux les essayer ? J'ai besoin d'un point de départ. Il vaut mieux que tu donnes l'impression de venir d'un autre monde que celui-ci.

Par le vêtement, les gens pouvaient briller. Leur éclat devenait leur arme.

— Assieds-toi là, pose ta main sur la rambarde de la fenêtre... tourne juste le buste un peu, et regarde-moi.

Violet Evergarden.

— Je vais t'offrir une arme qui attirera tous les regards, où que tu ailles. Le lieu où tu t'apprêtes à livrer bataille t'imposera des épreuves bien différentes de celles que tu as connues jusqu'ici. Mais ce n'est pas grave. Habille-toi avec éclat, et affronte-les avec détermination.

Je m'apprêtais à te remettre une armure façonnée pour épouser ta façon d'affronter le monde.



＼ 5 作品連続刊行記念 ／

KAエスマ
文庫ソレー
2020

KAエスマ 短編集





LIVRET 7
Le petit ange d'Oscar



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Livret 7

Le petit ange d'Oscar

Les écrivains sont comme des ombres. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, ils restent enfermés dans de petites pièces, à aligner des mots. Voilà tout. Leur travail est d'une banalité extrême, et l'on pourrait même dire qu'il est d'une grande solitude. Jamais personne ne pense à l'identité réelle de celui qui écrit les histoires qu'il lit. Et s'il le faisait, il serait immanquablement déçu. C'est ainsi. Personne ne veut découvrir que, derrière les histoires qu'il aime, se cache un être qui tousse à en perdre haleine tout en tenant fermement son stylo.

Moi non plus, je ne voulais pas qu'on le découvre. C'est pourquoi je vivais telle une ombre. Il y avait bien des auteurs qui se montraient au grand jour, mais ce n'était pas mon cas. Cela ne me convenait pas. C'est pour cela que, lorsque je croisais par hasard quelqu'un qui appréciait mes livres, j'étais toujours heureux. Je ne montais jamais sur scène, je ne recevais donc jamais de compliments. Mais à ces occasions-là, j'étais profondément ému.

« Il y a donc quelqu'un, quelque part, qui prête attention à mon travail. Moi qui me croyais seul au monde, j'ai quand même réussi à toucher quelqu'un. Merci. Merci d'avoir aimé mes mots. À vous aussi, courage, dans ce drôle de monde. » Alors je les serrais dans mes bras, je leur serrais la main, et nous repartions chacun de notre côté. Mais tout le monde n'était pas ainsi.

— *M. Oscar... est-ce que je peux devenir votre fille ?*

Cette histoire est celle d'une prière, tombée comme une pluie d'été, douce, légère, mais qui faisait naître un espoir une fois le ciel dégagé. Je rencontrai cette fillette, celle qui m'avait posé cette question inconvenante, lors d'une visite dans un orphelinat fondé avec les contributions des royaumes de Drossel et de Flügel.

J'écrivais sous mon véritable prénom : Oscar. J'avais publié nombre d'œuvres, des pièces de théâtre, des romans. Parmi tout cela, un récit que j'avais composé avec l'aide d'une certaine poupée de souvenirs automatiques avait connu un grand succès auprès de lecteurs de tous âges.

L'orphelinat possédait un exemplaire de ce livre, et paraît-il que les enfants se le disputaient tant ils l'aimaient. Cela m'avait profondément touché.

C'est ainsi que, un peu gêné, je m'étais rendu dans cet orphelinat avec mon propre livre sous le bras, invité pour une séance de lecture. L'orphelinat assurait un enseignement de base, mais le personnel y était rare, et peu d'enfants savaient réellement lire ou écrire. Apprendre que cette initiative visait à éveiller chez ces enfants, venus là pour des raisons diverses, un début d'intérêt pour la littérature, pour leur permettre de choisir leur propre avenir, m'avait ému. (Il paraît que cette idée venait de la Reine Charlotte Abelfreya Flügel, anciennement princesse de Drossel, une souveraine passionnée par l'éducation).

Mais, ce jour-là, alors que la lumière passait au travers des vitraux de la chapelle réaménagée de l'orphelinat, inondant la pièce de teintes chaudes et chatoyantes...

— M. Oscar... est-ce que je peux devenir votre fille ?

Je frissonnai. L'atmosphère, pourtant chaleureuse, se figea. En moi, un froid s'était installé.

— Heu...

Mon pauvre moi, tout en lâcheté, chercha des yeux l'aide des sœurs de l'orphelinat. Un appel au secours pour décliner poliment.

— Angela, voyons, cela ne se fait pas. Ne dérange pas M. Oscar !

— En quoi est-ce que je dérange ? J'ai juste posé une question.

Les sœurs me lancèrent un regard embarrassé

— Nous sommes désolées...

Je répondis par un sourire gêné

— Ne vous excusez pas... Je me sens aussi désolé.

Apparemment, la fillette m'avait pris pour un adulte venu adopter.

Cela s'était produit à la fin de la lecture, au moment des adieux. Outre les ouvrages que je comptais donner à l'orphelinat, j'avais apporté plusieurs livres que j'avais moi-même aimés dans mon enfance, ou qui étaient très populaires à l'époque. J'étais heureux de l'avoir fait. Il n'y a rien de plus adorable que les visages heureux d'enfants recevant un livre. Tous étaient restés attentifs pendant la lecture, les yeux brillants, et cela m'avait profondément marqué. L'échange s'était bien passé des deux côtés. Les enfants s'étaient alignés pour recevoir les ouvrages, l'un après l'autre. La dernière de la file fut cette enfant.

Ses cheveux blond platine et ses yeux rouges trahissaient une mélanine presque absente, sans doute un caprice de l'hérédité. Une aura étrange, mais silencieuse, l'entourait. Elle devait avoir sept ou huit ans. Immobile, elle semblait peinte à même le réel. Cette étrangeté... réveilla en moi quelque chose d'oublié. Cette étrangeté... me rappela quelque chose.

— *Il y a chez elle un quelque chose... qui rappelle Violet Evergarden.*

J'en eus un frémissement. Si Violet avait été plus jeune, peut-être aurait-elle ressemblé à ça. Je pensais à cette poupée de souvenirs automatiques que j'aimais tant. À cette Violet, qui travaillait pour la Compagnie postale CH, dans un pays du Sud lointain nommé Leidenschaftlich.

Notre lien n'avait duré qu'un moment, mais ce souvenir s'était gravé en moi comme un instant merveilleux. Elle m'avait tendu la main à un tournant décisif de ma vie. Une magicienne qui m'avait offert une vision pleine d'émerveillement. Une fille qui m'avait fait un cadeau inestimable. Et là, devant moi, se tenait une orpheline qui lui ressemblait un peu. Mon cœur vacilla.

— *Mais je ne peux pas lui dire : « Très bien, allons-y ».*

J'étais un adulte avec tous ses problèmes.

— Heu... ce serait certes extraordinaire si c'était possible... dis-je en m'éclaircissant la gorge, mesurant soigneusement mes mots. — Mais je suis désolé. Ce n'est pas possible. J'ai déjà une famille.

C'était une réponse pesée, pensée pour ne pas la blesser.

Les sœurs acquiescèrent d'un air sérieux. « Belle réponse », semblaient-elles dire. Elles ajoutèrent doucement, comme pour la consoler :

— Tu ne devrais pas demander des choses aussi égoïstes.

Mais la petite n'en démordait pas. Elle était têtue.

— Alors, si votre famille vous donne la permission, est-ce que je pourrai devenir votre fille ?

Non, elle n'était pas têtue. Elle était innocente. D'une innocence cruelle. Son désir était sincère et pur. Et c'était cette pureté même qui rendait ses mots si redoutables. Elle ne faisait que dire ce qu'elle ressentait, sans appareil.

— Angela !

Les sœurs l'enlacèrent pour l'éloigner, mais je les arrêtai. Elle n'avait rien dit de déplacé. Rien de mal.

— *C'est moi, en fait, qui lui ai donné une réponse trop vague. Assez vague pour qu'elle se méprenne.*

Alors, cette fois, je lui répondis franchement.

— Ce n'est pas possible non plus. Ma famille est déjà partie.

C'était une histoire bien connue pour ceux m'ayant fréquenté. Les sœurs, elles aussi, devaient le savoir. J'avais eu une femme. J'avais eu une fille. Toutes deux avaient rendu l'âme. Quand la première fut partie, la seconde suivit, toutes deux frappées par la maladie. Elles avaient vécu avec courage jusqu'à la fin.

Elles étaient si admirables qu'il semblait presque indécent qu'elles aient été ma famille. C'est parce qu'elles étaient si extraordinaires que j'ai longtemps souffert de leur perte, incapable de me relever. Pendant un temps, j'ai été cet écrivain devenu ermite, rejeté par la société. Mon cœur était malade. J'ai supplié Dieu à maintes reprises : « *Fais-moi mourir, je vous en supplie. Laissez-moi partir* ».

Le livre que j'avais lu aujourd'hui aux enfants, je l'avais écrit durant cette période de gouffre. Et c'est Violet Evergarden qui m'a aidé à le faire.

— Votre famille est partie ?

Je me retins pour que mon visage ne se déforme pas.

— Oui. Il y a longtemps déjà. Elles ont été emportées par une maladie.

Ma voix avait baissé sans que je le veuille. Ce n'était pas pour l'effrayer, mais cela m'était venu ainsi.

— Je vois... Moi non plus, je n'ai pas de famille. On est pareils, alors ?

J'avais du mal à contrôler le tremblement de mes mains.

— Alors... pourquoi je ne peux pas devenir votre fille ?

Une douleur aiguë me traversa la poitrine. Instinctivement, je posai ma main ridée sur le torse, comme si cela pouvait apaiser quelque chose.

— Ma famille est partie, mais j'en ai encore une.

Le dire à voix haute fut d'une tristesse inouïe. Je me retins pour que mes yeux ne se couvrent pas d'un voile de larmes. Mais au fond de moi, j'avais honte. Malgré tout, en tant qu'adulte, je voulais expliquer les choses correctement à cette enfant, si malmenée par la vie.

— Elles sont toujours avec moi. C'est pour cela que je n'ai pas besoin d'une nouvelle famille.

— *Je voudrais faire quelque chose pour toi. Mais je ne peux pas. Parce que je lutte déjà trop pour tenir debout moi-même. Je n'ai pas la force de sauver qui que ce soit.*

Je m'agenouillai, afin qu'elle ne pense pas que je la rejetais, afin qu'elle ne croie pas que je lui répondais ainsi parce qu'elle me déplaisait.

— Tu sais, une famille, ça ne se remplace pas. Ce n'est pas comme arroser une fleur. C'est parce que c'est cette personne-là, et pas une autre, que c'est une famille.

— Mais moi, ce que je veux... c'est devenir votre famille, Monsieur Oscar.

— Ce n'est pas possible...

— Angela.

— Ce n'est pas possible, Angela.

— Pourquoi ?

— C'est comme ça... Je suis désolé.

Elle ne semblait pas satisfaite. Peut-être qu'un homme plus simple, plus généreux que moi aurait pu éluder cette question avec tact. Mais l'impossible restait impossible. Je ne voulais pas d'une nouvelle famille. Même si, au fond de ma poitrine, une rose de solitude fleurissait et que ses pétales m'étouffaient, je ne voulais pas.

— *Parce que ce serait une trahison envers elles.*

Angela et moi nous regardâmes en silence, tous deux embarrassés.

— Mais, vous savez, M. Oscar... je crois que vous avez besoin de moi.

— Tu es tenace, dis donc.

— Alors... est-ce que je peux, au moins, vous écrire des lettres ?

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous en aurez besoin... quand vous serez seul.

— *N'est-ce pas toi, la plus seule de nous deux ?*

Céder à l'émotion du moment est une faiblesse d'adulte, je le sais bien. Mais quel adulte aurait le cœur de refuser une enfant voulant simplement écrire des lettres. Peut-être qu'il en existe. Mais cela n'aurait rien d'humain. Alors, c'est avec le visage fatigué que j'avais fini par accepter. Mais seulement l'échange de lettres.

Depuis ce jour, des lettres d'Angela me parvinrent plusieurs fois par mois. Elle en envoyait tant que je me demandais si elle n'essayait pas plutôt de correspondre par télégramme. Les sœurs de l'orphelinat lui avaient apparemment demandé d'en envoyer moins, de peur que cela ne m'importune, mais elle ne semblait pas leur prêter la moindre attention.

Ses lettres étaient souvent enfantines : elle y racontait sa vie à l'orphelinat, ce qu'elle avait mangé, les vêtements d'occasion qu'elle avait reçus. Rien de bien profond, et pourtant, j'en venais à les attendre. Les enveloppes portaient toujours de jolis paysages dessinés. Il était facile de les reconnaître. C'était sûrement fourni par l'orphelinat.

Monsieur Oscar, votre nouveau livre est arrivé à l'orphelinat. J'ai été la première à le lire. J'arrive à le comprendre toute seule maintenant. Vos mots ouvrent mon cœur, comme si je les avais vécus moi-même. Monsieur Oscar, décidément, vous avez besoin de moi.

Angela, merci d'avoir lu mon nouveau livre. Je suis heureux qu'il t'ait plu. Tu t'exprimes avec beaucoup de justesse. Peut-être pourrais-tu devenir écrivaine. Essaie d'écrire une histoire un jour. À bientôt. »

Mes réponses étaient toujours brèves, mais elle continuait de m'écrire avec obstination.

Monsieur Oscar, j'aime beaucoup un passage de votre nouveau livre. Celui qui dit que la solitude fleurit dans la poitrine, devient une fleur et empêche de respirer. Je l'aime vraiment beaucoup. Je comprends tout à fait. Pourquoi est-ce qu'on se sent étouffé quand on est seul ?

Angela, tu as encore lu encore et toujours, n'est-ce pas ? Merci bien pour ça. Quant à la question... Peut-être parce que le cœur se situe justement dans la poitrine. Enfin... j'imagine.

Malgré la différence d'âge, une forme d'amitié était née entre nous, dans ces lettres.

Monsieur Oscar, avez-vous vu la fleur séchée que j'ai glissée dans ma dernière lettre ? Elle ne sent déjà plus très bon, mais c'était la plus jolie que j'aie trouvée. Je l'ai choisie parce que je trouvais qu'elle vous allait bien. Elle vous a plu ?

Angela, tu as beaucoup de goût. C'était une violette, n'est-ce pas ? C'est ma fleur préférée. Je ne l'aimais pas dans ma jeunesse, mais à l'âge adulte... elle m'a semblé pure, sincère, et pourtant pleine de noblesse.

Monsieur Oscar, si vous deviez me comparer à une fleur, laquelle je serais ? Les enfants ici me trouvent étrange, alors ils ne me parlent pas trop. Ma peau et mes cheveux sont blancs comme du papier. Et j'aime dessiner. Ils disent que c'est effrayant, que je dessine tout le temps et que je ne réponds pas quand on me parle. Mais les gens sont comme ça quand ils sont concentrés, non ? Vous aussi, Monsieur Oscar, n'est-ce pas ?

Angela, quand je suis absorbé, j'en oublie même de manger. Beaucoup d'amis m'ont quitté à cause de cela. Nous nous ressemblons un peu, toi et moi. Si je devais te comparer à une fleur... peut-être au lotus ? Tu en as déjà vu un ? Ils sont magnifiques, flottant à la surface de l'eau.

Que je sois en voyage ou chez moi, je pris l'habitude d'ouvrir ses lettres et d'y répondre.

Monsieur Oscar, j'ai cherché la fleur de lotus. Il y avait un guide illustré dans le livre que vous m'aviez offert. C'est une très belle fleur. Merci. Je pense que vous êtes un tournesol, Monsieur Oscar. Grand, élancé, et on dirait qu'il peut me regarder pour toujours. Je me trompe ?

Angela, je ne suis pas aussi bien que ça. Mais bon... tu es une précieuse lectrice et ma correspondante, alors je veux bien faire ce genre de choses encore un peu. Mais n'en attends pas trop. Au fait, je vais faire envoyer le livre que tu voulais lire via la compagnie postale CH. Lis-le à l'occasion.

J'étais moi aussi un homme seul. Et peu à peu, je m'étais mis à m'inquiéter pour cette enfant qui m'écrivait si souvent.

Monsieur Oscar, des acheteurs sont venus pour moi aujourd'hui. Mais quand ils ont appris que j'avais été rendue trois fois, ils ont abandonné. Les sœurs sont méchantes. Elles n'auraient pas dû le dire. Si j'étais partie, l'orphelinat aurait touché de l'argent.

Angela, on ne parle pas de ses futurs parents comme de « clients ». Je ne crois pas que les sœurs soient méchantes. Si tu te comportes bien, je suis sûr que de bons parents viendront pour toi.

Monsieur Oscar, vous êtes quelqu'un de gentil, n'est-ce pas ? Je crois que j'ai besoin de quelqu'un comme vous. Mais si ce n'est pas le cas, est-ce que cela veut dire que quelqu'un d'autre, quelque part, a besoin de moi ? Je compterai les jours sur mes doigts jusqu'à ce que je le rencontre.

Angela, je te l'ai déjà dit, non ? Tu es une lectrice précieuse pour moi. Et une excellente correspondante. Tu es nécessaire. Je viendrai te voir un jour, promis. En attendant, étudie bien, et écoute ce que disent les sœurs.

Vraiment ? Je compterai les jours sur mes doigts alors. J'espère que ce ne sera pas un jour où je dois nettoyer le jardin. Je vous ferai un dessin. Quel genre de dessin vous plairait ? On dit que je dessine bien.

Monsieur Oscar, quelles sont vos couleurs préférées ?

Angela, j'aime les couleurs des feuilles d'automne.

Monsieur Oscar, quels plats aimez-vous ?

Angela, tout ce qui est fait maison.

Monsieur Oscar, si Dieu vous le permettait, quelle bêtise auriez-vous envie de faire ?

Angela, voyons... Je dirais, taguer les murs de la maison d'un grand critique.

Monsieur Oscar, quelle est votre saison préférée ?

Angela, l'automne. C'est une saison envoûtante.

Monsieur Oscar, vous avez un type de femme ? Moi, j'aime celles aux cheveux noirs.

Angela, dommage que tu n'as pas les cheveux noirs. Moi, je dirais... des femmes en bonne santé, peut-être.

Monsieur Oscar, que faites-vous quand vous êtes triste ?

Angela, j'attends que ça passe. C'est triste, n'est-ce pas ?

Monsieur Oscar, quand vous êtes heureux, avez-vous quelqu'un à qui le dire ? Moi, non.

Angela, fais-toi des amis. Et si tu n'y arrives pas, alors fais-le-moi savoir.

Monsieur Oscar, me répondrez-vous encore une fois adulte ?

Angela, peut-être que tu te lasserai de moi en grandissant.

Je continuerai à vous écrire, même adulte. Promis.

Honnêtement, au bout d'une dizaine de lettres, je m'en étais rendu compte. Ce à quoi j'étais aveugle jusque-là, c'était au charisme d'Angela.

Elle était incroyablement intelligente, lisait des romans, comprenait la poésie... mais restait une enfant. Si elle avait été la fille d'un ami, je lui aurais dit : « Elle a du talent. Si un jour cela devient trop compliqué, confie-la-moi. » Nous n'étions pourtant que des correspondants sans aucun lien. Mais je commençai à penser que laisser une enfant aussi brillante seule était une perte immense pour ce monde. (J'étais aussi, il faut l'admettre, un correspondant très attendri.)

Si, par exemple, je pouvais la confier à quelqu'un d'autre et n'avoir qu'à l'aider financièrement... je pouvais le faire. Même sans vivre avec elle. Je n'étais pas certain que nous puissions devenir une famille. Mais garder une fille aussi vive d'esprit dans un orphelinat me semblait absurde. Elle avait clairement un talent littéraire. Je me mis à penser à Angela tout le temps, en travaillant, en mangeant, en me lavant.

Elle m'avait écrit qu'elle avait été renvoyée par trois familles adoptives. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? N'avaient-ils pas supporté sa légère arrogance ? Mais les enfants sont comme ça, non ? Cela fait partie du lot. Pourquoi avait-elle été blessée trois fois ? Était-ce à cause de son apparence ? Sa peau, ses cheveux ?

Tristement, bien des gens jugent encore sur cela. Mais ce n'est pas un animal de compagnie. C'est une enfant. Ce genre de regard n'a rien à faire dans l'éducation d'un être humain. J'aimais son esprit empreint de poésie. Mais même si elle n'avait pas eu cela, elle restait une enfant merveilleuse. Vraiment douce, vraiment intelligente. Si j'avais dit ça à l'homme que j'étais avant de la connaître, il m'aurait ricané au nez. Mais à présent, cette petite correspondante était la seule au monde à se soucier de moi, à chaque instant. Une fille pleine de douceur à n'en point douter.

Je m'arrêtai net, saisi par un élan intérieur : si tel était le cas, peut-être devrais-je inviter ma correspondante à venir vivre chez moi sans tarder. Certes, je pensais qu'il nous serait impossible de devenir une famille, si cela impliquait de la considérer comme ma propre fille. Mais pour l'instant, nous étions amis. Et si tel était le lien qui nous unissait, n'était-il pas naturel que des amis s'entraident ? C'est à cela que sert l'amitié, après tout. Je n'avais nul besoin d'une excuse pour tourner autour du pot.

Mais peu de temps après cette résolution, ses lettres cessèrent d'arriver. Une sœur m'apprit qu'elle avait été adoptée. Je restai figé, debout à l'entrée de l'orphelinat, les bras chargés de cadeaux.

— Ah... je vois. C'est dommage. Nous ne nous reverrons plus.

— *Elle avait promis d'écrire pour toujours, pourtant...*

— C'est juste que je ne recevais plus ses lettres... je me suis inquiété.

— *Tu es partie dans un endroit où tu pourras être enfin heureuse ?*

— Voici les cadeaux. Donnez-les aux autres enfants.

— *Un endroit où l'on t'aime plus que moi ?*

— A-t-elle dit quelque chose à mon sujet ?

— *Un endroit où l'on saura que ta gentillesse vient de ta solitude ?*

— Je vois...

— *Un endroit où l'on te protégera, quoi qu'il arrive ?*

— D'accord...

— *Angela, est-ce qu'on prendra soin de toi, là-bas ?*

Ce jour-là, le soleil était éclatant.

La chaleur ? Accablante.

Dans ma tête, un bruit sourd résonnait, comme si quelque chose y était consumé.

Sur le chemin du retour, une migraine terrible me frappa. Mais je n'avais rien de cassé, alors la douleur s'estompait dès que je me reposais. Pendant un temps, je ne mangeais plus, ne buvais plus. Je restais là, les yeux fixés sur une boîte aux lettres vide. Et puis, avec le temps, j'ai recommencé à manger. Et ainsi... petit à petit, les choses commencèrent à changer. Je cessai de feuilleter les livres pour enfants en librairie. Je détournai le regard chaque fois que je voyais une fleur de lotus. Je n'achetai plus de joli papier à lettres. Peu à peu, je devenais plus irritable.

Chaque fois que je voyais des parents se promener avec leurs enfants, un poids invisible s'abattait sur ma poitrine. Les jours passaient, et je restais cloîtré chez moi, sans voir personne. J'ai fini par ranger toutes les lettres d'Angela dans une boîte en fer-blanc que j'ai enfermée dans un placard. Les lettres de cette petite fille si brillante à mes yeux ne viendraient plus. Le temps passa, sans même que j'aie la force de protester auprès de Dieu. Et cela devint, peu à peu, ma routine quotidienne. Le temps est véritablement une chose impitoyable.

Lorsque j'avais perdu ma femme et ma fille, j'avais compris : plus rien d'aussi précieux ne croiserait plus jamais ma route. Alors, quand elle avait aussi disparu, j'avais perdu quelque chose de grandiose une fois de plus. Sauf que cette fois, ma faute fut de ne pas m'en rendre compte avant qu'il ne soit trop tard. Et ce n'est pas parce que cette prise de conscience fut tardive que mes cicatrices en furent moins profondes.

Mon quotidien était dur précisément parce que je voyais le monde continuer à tourner, indifférent. Si j'étais triste, le monde devait l'être aussi, non ? Si je pleurais, le monde devait me répondre, ressentir ma peine. J'aurais voulu dire cela et m'effondrer. Mais à trop rester enfermé dans ces pensées, tout ce qui arrivait, c'est que le monde m'oubliait, me laissait derrière, et rien ne parvenait à combler ce vide. Alors, je n'avais d'autre choix que de bouger.

Continuer à vivre, comme pour enterrer tout cela. Et peu à peu, j'avais commencé à aller mieux. Allez savoir pourquoi, j'étais plus inspiré quand je traversais des épreuves. Peut-être que les écrivains deviennent plus lucides à mesure qu'ils sont blessés, plus brillants à mesure qu'ils sont seuls.

Ma deuxième séance de lecture à l'orphelinat eut lieu environ un an après que les lettres d'Angela avaient cessé d'arriver. J'étais hésitant, mais j'acceptai malgré tout. Ma conscience me hurlait qu'Angela aurait été heureuse que je fasse quelque chose pour les enfants de ce lieu. Certains enfants étaient toujours là depuis l'année précédente. D'autres étaient nouveaux. Pendant que je digérais lentement ma perte, le monde avait continué de tourner, et l'orphelinat avait changé, ne serait-ce qu'un peu.

Cette fois, la lecture ne se passa pas comme la précédente. Mon livre reçut des critiques de la part des enfants. Il était plus cérébral que ceux d'avant. Comme mes états d'âme influençaient mon écriture, je leur expliquai simplement que j'étais triste. Que quelque chose d'un peu douloureux m'était arrivé. Ce livre a été écrit à ce moment-là. Les enfants répondirent avec bienveillance qu'ils comprenaient si c'était le cas.

L'ouvrage était pourtant bien accueilli dans le monde entier, mais les enfants lui préféraient un autre livre pour la jeunesse que je leur avais offert, un titre à la mode. Cela m'avait blessé, mais c'était un détail. Je posai enfin une question que je m'étais toujours retenu de poser, malgré moi.

— Où est partie Angela ?

La vérité, c'est que je brûlais de la poser depuis longtemps. Mais je craignais que cela ne trahisse un doute, un jugement mal placé sur l'avenir d'Angela. Quelle que soit la merveilleuse famille qui l'aurait adoptée, j'avais peur de ne pas pouvoir m'empêcher d'être jaloux. De ne pas réussir à me réjouir sincèrement pour son bonheur. C'est pour cela que, ce jour où j'avais eu la tête en feu, j'étais reparti sans rien demander.

— L'adoption d'Angela a été un peu... compliquée...

Les paroles des sœurs ne me rassurèrent guère. Angela avait manifestement un talent artistique, et une œuvre qu'elle avait réalisée et exposée lors d'un bazar de l'orphelinat s'était bien vendue. Une riche famille, propriétaire d'une galerie, l'avait repérée et avait décidé de l'adopter, sous prétexte d'encourager une vocation artistique.

Mais ce que j'entendis me glaça : ce n'était pas une adoption. C'était une embauche. Ils avaient fait d'elle une sorte d'employée.

— Inquiètes, nous nous sommes rendues à l'adresse donnée... racontèrent les sœurs.

Angela leur a ouvert, couverte de peinture, un tablier noué à la hâte, et leur a dit : « Papa va me gronder, rentrez chez vous. », et c'est tout.

— Elle ne vous a pas écrit ? Aucune lettre ?

— D'après ce qu'on raconte... le chef de famille est un jeune homme avec un brillant avenir. Il a été élevé à l'écart du monde. On suppose qu'il lui interdit tout contact avec l'extérieur. Angela avait très peur de l'irriter. Il est possible qu'elle subisse des sévices. On lui a dit qu'elle pouvait revenir ici si elle souffrait... mais cet homme mettait en avant la compensation financière qu'il avait mise en œuvre pour l'orphelinat. Elle n'a peut-être pas osé nous décevoir. Angela était étrange, c'est vrai, mais...

— *...je sens ma tête qui brûle.*

— ...c'était une enfant très douce, vraiment...

— *Ma tête brûle... Ça brûle et ça fait mal.*

Autrement dit, cette enfant admirable s'était sacrifiée en prenant cette voie. Voilà sans doute pourquoi elle ne pouvait plus répondre à mes lettres. Pourquoi elle ne pouvait plus se tourner vers les sœurs.

— On voudrait faire quelque chose pour elle... mais Angela est déjà partie. Alors... on ne peut plus rien faire...

— *C'est irresponsable. C'est à cause de vous qu'une enfant souffre peut-être, en cet instant.*

Je ravalai tout. Une colère sourde me dévorait. Mais je n'en dis rien. Même si je ressentais cela, je ne pouvais pas jeter ma frustration sur ces femmes qui faisaient de leur mieux, malgré un quotidien difficile, un manque de moyens, et tant d'enfants à charge.

— Pourriez-vous me dire où elle habite ?

Si je devais faire quelque chose, ce serait cela.

— Angela est mon amie. J'aimerais la revoir, une fois encore.

C'est ce qu'un ami, un peu plus âgé, se devait de faire. Dès qu'on me donna son adresse, je partis pour le manoir où Angela était retenue. Heureusement, il était situé dans l'enceinte même de la galerie appartenant à la famille. La galerie était ouverte à tout acheteur potentiel. En entrant, j'indiquai le nom d'une œuvre et celui de son artiste, ce qui attira l'attention du préposé. J'étais habillé comme n'importe quel homme fatigué d'âge mûr, alors il me fallait lui faire croire que j'avais de l'argent.

— Cette œuvre fait partie d'une série réalisée par une artiste qui a des liens étroits avec nous, dit-il, tout sourire, son attitude ayant radicalement changé.

Je guettais le bon moment pour évoquer Angela. Était-elle vraiment ici ? Elle devait avoir quoi, huit ans ? Qu'attendaient-ils d'elle, exactement... ? Et soudain, mon regard s'arrêta sur un tableau. Une toile encadrée d'enveloppes aux paysages minutieusement illustrés. Je m'en approchai, le cœur serré. Ce dernier vit et s'exclama :

— Ah, vous vous demandez sans doute pourquoi il y a des enveloppes ? Regardez-les bien : ce ne sont pas des impressions. L'artiste les a toutes peintes à la main, avec un niveau de détail remarquable. Bien sûr, il y a aussi le paysage sur la toile, mais cette bordure... n'est-elle pas sublime ? Si cette œuvre vous plaît, je peux vous montrer d'autres toiles du même artiste. Une jeune talentueuse, soutenue par notre mécène...

Je n'écoutais plus. Parce que ma tête brûlait. Parce qu'une douleur m'assaillait. J'avais reçu tant de ces enveloppes. Je les avais trouvées jolies, à chaque fois. Mais je n'avais jamais imaginé qu'une petite orpheline les avait peintes elle-même. Elle ne m'en avait jamais rien dit. Et là, sous mes yeux, le titre de l'œuvre était inscrit en lettres dorées sur une plaque. Ma vue se brouilla de larmes.

« Parce que je vous aime tout simplement ».

Cela avait dû lui prendre un temps fou. Et pourtant, Angela m'avait toujours envoyé ses lettres dans ces enveloppes-là.

L'orphelinat, qui peinait déjà à financer ses activités, devait fournir des fournitures très simples. Mais elle, elle avait voulu m'offrir un supplément d'âme. Elle m'avait révélé son talent, lettre après lettre. Et moi, je n'avais rien vu, trop absorbé par notre correspondance.

— Je souhaiterais acquérir cette œuvre. Serait-il possible de parler à un responsable ?

Le visage de la personne s'éclaira.

— J'ai de nombreuses relations et je peux faciliter bien des choses. Si possible, j'aimerais parler directement au propriétaire des lieux. Pour l'instant, j'achète cette œuvre. Cela prouvera ma bonne foi. J'aimerais aussi rencontrer l'artiste.

Je lui souris. Mais le fond de mon sourire n'avait rien à voir avec le sien.

— Pour être honnête, l'artiste est une amie à moi. Je la cherche depuis longtemps.

Cela allait être un combat de longue haleine. Mais j'étais prêt.

J'irais jusqu'au bout.

Et la migraine finit par s'éteindre.

Devant une école d'une ville quelconque, un homme d'âge mûr se tenait, drapé dans une vieille cape. C'était un homme ordinaire, quelconque. Il avait les cheveux en bataille et portait des lunettes. Rien, chez lui, ne se distinguait vraiment. Son visage encore marqué par le sommeil, il ôtait ses lunettes à plusieurs reprises pour se frotter les yeux. Il n'était qu'un homme tout ce qu'il y a de plus banal.

Au bout d'un moment, la cloche retentit à l'intérieur de l'école, et des enfants se précipitèrent dehors. Garçons et filles en uniforme passèrent de chaque côté de l'homme d'âge mûr, quittant l'école dans un joyeux brouhaha. Finalement, une fillette sortit à son tour, seule. Elle avait la peau et les cheveux d'un blanc pur, et des yeux rouges. Dès qu'elle aperçut l'homme, cette enfant au charme presque irréel courut droit vers lui comme une flèche, avant de l'enlacer à ses pieds.

— Mes salutations, Angela.

— Je suis là, M. Oscar.

Le dénommé Oscar, souleva la fillette dont le nom signifiait « ange ». Ils se firent une longue étreinte, comme pour s'assurer qu'aucune distance ne les séparait. Puis, une fois rassasiés de cette proximité, ils hochèrent la tête l'un vers l'autre, et Oscar la reposa doucement au sol.

— On y va comme ça, M. Oscar ? demanda Angela, lui tendant la main.

Oscar la saisit sans la moindre hésitation. Il n'y avait là rien d'exceptionnel. On comprenait d'emblée que ce geste était pour eux une habitude.

— Oui. On peut marcher... ou tu veux qu'on prenne une calèche ?

— Je préfère marcher !

— Alors tu dois avoir faim. Tu veux quelque chose, n'est-ce pas ?

— J'ai une envie, mais ce n'est pas la faim, M. Oscar.

— Hm ?

— Vous êtes un solitaire, non ?

— Eh bien... on peut dire ça.

— Je me suis dit que ça vous ferait du bien, une promenade et quelque chose à manger.

— C'est vrai...

— Et puis, vous êtes toujours assis. Il faut marcher un peu. J'ai peur pour votre dos.

— Me faire sermonner par une gamine, c'est un peu humiliant.

Oscar ravala les mots suivants : *Comment peux-tu me connaître aussi bien ?* Il savait que quoi qu'il dise, elle trouverait toujours une façon de retourner la situation à son avantage. Ils n'avaient aucun trait physique en commun, et pourtant, une parfaite harmonie régnait entre eux.

— Regardez, M. Oscar, un pigeon magnifique !

— C'est vrai, ses plumes sont encore plus jolies que celles des autres.

Aux yeux d'un passant, ils ressemblaient à un père et sa fille. Leur destination était un petit théâtre, que l'on pouvait louer, et où avait lieu une exposition. Il servait aussi bien aux pièces qu'aux conférences. Cette fois, c'était une exposition de peinture. Après l'accueil, ils prirent leur temps pour parcourir les œuvres.

— J'adore cette couleur. Elle est merveilleuse, non ?

— Elle est très belle. Moi aussi, je l'aime beaucoup.

Des jeunes artistes prometteurs jusqu'aux créateurs reconnus, les styles étaient variés. De quoi réjouir deux amateurs d'art. Ils finirent par atteindre une pièce entière dédiée à un seul artiste. Sans doute une exposition privée en l'honneur d'un lauréat récent.

Oscar et Angela se regardèrent... et éclatèrent de rire.

La salle était tapissée d'œuvres, des peintures, mais aussi des encadrements décorés de magnifiques enveloppes. L'une d'elles attira particulièrement le regard : une toile abstraite, immense, deux fois plus grande qu'un homme.

Devant cette œuvre, ils s'arrêtèrent en silence.

Le titre du tableau était :

« Nous »

Ce fut un instant suspendu pour eux deux. Tant de choses s'étaient passées avant d'en arriver là. Oscar fronça les sourcils, au bord des larmes.

— C'est magnifique.

La ville était pleine de monde, et cette exposition aussi. Tant de choses étaient arrivées dans la vie d'Oscar, cet homme à l'apparence si banale. L'on ne pouvait jamais deviner la vie d'un autre en le regardant. Le monde n'avait rien d'extraordinaire, et vivre faisait souvent mal. C'est pourquoi des instants comme celui-ci venaient doucement éclairer un chemin, ne serait-ce qu'un instant.

— Si vous ne m'aviez pas sauvée, M. Oscar... je n'aurais jamais pu peindre ça.

Sa voix, fragile, n'était qu'un murmure. Mais elle transperça Oscar. Il tenta de lâcher sa main pour essuyer ses larmes, mais Angela l'en empêcha. Elle ouvrit les bras, invitant d'un geste. Oscar la souleva aussitôt.

— Vous êtes un vrai pleurnichard, M. Oscar. Moi, je pleure rarement.

Et c'est elle, l'enfant, qui lui essuya les larmes du revers de sa manche, avec la tendresse d'une mère envers son nouveau-né.

— Dites, on peut parler un peu... de nous ?

— *Cette enfant ne ressemble en rien à ma fille.*

— Quand on s'est rencontrés, vous aviez l'air bien seul.

— *Mais le poids que je ressens quand je la porte... Il est exactement pareil.*

— Même votre façon de parler semblait solitaire. Mais vous étiez gentil. Vous m'avez semblé merveilleux pour moi. Je ne m'attache pas facilement aux adultes. Mais vous, M. Oscar, je me suis dit qu'on s'entendrait très bien.

— *Mon affection pour elle ne cesse de grandir.*

— On est tous les deux des artistes, non ?

— Oui, c'est bien ça.

— *C'est peut-être un péché.*

Oscar craignait cela plus que tout. C'est pourquoi il n'osait pas lui donner un autre nom que « amie » ou « correspondante ». Trop de choses s'étaient passées. Le temps qu'il passât avec sa nouvelle amie avait la douceur d'une vie de famille. Et pourtant...

— *...Un crime même ?*

Une trahison envers sa femme et sa fille. Il avait juré de ne plus jamais vouloir de famille. Et voilà qu'il trouvait mille raisons pour rester aux côtés de cette enfant. Si ses proches l'entendaient, ne seraient-ils pas blessés ? Il n'osait pas penser qu'ils ne l'entendaient plus. Ils étaient peut-être tout près de lui. Il les reverrait peut-être après sa mort. Si c'était le cas, alors oui, c'était une trahison. Mais il n'arrivait pas à s'arrêter. Il ne pouvait plus lâcher ce poids, ce poids vivant, dans ses bras.

— *Parce que...*

— M. Oscar. Quand vous vous sentez seul, comptez sur moi. C'est le minimum que je vous dois. Pour tout ce que vous avez fait pour moi. Non... même sans ça. Je vous aime tout simplement.

Incapable de soutenir le regard d'Angela, Oscar enfouit son visage dans son épaule et sanglota. Comme une mère, elle lui murmura doucement à l'oreille :

— Je veux qu'on reste ensemble. Parce que ce monde... est trop solitaire.

— *Parce que tu es devenue quelqu'un de précieux pour moi.*



Tandis que la fillette au prénom d'ange lui caressait doucement la tête, Oscar régula lentement sa respiration. Il sentait en lui monter des mots qu'il avait jusqu'alors toujours repoussés. Ce qu'il s'apprêtait à dire pouvait être une trahison. Un jour, peut-être, on le lui reprocherait.

Mais il ne pouvait plus vivre seul. Il avait fini par rencontrer quelqu'un qu'il voulait garder auprès de lui. Le moment approchait, celui où il faudrait donner un nom à ce lien. Et à elle.

— Angela...

Peut-être que le destin les avait liés dès leur toute première rencontre.

— Est-ce que je peux... faire partie de ta famille ?

Le visage d'Angela s'illumina.

— Tu es...quelqu'un...

Et puis, des larmes commencèrent à couler.

Il ne manquait plus qu'un souffle... et Oscar aurait, lui aussi, son petit ange à chérir.

— Tu es quelqu'un de très précieux pour moi... alors, s'il te plaît, accorde-moi une raison de rester à tes côtés.

C'était une histoire pareille à une prière, tombée comme une pluie d'été, douce, légère, mais de celles qui font naître au creux du cœur un désir timide, un souhait muet, que quelque chose advienne lorsque le ciel se dégagera.

Ce fut le petit ange d'Oscar.

オスカーの小さな天使

暁 佳奈





LIVRET 8
La Violet de Benedict Blue



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, c'était une poupée qui ne parlait pas. J'avais envie de lui filer un coup de pied pour vérifier si elle était vivante. Et telle qu'elle était à cette époque, elle n'aurait sans doute pas réagi, même si je l'avais vraiment fait.

Le monde d'après-guerre était rempli de couleurs vives. Et pourtant, elle, c'était comme si elle vivait seule dans un royaume gris. Comme si elle était enfermée dans une pièce sans goût ni parfum.

Elle agissait comme quelqu'un qui supportait sans broncher une douleur constante.

— *Être avec elle, c'est ennuyeux.*

Mais je n'arrivais pas à détourner les yeux.

— *Pourquoi elle fait ça ?*

Elle aurait dû réfléchir un peu. Avec un minimum de jugeote, elle aurait pu s'en sortir autrement.

— *Quelle plaie...*

On ne vit pas sa vie à cœur ouvert. On doit jouer un rôle, porter un masque.

— *Protège-toi un peu.*

Tout ce que Violet savait dire de la vie, c'était qu'elle était dure.

Elle était capable de faire deux fois plus de choses qu'une personne normale. Et pourtant, face à ce qu'elle ne savait pas faire, elle se révélait désespérément impuissante. Elle ne savait pas s'adapter. Ne savait pas mentir. Ne fuyait jamais, même quand il le fallait.

Elle n'avait sans doute jamais riposté face au destin ou ce que l'on pourrait appeler le divin. Elle leur obéissait docilement.

Cela variait selon les individus, mais il existait bel et bien des gens qui héritaient d'un destin presque uniquement empreint de douleur. Même quand ils pensent en avoir fini, une autre souffrance les rattrape.

Il n'y a pas de salut pour ceux qui sont nés sous cette étoile-là. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont happés par la douleur. Elle vient à eux. Les broie.

Dieu devait s'acharner sur elle, encore et encore.

Peut-être que Violet n'avait pas aimé cela, au début. Cela l'avait sans doute fait pleurer.

Mais, eh bien... à force, même la violence pouvait finir par devenir une part ordinaire du quotidien.

— *N'est-ce pas, Violet ?*

Dieu te détestait, c'est certain.

Livret 8

La Violet de Benedict Blue

— *Il y a une poupée qui fait du bruit dans cette pièce sombre.*

Cette chose, à l'apparence d'une fille aux cheveux blonds et aux orbes bleus, jouait une mélodie avec application. Le mouvement de ses bras mécaniques sur la machine lui donnait l'allure d'une accompagnatrice au piano. Les cliquetis du clavier se succédaient sans interruption, comme une musique. Lente au début, puis de plus en plus rapide. Forte, forte, forte... puis douce.

La conversation entre les machines se termina dans le calme.

Sans félicitations, sans applaudissements.

La manière dont elle frappait les touches, comme en murmurant une prière, la faisait ressembler à une pèlerine. Une artiste solitaire.

Son métier était celui de poupée de souvenirs automatiques. Une profession qui existait déjà avant la guerre, mais qui a eu un boom justement parce que celle-ci s'était terminée. Ceux qui ne connaissaient pas bien le domaine, y voyaient un emploi temporaire pour jeunes filles avant un bon mariage. Mais ce n'était pas le cas.

Ce métier mêlait travail physique et intellectuel. Certaines femmes s'étaient fait un nom dans le milieu. Les plus demandées voyageaient beaucoup. Si elle, aujourd'hui, restait seule dans une pièce à rédiger des documents, c'était un indice sur sa popularité.

Et je savais pourquoi elle était seule dans cette pièce.

Elle était partie en mission pour rédiger une lettre... mais avait été refusée. Le client lui avait dit qu'il ne voulait pas qu'une femme avec des prothèses, marquée par la guerre, rédige ses lettres à sa place.

Le client avait perdu sa femme pendant le conflit. Pour ses jeunes enfants, il avait cherché à se remarier, et venait enfin d'y parvenir.

Il voulait envoyer des faire-part de mariage. Sans doute espérait-il que chacun la reçoive avec joie, un simple « Félicitations, soyez heureux tous les deux », venu de tous les proches disséminés un peu partout.

Évidemment, voir débarquer une fille avec des bras artificiels à ce moment-là avait dû lui sembler déplacé. Cela avait dû lui rappeler sa défunte épouse.

— *Et alors ? Crétin. C'est pas une raison pour s'en prendre à elle.*

Cattleya y était allée à sa place, et elle était furieuse. Elle avait dit que cet homme était infect.

Les gens haïs de Dieu ont la vie dure, pensais-je.

— *Il y a une poupée qui est plantée devant l'entrée, une brise douce lui caressant les cheveux.*

Revenant d'une livraison, je la trouvai là, bien droite, dans une posture impeccable. Quand cette femme ne parlait pas, on aurait vraiment dit une poupée.

Avait-elle encore été refoulée par un client ? Ou lui avait-on dit qu'on voulait une autre fille la prochaine fois ?

Les poupées de souvenirs automatiques, c'est quelque chose. Moi, je préfère livrer des colis. Je ne suis pas du genre à faire des courbettes à des gens qui se croient supérieurs. Si ça avait été moi, j'aurais déjà démissionné.

Mais Violet venait travailler chaque jour.

— *Elle en a, du cran.*

Je ne savais pas si je devais lui parler. On ne peut pas vraiment dire à quelqu'un d'un autre département ce qu'il doit faire. « Allez, courage. N'y pense plus », je doutais que ce genre de phrase ait un effet quelconque sur elle. J'avais l'impression qu'elle n'avait pas besoin des autres.

Et pourtant, dans ces moments-là, notre patron lui parlait toujours. « Petite Violet, tu feras mieux la prochaine fois. Rien ne presse ».

Avant que je ne m'approche, elle me vit et m'adressa un signe de tête.

— Violet.

Ce nom, doux à prononcer, était celui d'une fleur.

— Tu t'es encore fait refouler ? Hodgins t'en voudra pas. Viens, on rentre.

Ses paupières papillonnèrent.

— Non. Aujourd'hui, ce ne fut pas le cas.

Une violette est une fleur aux pétales violets.

— Le président Hodgins a dit que nous devrions aller manger ensemble, pour fêter ça...

Même écrasée, cette fleur continuait de vivre.

— Je vois. C'est une bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

Pour une raison que j'ignore, cela m'avait rassuré. Comme si je venais de vérifier que le poussin que je couvais allait bien.

— Oui.

— Souris un peu... Non, oublie. Ne force pas. Et arrête d'essayer de le faire avec tes mains !

Quelle drôle de fille. Elle me troublait.

— *Il y a une poupée qui marche en ville, baignée dans les couleurs du couchant.*

Une veste d'un bleu prussien. Une robe blanche nouée d'un ruban. Une broche d'émeraude sur la poitrine. Une paire de bottines montantes brun cacao dont le cliquetis résonnait sur les pavés de la chaussée.

J'avais l'habitude de voir cette poupée. Ou plutôt, cette fille à l'allure de poupée.

Forcément, on ne passait pas inaperçu quand on traînait sur un pont à fixer une carte, alors que tout le monde rentrait chez soi. Elle gênait la circulation, et sa tenue suffisait à elle seule à attirer les regards.

La raison pour laquelle je l'avais repérée aussi facilement dans cette ville inconnue, à cette heure du soir où la lumière déclinait, ce n'était pas parce que je faisais attention à elle, non. Ce jour-là, j'étais en livraison à deux heures de moto de la capitale, Leiden.

« Nous livrons là où le client le désire. » C'était ça, mon boulot. Au fond, pas si différent du sien. Elle, c'était : « Je viens là où mon client le désire ».

Au début, on se croisait souvent au bureau. Mais dernièrement, on ne se voyait plus du tout. Elle avait dû recevoir plus de missions. Ça avait l'air de bien marcher pour elle. Elle semblait avoir un problème, mais je me disais qu'elle s'en sortirait, même sans aide.

— *Elle va s'en sortir, hein ?*

Vêtue comme une héroïne de conte de fées, elle continuait de fixer sa carte, l'air de ne pas savoir où aller.

— *Ça va aller, hein, Violet ?*

Une poupée de souvenirs automatiques mystérieuse, trop belle pour être vraie, et pourtant, il y avait quelque chose de sauvage en elle. Ça faisait un moment maintenant que notre patron nous l'avait présentée. On nous avait dit qu'elle avait servi dans l'armée, mais ses circonstances précises restaient floues.

À vrai dire, la compagnie postale CH était remplie de gens un peu étranges. Une ex-soldat parmi eux, c'était rare, certes. Mais notre président, Claudia Hodgins, avait lui-même été un haut gradé de l'armée. Nous étions tous du genre à avancer sans nous appuyer sur personne, chacun traînant ses propres blessures.

C'était sûrement pour cela qu'on s'entendait. Même si elle était plus jeune que moi, nous étions tous les deux des adultes indépendants. Alors, à titre personnel, je préférais garder une certaine distance, juste assez pour la voir évoluer, sans m'en mêler.

— *Elle craint...*

Je restai là à la regarder marcher un moment.

Violet Evergarden ne disait jamais qu'elle avait des problèmes. Alors, les gens passaient à côté d'elle. Tandis qu'elle évitait les passants et scrutait sa carte, elle renvoyait l'image d'une voyageuse solitaire.

— *Si tu ne sais pas où aller, demande à quelqu'un.*

Je n'étais pas assez gentil pour aller parler à quelqu'un avec qui je n'étais pas proche. Mais on n'était pas étrangers non plus. Et soudainement, une voix familière retentit dans ma tête, avec tout le sarcasme du monde :

— *Hein ? Tu as ignoré Petite Violet alors qu'elle était perdue ? Quelle insensibilité... Tu abandonnes une fille alors que la nuit tombe ? Tu n'as pas honte ? Tu crois que c'est digne d'un gentleman ça ? Pourquoi tu ne lui as pas parlé ? Tu as peur ? T'es gêné ? C'est ça, Benedict ?*

Une scène que je ne pouvais qualifier de gênante fit surface dans mon esprit. Sermonné mentalement par cet homme dans ma tête, je commençai à me dire que, oui, je devrais sans doute lui venir en aide. Sans mieux à faire, je rassemblai mes forces dans le creux de l'estomac et criai son nom comme si je m'énervais :

— VIOLET !

Celle qui était chérie par le patron comme une petite princesse dressa aussitôt l'oreille comme un lapin, puis tourna la tête dans ma direction. Quand je lui fis signe de venir, elle vint en courant.

— Benedict, y a-t-il un problème ?

Dit-elle tout en m'assénant un petit coup venu de sous l'épaule.

— Me demande pas s'il y a un problème. Toi, ça va pas ou quoi... ?

— J'ai terminé mon déplacement professionnel ici, et je m'apprêtais à rentrer au siège. Les habitants m'ont indiqué qu'il y avait six heures de marche, alors je tentais de confirmer la direction.

— « Marcher », tu dis... ? Comment t'es venue ici ?

— Par le train jusqu'à la gare la plus proche. De là, j'ai pris une diligence... mais la mission a pris plus de temps que prévu, et j'ai manqué le dernier départ.

— Tu pouvais pas juste passer la nuit à l'auberge ?

— C'est une distance que je peux couvrir en marchant. Dormir ici aurait été une perte de temps et d'argent.

Quand j'entendis le mot « couvrir », un soupir avait failli sortir. Elle n'arrivait toujours pas à se défaire de son esprit militaire.

— Monte derrière moi... Je vais te ramener.

— Est-ce vraiment possible ?

— On va dans la même direction. Et même si c'était pas le cas, je t'aurais quand même prise avec moi.

— Je suis lourde... Est-ce que vous tiendrez le coup... ?

Je regardai sa taille fine, son cou élancé, ne comprenant pas ce qu'elle voulait dire puis je compris : elle parlait de ses prothèses. Une fois installée sur la moto, la vitesse de course ralentit nettement. Les routes non pavées furent un vrai calvaire, les pneus s'embourbant à chaque virage.

— Peut-être devrais-je courir derrière vous ?

Ce côté stupide chez elle, c'était ça : elle voulait toujours se sacrifier.

— Non, ça n'aurait aucun sens.

En la voyant, je comprenais pourquoi Hodgins m'avait dit de veiller sur elle.

— Ça ira donc...

— T'es bête ou quoi ? Ce véhicule transporte d'habitude des bagages bien plus lourds que toi, elle va très bien s'en sortir, oui.

— C'est un excellent soldat alors.

— Tu veux dire : une excellente moto.

En moi-même, je me disais intérieurement : « je suis foutu ».

— Benedict.

— Quoi ?

— Merci beaucoup, Benedict.

— Ouais, ouais, j'ai compris.

— Je vous rembourserai, d'une manière ou d'une autre.

— J'ai dit que c'était bon.

— Je ne peux pas vous donner de date précise pour l'instant, mais je vous donnerai une compensation financière.

— Pas besoin.

— Mais...

— J'ai dit non.

— Alors, je pourrai compter sur vous une autre fois ?

— T'as pris la grosse tête ou quoi ?

— Si nous prenons en compte l'efficacité au travail, bénéficier du transport d'un facteur de notre compagnie est extrêmement utile.

— Ah, donc c'est ça, le fond de l'affaire.

— Exactement.

— Je le ferai si j'en ai envie.

« Foutu », pensai-je.

J'ai toujours été faible face aux chiens et chats errants ne sachant s'attacher.

— *Il y a une poupée qui marche sous la pluie.*

À Leiden, il n'avait pas plu depuis longtemps. Cette averse était littéralement une bénédiction. Mais pour un facteur chargé de lettres et de documents qu'il ne fallait surtout pas mouiller, c'était un fléau. Plutôt que de prendre des risques et tomber de moto, je décidai de déjeuner. Je me rendis dans un café que je connaissais bien. Plusieurs personnes s'y étaient aussi réfugiées.

« Bon boulot à tous. », murmurai-je dans ma tête, en voyant tous ces travailleurs. Je commandai une boisson chaude, un plat, et allai m'asseoir. Ce n'est pas moi qui avais demandé une place près de la fenêtre, mais le serveur avait deviné mon envie.

— *Trois livraisons, puis retour au siège. Après, listing des envois en attente.*

Le café avait un goût délicieux, surtout en écoutant la pluie tomber doucement.

— *Tiens, faut que je commande l'équipement cassé aussi.*

Penser au travail même pendant une pause, ce n'était pas idéal. Mais dans notre métier, on n'avait pas trop le choix. Les journées étaient courtes, les tâches nombreuses, et il fallait faire avec.

— *J'ai trop de choses à faire. Et après... après...*

C'est alors que je vis quelque chose d'étrange.

Leiden, sous la pluie, était magnifique. J'aimais la pluie... quand je n'avais pas à bosser. Mais ce n'était pas ça : je venais d'apercevoir Violet courant sous l'averse. Elle pressait un sac contre sa poitrine pour que les lettres à l'intérieur ne prennent pas l'eau. Je me levai sans réfléchir. À travers la vitre, elle me vit elle aussi, et s'arrêta.

Depuis que je l'aidais de temps en temps, une sorte de compréhension tacite s'était installée entre nous. Elle parlait peu, alors je faisais souvent la conversation seul. Mais j'avais compris qu'elle répondait si on lui parlait.

Je mimai : — Pourquoi tu ne prends pas une pause ? »

Elle me répondit aussi par geste : — Non. Je rentre au siège.

— Je vois. Bon courage.

— Merci pour votre travail.

Je lui fis un signe de la main et elle m'en fit un léger. D'un geste sans expression, mais un geste quand même. Puis sa silhouette disparut, et mon café eut comme un goût différent. Un arrière-goût étrange.

— *Alors elle sait faire un signe de la main...*

Elle n'aurait jamais fait ça au début. Moi non plus, d'ailleurs. C'était Violet Evergarden, après tout. Celle qui essayait de se forcer à sourire avec ses doigts quand Hodgins lui demandait d'être plus expressive devant les clients. Celle qui parlait de « marche forcée » pour décrire ses trajets. Celle qui semblait avoir oublié ses émotions quelque part. Celle qui regardait toujours sa broche d'émeraude, comme si elle n'avait rien ni personne à quoi se rattacher. Une fille qui n'avait pas un seul ami.

— *Et pourtant, elle m'avait salué.*

Peut-être que ce simple geste était le fruit de tout le temps passé ensemble jusqu'ici. Cette idée me chatouillait le cœur dans un recoin un peu trop tendre. Allez savoir pourquoi, j'avais l'impression que cette saveur inédite, que je n'avais encore jamais goûtée, venait du café. Ce que je ressentais n'avait rien de comparable à ce que j'avais pu éprouver pour d'autres femmes... C'était plutôt, et c'est un peu embarrassant à dire à voix haute, une forme d'attachement pur, sincère, l'affection profonde et innocente qu'on pouvait éprouver pour un autre être humain.

— *C'est sans doute ça, ce genre de bonheur qu'on ressent quand un chien errant commence à s'attacher à nous*

Si une femme pour qui j'avais un faible s'était retrouvée trempée par la pluie, j'aurais sans doute eu des pensées un peu moins innocentes. Non, en y repensant, elle était plutôt comme une subordonnée pour moi, pas vrai ? Je ne comprenais rien à ce que j'éprouvais, tout ce que je pouvais faire, c'était m'inquiéter qu'elle attrape froid.

— *Je deviens trop tendre.*

Aaah... comme je le pensais, j'étais foutu. Complètement foutu.

— *Il y a une poupée qui a débarqué avec une gamine. Elle demande l'impossible.*

— Je souhaiterais partir à la recherche de Lady Isabella York.

Je me demandai si elle avait récemment commencé à prendre conscience de son propre charme. Comment dire... Non, sans doute que non. En réalité, c'était moi qui l'avais remarqué, c'est pour ça que je me posais la question.

— S'il vous plaît...

L'entendre formuler une requête avait quelque chose de presque embarrassant. Supposons qu'un chien ou un chat errant, avec qui vous étiez juste en train de commencer à vous entendre, venait soudain pleurnicher devant vous en faisant « miaou, miaou ». Qu'est-ce que vous feriez ?

— C'est mon amie.

Eh bien ? Ça vous ferait sûrement un petit pincement au cœur, non ?

— Benedict, je peux compter sur toi ?

Notre président, qui avait été le premier à attraper cette fichue maladie, me lança immédiatement la proposition.

— *Ton bon sens est en train de vaciller. Essaie au moins de gérer ça comme un adulte.*

Hodgins était complètement gaga de Violet. Non, pas de cette manière-là. Il veillait sur elle comme s'il s'agissait de sa propre famille. En terme d'âge, elle n'était plus une enfant, mais intérieurement, elle avait encore quelque chose de très immature ce qui faisait qu'il finissait toujours par la traiter comme sa fille.

Quand Violet disait « s'il vous plaît » en le regardant droit dans les yeux avec ce bleu-là, il ne pouvait généralement pas refuser. Et puis, à chaque fois qu'elle demandait une faveur, c'était toujours dans une situation assez urgente, qu'elle ne pouvait pas résoudre seule. Refuser aurait relevé de la cruauté pure. Elle ne comptait jamais sur personne, et c'est précisément ça qui rendait un refus encore plus cruel.

— *Ne me regarde pas. Ne me fais pas ces yeux-là.*

— Benedict...

— *C'est pas du jeu. Taylor, ne me fais pas ces yeux-là non plus.*

Au final, j'ai accepté le boulot.

Mais c'était vraiment pas une mince affaire.

— *Il y a une poupée qui frappe à la porte à trois heures de l'après-midi.*

L'appartement que je louais depuis que j'étais venu vivre à Leidenschaftlich était minable. On pouvait deviner, dans une certaine mesure, à quoi ressemblait la vie de quelqu'un rien qu'en entrant dans sa chambre et la mienne avait tout d'un logement provisoire. Rien ne donnait l'impression que c'était un vrai lieu de vie. Sans doute parce que je n'avais jamais pensé continuer à travailler comme facteur très longtemps.

Tout le mobilier était de la récup'. Les couleurs avaient perdu de leur éclat, et il y avait toujours un coin plein de poussière, même après un bon coup de nettoyage. La lumière naturelle se faisait rare, et ça n'arrangeait rien. Il n'y avait qu'une seule fenêtre, les rideaux restaient fermés en permanence et forcément, la poussière s'accumulait.

Je les ouvrais normalement, avant. Mais après être tombé sur un type louche en pleine nuit, j'avais pris l'habitude de les garder fermés. Ce n'était pas pour moi. C'était pour lui. Le type en question, qui pourrait bien repasser par là un jour.

Non seulement je l'avais fait tomber du rebord, mais je l'avais pourchassé, plaqué au sol, et roué de coups à quatre pattes avant de le livrer à la police militaire. Il a été conduit d'urgence chez un médecin, et moi, on m'a dit que j'avais « abusé de la légitime défense ». Pourquoi est-ce moi qu'on réprimandait ? Franchement, cette ville n'était paisible qu'en apparence. Mon ancien moi n'aurait pas bronché. Mais désormais, j'étais facteur. Alors j'avais été « gentil » en soi de l'escorter jusque là-bas.

Et pour couronner le tout, ce type, à moitié mort, avait apparemment cru que j'étais une femme. Il est vrai que je ne suis pas vilain niveau apparence, mais il ne fallait pas exagérer. Il aurait dû jeter un œil à mes épaules.

— *Benedict.*

Bref, cet appart était pourri. Je n'avais pas peur de me faire attaquer, mais je me souvenais que j'avais eu un peu la trouille et que j'étais resté un moment chez Hodgins après.

— Benedict, nous avons dépassé l'heure convenue.

Et bien sûr, comme je vivais dans le noir, j'avais perdu la notion du temps.

— Il est déjà trois heures.

J'avais une gueule de bois. Et puis c'était un jour de congé. Normal que j'avais du mal à me lever.

— Benedict, puis-je enfoncer la porte pour vérifier si vous êtes en vie ?

Prié de prendre une mesure drastique, je bondis hors de mon lit et me dirigeai vers la porte d'entrée. Quand je l'ouvris, je tombai sur une femme dont les cheveux d'or brillaient plus fort que les miens, pareils à la pleine lune, et dont les orbes bleus avaient une profondeur bien supérieure aux miens.

— Violet...

Violet Evergarden.

Une poupée de souvenirs automatiques employée par la même compagnie que moi. On se croisait parfois au travail, mais c'était bien la première fois qu'elle venait chez moi. Le soleil était radieux à l'extérieur et Violet, dans ce décor d'après-midi éclatant, semblait tout droit sortie d'un tableau. Elle aussi n'était pas mal, physiquement parlant. Un peu comme moi.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lançai-je d'une voix pâteuse, encore marqué par l'alcool.

Il y eut un subtil changement sur son visage impassible. Elle fronça les sourcils.

— Nous avons un accord.

— Quel accord ?

— Choisir un cadeau pour le président Hodgins.

— C'est son anniversaire ?

— Non. Mais ne devons-nous pas lui offrir quelque chose lors du banquet pour l'anniversaire de la compagnie ?

Ça me disait quelque chose. Je restai muet, essayant de fouiller ma mémoire. Violet attendit patiemment.

— Attends... Ça me parle pas. Qu'est-ce que j'ai bien pu promettre ?

Les sourcils de Violet s'arquèrent vers le bas, cette fois. À force de passer du temps avec elle, j'avais appris à reconnaître que c'était quand elle était triste. D'ailleurs, jamais elle n'avouerait l'être. Ce genre de chose restait enfoui en elle, sans jamais franchir ses lèvres. Pleurer comme une madeleine, ce n'était pas son genre. Se plaindre non plus. Et c'était précisément pour ça qu'elle réveillait chez moi un sacré sentiment de culpabilité.

Après un petit silence, Violet ouvrit la bouche :

— Hier soir, nous avons dîné ensemble.

— Maintenant que tu le dis... Oui. On le fait rarement. C'est moi qui t'ai invitée, non ?

— Oui. Ce n'était qu'un dîner... Nous sommes allés dans un établissement où l'on sert de l'alcool, mais j'ai accepté, car on peut aussi y manger.

— On a commandé... une sorte de soupe de fruits de mer bien épicée.

— C'était... brûlant.

— Et pendant qu'on mangeait... Oui, j'ai bu.

— Vous avez bu. D'après le patron, c'était une quantité inacceptable pour un adulte.

— T'étais pas obligée de mentionner ça.

Ses longs cils dorés baissés, Violet déclara :

— Malgré votre élocution trouble Benedict, vous aviez dit à quel point vous étiez reconnaissant pour chaque jour que vous vivez.

Je plissai les yeux, surpris.

— Vous avez exprimé de la gratitude envers le Président Hodgins pour vous avoir accueilli comme facteur. Je lui suis également reconnaissante, à ma manière. Il est probable que ce que l'on appelle « camaraderie » ait existé entre nous, ne serait-ce qu'un instant... et nous avons discuté de l'idée de lui offrir un présent pour l'anniversaire à venir.

— Tu plaisantes ?

— C'est la vérité.

— Toi et moi ? De la gratitude ? De la camaraderie ?

Si quelqu'un d'autre me racontait ça, je penserais à du baratin.

— Une gratitude et une complicité envers le président Hodgins.

Mais cette jeune femme me disait cela de sa voix cristalline. alors je ne pouvais que la croire. Il n'y avait pas beaucoup de gens dans ma vie, ni même dans tout Leidenschaftlich, à vrai dire, qui soient aussi sérieux et droits qu'elle.

— *Il existe des gens qui ne savent pas vivre autrement que comme ça.*

Il y aurait bien des façons plus simples d'exister, mais elle n'en était pas capable. Et mentir, encore moins. Je l'invitai à poursuivre : — Continue.

— Je vous ai demandé ce qui ferait un bon cadeau pour le Président Hodgins. Vous touchez un salaire, donc il convenait de trouver quelque chose qui y corresponde. Mais, Benedict, vous avez dit que vous étiez à court d'argent.

— Ça me ressemble.

— J'ai alors proposé un compromis : que nous mettions chacun une part et achetions quelque chose ensemble. Nous avons aussi fixé un horaire de rendez-vous. Trois heures, le lendemain... c'est-à-dire à cet instant même. Benedict, vous aviez beaucoup bu, donc une fois sortis du bar, je vous ai raccompagné jusqu'ici.

— C'est toi qui m'a ramené chez moi ?! m'écriai-je.

Ma voix monta d'un cran. Violet affichait une expression qui semblait demander s'il y avait le moindre problème à cela. J'étais pourtant un homme adulte.

— Oui. Comparé à de l'armement lourd, vous êtes léger comme une plume.

Ses prothèses et son corps d'ex-militaire faisaient franchement peur.

— Cela mis à part, Benedict, en vous voyant affalé par terre comme un serpent, je me suis inquiétée de savoir si vous seriez capable de vous lever le lendemain. Vous avez confirmé mon doute et dit que vous vouliez que je vienne vous chercher. J'ai noté la chose et j'ai agi en conséquence, voilà tout.

À cet instant, une pensée m'effleura.

— Hahaha.

Sans même m'en rendre compte, je m'étais mis à rire.

— Benedict, ce n'est pas le moment de rire.

— Si, faut que ça sorte.

— Ce n'est pas le moment de rire.

— *Si, Violet. Il faut que je rigole.*

C'est fou... On était vraiment devenus proches.

On avait passé du temps ensemble, jour après jour. Et chaque fois, mes émotions débordaient.

— Violet, t'as encore pris un itinéraire bizarre pour rentrer, hein ?

— Violet, va pas raconter mes boulettes à Hodgins.

— Violet, tu sais pourquoi Cattleya est furieuse ?

— Violet, regarde, c'est ma nouvelle moto.

— Violet, mets un manteau si tu as froid.

— Violet, pourquoi tu prends des décisions sans demander l'avis de personne ?

— Violet, aide-moi à nettoyer le bureau.

— Violet, c'est pas efficace. Suis les trajets que je t'ai appris.

— Violet, c'est pas juste.

— Violet, j'ai fait un rêve bizarre cette nuit. Tu rêves, toi ?

— Violet, je vais piquer un somme. Réveille-moi quand Cattleya arrive.

— Violet, j'ai trouvé une boutique qui répare les parapluies. Je t'y emmène, monte derrière.

— Violet, t'as entendu ? La boulangerie, là, elle a fermé.

— Violet, t'as même pas apporté de souvenir pour moi ?

— Violet, si t'as quelque chose qui te tracasse, dis-le. Tu peux compter sur moi.

— Violet, Violet, Violet.

— Violet.



— *Il y a une poupée qui se regarde dans le grand miroir du hall d'entrée.*

La fleur nationale de Leidenschaftlich était le bougainvillier. Blancs, roses, aux teintes éclatantes, les bougainvilliers s'épanouissaient sous un ciel limpide, colorant la ville d'une myriade de nuances. Elle essayait un chapeau à motifs de bougainvilliers, l'enfilant et le retirant plusieurs fois d'affilée.

— Tu es prête ?

Quand je lui adressai la parole, Violet se retourna.

— Oui.

Elle avait beaucoup grandi depuis notre première rencontre. On ne pouvait plus vraiment la considérer comme une fille. Et pourtant, la Violet qui autrefois était désespérément seule, celle qui continuait de vivre malgré ses errements, celle qui poursuivait une unique personne avec une obstination dénuée d'espoir, cette Violet-là, resterait à jamais dans mon cœur. Je l'avais toujours regardée, de loin. Je l'avais toujours observée, depuis le côté.

— Comme ça, c'est bien, non ?

À ces mots, Violet acquiesça et remit le chapeau sur sa tête.

Nous nous apprêtions à assister à une cérémonie de mariage. Une vraie, une belle cérémonie, celle de deux collègues de la compagnie postale CH. La romance entre l'une des hôtesse d'accueil et mon collègue facteur avait mis du temps à éclore, avec bien des détours. Ils n'arrêtaient pas de se manquer, au point que tout le monde autour avait fini par penser que ça n'irait jamais plus loin...

Mais lui avait fini par se décider et avait enfin fini par la tenir dans ses bras.

J'avais veillé sur cette histoire d'amour depuis un bon moment, alors j'étais sincèrement heureux qu'elle ait fleuri. Celui qui devait l'être encore plus, c'était sans doute Hodgins. La preuve : aujourd'hui à quinze heures, tous les services s'étaient arrêtés. On avait réservé un grand hôtel de Leiden pour fêter ça comme il se doit.

Hodgins était ému, ému qu'un couple ait vu le jour dans l'entreprise qu'il avait fondée, ému qu'ils en soient aujourd'hui à se marier. C'est pour ça qu'il tenait à ce que tout le monde soit présent. L'organisation avait été un casse-tête.

Violet et moi étions restés les derniers au siège, jusqu'à la dernière minute. Après avoir fermé les portes et accroché le panneau « Fermé aujourd'hui », on s'était préparés à partir.

Pas de moto, cette fois. Une diligence nous attendait devant.

S'habiller pour aller à un mariage, à ses côtés...

— *Maintenant, ça me paraît naturel.*

Je n'avais plus les hésitations de mes débuts, et veiller sur elle était devenu, à lui seul, le sens de ma vie. Quant à Violet, sa manière de me traiter devenait un peu plus brusque chaque année.

— Comment est-ce qu'on escorte quelqu'un, déjà ?

— Il faut plier le bras. Je passe le mien autour.

— On ne peut pas juste se tenir la main ?

— Il ne faudrait pas créer de malentendu.

— Avec toi et moi ? T'inquiète, y aura pas de quiproquo. Allez, on essaye.

— Pourquoi ?

— C'est bon, t'en fais pas.

On resta un moment debout tous les deux devant l'immense miroir. Et puis, on se prit la main. Deux blondinets aux yeux bleus, côte à côte, en parfaite harmonie.

— Whoa.

— Pourquoi ce « Whoa » au juste ?

— On dirait vraiment des frères et sœurs, non ?

Cheveux dorés, iris bleus. Des teintes différentes, mais une même impression. Quelqu'un me l'avait dit un jour. Et depuis... je ne pouvais pas m'en détacher.

— Parce que nos couleurs sont semblables. Cela suffit à le penser ? Je vais relâcher ma main alors.

— Non, attends, dis-je en resserrant ma prise.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'en avais envie.

— Benedict...

— Y a rien de bizarre là-dedans.

Il y avait quelque chose que je voulais lui dire, aujourd'hui. Une pensée qui me trottait dans la tête.

— Violet.

— *Tu te souviens du nombre de fois où on a roulé juste tous les deux sur ma moto ? Moi, je ne les compte plus. À force, ces premières fois se sont empilées, au point de devenir banales. On ne s'en rend pas compte, mais je le sais, moi, quelque part dans un coin de ma tête : ça ne durera pas. On n'est que des collègues. Je suis un homme, t'es une femme. Mais on n'est pas des amoureux. Et on ne peut pas être une famille non plus.*

— Dis... si un jour tu te maries, préviens-moi, d'accord ?

— *Mais ne fais pas comme si je n'avais jamais existé.*

— Pourquoi... ?

— Ça ne coûte rien, non ?

— *Même si tu disparaissais de mon champ de vision un jour, fais pas comme si je n'avais jamais été là.*

— Je doute que cela puisse arriver...

— Tu ne peux pas savoir.

— *Je suis pas vraiment le genre de type à se soucier autant des autres. Je suis pas quelqu'un de chaleureux. Je sais m'occuper des gens, c'est pas le problème, mais au fond... j'ai pas une once de compassion. Je suis pas Hodgins. En gros, je pense à moi en premier. Toi, tu m'as changé. Avant, je ne m'intéressais pas à toi. Tu ne comptais pas. T'étais juste un des personnages de passage dans ma vie, rien de plus. Mais toi... t'as changé quelque chose.*

Un vrai bouleversement. C'est sûrement pour ça que j'ai changé aussi et franchement, c'en est ridicule. Aujourd'hui, si un jour le destin te tombe dessus à bras raccourcis, ou si le Ciel décide encore de s'acharner sur toi, je suis prêt à me mettre de toutes mes forces et prendre les coups à ta place. Violet... Te voir le visage éteint, les épaules basses, c'était pas agréable. Écouter ton passé, c'était loin d'être amusant. Te voir prisonnière du fantôme d'un seul homme, c'était pas agréable non plus. Te voir faire semblant d'être adulte alors que t'étais encore une enfant malheureuse... c'était dur à regarder. Y a sûrement d'autres gens comme toi dans le monde. Mais toi, t'étais vraiment un cas. Dieu devait te détester, pour sûr. Et pourtant aujourd'hui, tu es la personne la plus fascinante qui soit. Tu t'es transformée. Tu t'es changée toi-même. Et ce que t'as fait... ça a changé les gens autour de toi, un par un. J'ai tout vu. J'ai été le témoin de tout ça, Violet Evergarden.

— T'as fait de ton mieux jusque-là. Alors si un jour, il y a un événement important dans ta vie... compte sur moi. Quoi qu'il arrive.

Je pensais qu'elle resterait silencieuse, comme toujours. Mais elle me regardait droit dans les yeux. Son silence n'était plus lourd. Je sentis sa main, que je tenais sans qu'elle ne réagisse, se refermer doucement sur la mienne. Ce petit pincement dans ma paume... c'était la preuve de sa confiance.

— *Tes prothèses sont solides.*

— Très bien... souffla simplement Violet.

Et ce fut suffisant.

— Il est... peut-être temps d'y aller.

— Ouais.

Au final, on oublia totalement cette histoire d'escorte, et on partit toujours main dans la main. Une fois la porte verrouillée, tout était clos. La calèche nous attendait avec une certaine solennité. La délicatesse de Hodgins pouvait parfois en faire trop, mais là, c'était juste parfait.

— J'ai réfléchi à quelque chose.

— À quoi donc ?

- Nous ne pouvons... savoir ce que l'avenir nous réserve...
- C'est clair.
- Alors, si Benedict se marie un jour... je serais prévenu également ?
- Bof, ce serait trop galère. Peut-être que je te dirais rien.
- Pourquoi... ? Il me semblait que ça ne coûtait rien ?
- T'as des reproches à me faire ?
- Non. J'ai simplement relevé une contradiction dans la conversation.
- Mensonge. C'est marqué sur ton visage.
- J'ai simplement relevé une contradiction dans la conversation.
- Tu m'aimes bien, hein ?
- J'ai simplement relevé une contradiction dans la conversation.
- T'es gênée ?
- Je ne le suis pas.
- Mais si. Le cache pas.

—— *Seigneur, même si Vous la détestez... je ne supporterais pas de la voir brisée encore. C'est dire à quel point elle compte pour moi. Accordez-lui la paix.*

ベネディクト・ブルーの童

暁佳奈





LIVRET 9
Violet Evergarden – Et si



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Cet homme recueillit une bête sauvage.

Elle était d'une beauté troublante. D'une stupidité catastrophique. D'une ignorance et d'une violence risibles. Cependant, c'était une créature extrêmement rare, qui éprouvait de l'attachement pour les humains et leur obéissait.

Son pelage était doré. Ses yeux, d'un bleu limpide.

La bête ne savait pas pousser de cri, mais, bien dressée, elle aurait sans doute pu se vendre à bon prix. Telle était la créature que cet homme avait recueillie. Leur rencontre fut le fruit d'un malheur, car de nombreuses personnes avaient succombé aux crocs de la bête.

Elle suivait sans cesse cet homme, marchant dans son ombre.

C'était une bête terrifiante, dévoreuse d'humains. Il devait s'en débarrasser au plus vite. Et pourtant, songea cet homme, elle pourrait se révéler utile sur un champ de bataille. Cet homme travaillait pour la défense nationale. Il occupait le poste de capitaine dans la marine.

Une bête féroce ferait un bon chien de garde, et personne ne s'en inquiéterait si elle venait à périr quelque part.

Pour lui, la bête n'était pas un compagnon désiré, mais tout ce qui pouvait servir devait être utilisé. S'il ne l'avait pas abandonnée quand il l'aurait dû, l'avenir en aurait été radicalement bouleversé.

Livret 9

Violet Evergarden — Et si

— Chemise. C'est « la chemise » !

La douce lumière de l'aube baignait Leiden, capitale de Leidenschaftlich. C'était une saison agréable, où les pétales de bougainvilliers valsaient dans les airs. Un matin splendide. La ville semblait bénie des cieux, alors que les rayons du soleil glissaient entre les fentes des nuages, tels des escaliers dressés pour les anges. Une lumière diurne qui insufflait aux cœurs un soupçon d'espoir pour ce jour nommé « aujourd'hui », pour ce long chemin qu'est la vie. Une lumière qui faisait naître ce genre de pensées éclairait la cité.

En ce jour merveilleux, dans le dortoir d'un établissement construit à proximité du ministère de la Marine de Leidenschaftlich, un homme avait pourtant grise mine, en total contraste avec le paysage extérieur. Il ne s'était éveillé que quelques minutes plus tôt, et déjà, l'agacement le gagnait. Il ne regardait pas la lumière du soleil qui filtrait par la fenêtre. Il ne prêtait aucune attention aux ombres dansantes que dessinaient les rideaux flottants.

Son regard n'était fixé que sur sa bête.

— C'est la chemise. Tu ne fais pas exprès, j'espère ?

L'homme appartenait à une classe privilégiée. Rien qu'à voir sa chambre personnelle, meublée avec goût et aménagée pour offrir un confort maximal, on devinait que des rénovations avaient été faites. Un tel traitement n'était autorisé qu'à des personnes occupant un rang social important. Il détestait l'idée de posséder sa propre maison. Il évitait aussi de retourner dans sa ville natale et dans ce lieu plus restreint de la nation qu'était sa famille.

— Shemiz.

— La chemise. Chemise.

— Shemiz.

— Non, ça c'est un bouton de manchette. Écoute bien, je ne le répéterai qu'une fois.

Sa voix, tandis qu'il parlait, était basse, charmante et teintée de morosité. Ses cheveux, noirs comme l'encre, pareils aux ténèbres nocturnes traversées d'un reflet bleu, étaient longs et soyeux comme de la soie. Son visage, aux traits fins et délicatement ciselés, attirerait à coup sûr les regards des femmes s'il se promenait en ville. À sa noblesse naturelle, on devinait en un instant l'élégance de son éducation.

L'homme à la beauté si aristocratique, Dietfried Bougainvillea, en avait assez de la jeune fille face à lui, incapable de lui apporter une chemise. Elle portait un uniforme féminin mal ajusté de la marine de Leidenschaftlich et paraissait si jeune. Elle n'avait sûrement pas encore atteint la moitié de l'adolescence. À bien y réfléchir, s'énerver ainsi face à une enfant relevait d'une immaturité certaine.

Dietfried saisit sa main minuscule, bien trop différente de la sienne, et la força à prendre une chemise blanche. « CHE MI SE », dit-il en la foudroyant du regard, comme pour lui donner une leçon. Il prononça lentement, articulant soigneusement afin qu'elle saisisse la prononciation.

La jeune fille, ainsi observée, alternait du regard la chemise qu'on lui avait mise dans les mains et son maître, torse nu. Ses grands yeux s'ouvrirent encore davantage, dans un effort manifeste pour apprendre. Dietfried eut envie de lui hurler dessus sur-le-champ, mais il se contint, acceptant son silence et qu'elle prenne son temps.

Finalement, elle hocha la tête.

— Chemise...

Dietfried poussa un soupir mêlé de soulagement... et de lassitude.

— Voilà, c'est bien une chemise que je veux.

— C'est chemise.

— Et que vas-tu avec cette chemise maintenant ?

— Capitaine, c'est chemise.

— Oui, c'est ça. Tu vas me la donner. Quelle engeance du démon, vraiment.

— Une chemise.

— Ça suffit.

— Capitaine, une chemise.

— Ça suffit, j'ai dit !

Ce qu'il faisait là, c'était lui enseigner les choses. La jeune fille, qui n'était même pas capable de prononcer correctement ce mot, n'avait jamais reçu la moindre éducation. C'était une orpheline que Dietfried avait recueillie dans des circonstances particulières, et elle ne savait quasiment pas parler. Très certainement, quelqu'un l'avait utilisée avant que Dietfried ne la trouve.

Elle relevait davantage de la bête sauvage que de l'être humain. Tout ce qu'elle savait faire, c'était tuer sur ordre de son maître. Une enfant bestiale, incapable de rien d'autre. Dietfried l'avait installée sur l'un des navires de guerre de Leidenschaftlich, prête à être envoyée au combat en cas d'affrontement naval, utilisée comme soldat.

S'il accumulait des exploits militaires remarquables, c'était parce qu'il l'avait à ses côtés. Son apparence juvénile incitait facilement à la négligence. Elle avait déjà prouvé sa puissance à de nombreuses reprises : approchant les navires ennemis sur une simple barque, elle suscitait l'émotion, se faisait embarquer, et profitait de la situation pour lancer l'attaque. Un travail inhumain pour une si jeune fille.

Dietfried en était parfaitement conscient. Et pourtant, il lui avait ordonné de le faire. Elle l'avait fait. À d'innombrables reprises. Il pensait qu'elle finirait par mourir. Mais chaque fois qu'il allait constater les pertes, elle était généralement la seule survivante. Peu importait les tentatives pour la tuer ou la faire tuer : elle ne mourait pas. À la place, elle coulait les navires ennemis. Les soldats de la marine l'avaient surnommée « l'Ondine de Leidenschaftlich ».

S'il ne pouvait la tuer, alors il n'avait d'autre choix que de l'utiliser. Il méprisait cette fille, qui avait massacré ses subordonnés lors de leur première rencontre.

Mais cette époque était révolue, et un nouveau chapitre s'ouvrait. Exploiter la vie de cette fille jusqu'à son dernier souffle, c'était aussi, à ses yeux, une façon de rendre hommage à ceux qui étaient tombés. C'est comme ça qu'il voyait les choses. Pour cette raison, afin qu'elle puisse aussi le servir comme domestique, il lui enseignait à parler.

C'était venu de leur incapacité à communiquer, mais Dietfried n'était en aucun cas doué pour la pédagogie. Il avait accédé à son poste de capitaine grâce à ses mérites personnels. Il savait diriger et donner des instructions, mais pour se faire le précepteur d'une enfant comme elle, il était parfaitement incompetent.

— Ensuite, les chaussures. Mets-moi mes chaussures.

— Cha...

— Regarde bien les mouvements de ma bouche.

— Je... suis...

— Chaussures. Allez, essaie de le dire.

— Chaus...sures.

— Répète-le cinq fois. Chaussures, chaussures, chaussures, chaussures, chaussures.

— Chaussures, chaussures, chaussures, chaussures, chaussures.

— Parfait. Maintenant, mets-les-moi.

— Capitaine, vous dire « chaussures, chaussures, chaussures, chaussures, chaussures ».

Clairement incompetent...

— Capitaine.

— Espèce de déchet.

— Dé...chet.

— Hé, ne me traite pas de déchet !

— Que veut dire « dé...chet » ?

Dietfried se sentit pris d'une envie furieuse de s'allonger sur le lit derrière lui et de s'y rouler comme un enfant boudeur.

Et c'est exactement ce qu'il fit. Il pencha la tête et s'écroula dessus.

Quiconque le connaissait bien aurait reconnu qu'il faisait preuve, pour quelqu'un comme lui, d'une étonnante patience dans son enseignement. Étant de ceux à qui tout réussit naturellement, son attitude envers ceux qui ne partageaient pas cette aisance était d'ordinaire glaciale. Et pourtant, cet homme-là s'efforçait à éduquer une enfant orpheline, incapable de parler. On pouvait presque dire qu'il se donnait pour ça.

— Capitaine, c'est le matin.

— Je sais... Je ne dors pas. Je suis allongé sur le ventre parce que tu me déçois.

— Avez-vous des ordres pour « Toi » ?

— Tu sais, je t'appelle « Toi », mais ce n'est pas ton nom.

— Dans ce cas, « Toi » restera en attente.

Elle comprenait bien les mots comme « attente » ou « ordre », mais peinait à intégrer les expressions du quotidien. Le décalage entre ce qui éveillait son intérêt et ce qui ne le faisait pas ressortait nettement dans les progrès de son apprentissage. En réalité, cette créature sauvage n'avait nul besoin de mots.

Et pourtant, Dietfried avait décidé de les lui offrir. Revenir sur une décision était pour lui une marque de honte. Il se l'interdisait formellement.

— Il faut au moins que je la fasse évoluer, de bête féroce à chien de garde. Sinon, elle comme moi, on court à la catastrophe.

Dietfried s'y efforçait. Il fournissait un effort surhumain.

— Ça suffit. Je vais me coiffer maintenant. Passe-moi le peigne.

Il semblait qu'elle avait bien mémorisé le mot « peigne », car elle le saisit aussitôt sur la coiffeuse intégrée à la chambre et le tendit à Dietfried. Elle l'observait avec ses grands yeux semblables à des pierres précieuses, tandis qu'il se redressait péniblement pour peigner lentement ses longs cheveux.

D'un geste souple et assuré, il les tressa, puis les attacha avec un ruban. Ce fut terminé en un rien de temps.

Dietfried frappa le lit de la paume, lui indiquant de s'asseoir à côté de lui.

— Fais comme moi. Tant que tu portes cet uniforme, tu es sous mes ordres. Si ton apparence est négligée, c'est moi que ça discrédite.

La jeune fille prit le peigne et entreprit à son tour de discipliner sa chevelure. Elle s'améliorait de jour en jour, mais ses cheveux, encore abîmés par la malnutrition, s'emmêlaient facilement. Lorsqu'elle força un peu trop, Dietfried l'intercepta d'une main.

— Encore... ça. Arrête. On ne traite pas ses cheveux comme ça... Pourquoi faut-il que je les brosse tous les jours, hein ? Aujourd'hui, on va les couper, déclara-t-il en démêlant avec précaution les pointes nouées.

Elle demeura parfaitement immobile. Dietfried ne se rendit pas compte que son profil affichait une expression légèrement différente de son masque habituel.

— Capitaine.

— Quoi ?

— Est-ce que « Toi » doit aussi vous coiffer ?

— Non, ça ira. Je ne supporte pas l'idée de t'avoir derrière moi.

Qu'elle ait compris ou non, la jeune fille ferma les yeux, comme si elle retenait quelque chose.

— Bien...

Afin de ravitailler et de réparer le navire de guerre, Dietfried mit pied à terre. L'escale était prévue pour durer cinq jours. Pendant ce laps de temps, l'équipage était en permission. La plupart de ses subordonnés se dispersèrent dans les rues de Leiden, tandis que ceux originaires des environs profitaient de l'occasion pour rentrer chez eux voir leur famille.

Dietfried, lui aussi, disposait enfin d'un peu de temps. Il avait plusieurs jours pour présenter ses rapports et ses salutations officielles. Il dressa mentalement une longue liste des choses à acheter. D'une manière ou d'une autre, il avait réussi à se libérer quelques heures pour faire ses emplettes tranquillement.

— Allez, on y va.

— Oui, Capitaine.

Dietfried agissait généralement en la gardant à ses côtés. Elle aurait pu l'attendre à l'écart, mais abandonner une femme seule au milieu d'hommes était, selon lui, la première cause d'incidents.

Ce n'était pas comme s'il s'inquiétait pour la jeune fille. Ceux pour qui il s'inquiétait, c'étaient plutôt les malheureux qui verraient la situation se retourner contre eux s'ils osaient poser la main sur elle. En temps de guerre, Dietfried avait pris la décision de préserver au maximum ses ressources humaines. Il devait superviser cette fille afin d'éviter qu'elle ne réduise encore le nombre de ses hommes.

Il y avait cependant un bon côté à tout cela. La puissance de combat de la jeune fille, ainsi que sa capacité à sentir le danger, étaient tout simplement exceptionnelles au point de faire d'elle une escorte idéale. Autrefois, au fur et à mesure de ses promotions, il se déplaçait toujours entouré de gardes du corps et d'assistants. Mais à présent, cette fille seule suffisait.

— *Je peux accorder du repos à une personne de plus, ne serait-ce qu'une seule, en la sacrifiant à sa place... c'est déjà ça.*

Sous la lumière du soleil, Dietfried songea à cela, tandis qu'il voyait la jeune fille activer ses jambes avec empressement, ses pas rapides résonnant derrière lui.

— On en a fini avec ces achats de luxe... maintenant, les vêtements... Hé, par ici. Suis-moi.

— Capitaine, vous avez la connaissance de la ville.

— C'est exact. Je « connais bien la ville », répondit Dietfried sur le même ton, habitué aux formulations étranges de la jeune fille.

Comme il le disait, Leiden était sa ville natale. Dans des circonstances normales, il aurait pu tout à fait rentrer chez lui.

— Mais je ne sais pas si je l'aime ou si je la déteste.

Et le fait qu'il ne le fasse pas donnait un aperçu de sa situation familiale.

— Tu sais ce qu'il y a de bien, dans cette ville ?

— Je ne... connais pas bien... la ville.

— La beauté de l'architecture et l'esprit des habitants changent selon les villes. Si on met les émotions de côté, Leiden est une ville splendide.

— Je n'ai pas d'émotions. Donc c'est une ville splendide pour moi.

— Tu fais erreur.

— C'est difficile.

— Tu ne peux pas comprendre la logique humaine, parce que tu n'es pas humaine.

— Je vois.

Après avoir prononcé une phrase qui aurait blessé n'importe quelle fillette, il observa son visage. Comme toujours, il était impassible.

— Toi.

Mais il ne manqua pas de remarquer que sa voix s'était faite un peu plus terne.

— Tu n'as pas envie de t'enfuir loin de moi ? chuchota-t-il d'une voix oppressante, s'arrêtant soudain et la surplombant de toute sa hauteur.

Ses longs cils dorés encadrant ses grands yeux battirent comme des ailes de papillon. Elle semblait surprise.

— On n'est ni en mer, ni à bord du navire. Si tu t'enfuis quelque part, je ne pourrai pas te rattraper. Et pour commencer, je n'aurais même pas l'intention de partir à ta recherche. Alors si tu veux le faire, vas-y.

Si quelqu'un avait surpris cette question, elle aurait presque sonné comme une mise à l'épreuve. Peut-être était-ce bien cela. Il arrive que les gens fassent ce genre de choses, simplement par bêtise.

Dietfried ne l'aurait jamais admis, mais depuis qu'il avait pris cette bête sous sa garde, depuis qu'il l'élevait, un désir avait commencé à naître en lui. En contrepartie, il ne lui avait jamais donné de nom. Un autre que lui aurait probablement su le formuler, aurait exprimé ce désir sans difficulté. Mais Dietfried était différent.

Cet homme-là était d'une complexité extrême, profondément compatissant, et pourtant cruel.

— Capitaine Dietfried, que suis-je censée faire... en m'enfuyant... de vous ?

Tout comme cette fille, lui aussi était brisé, quelque part. Cette question n'avait aucun sens pour elle.

— Je n'ai aucune raison d'être. À moins que vous ne m'utilisiez.

Cette fille ne ressentait rien.

— Je n'ai de sens que si je suis utilisée. Je suis un outil. J'existe pour être utilisée.

Elle ne connaissait pas l'amour.

— Je suis une bête sauvage. Les bêtes suivent leurs maîtres où qu'ils aillent.

Tout ce qu'elle voulait, c'était une validation de son existence. L'argent, les honneurs, le statut... rien de tout cela n'avait de valeur pour elle.

— Je suis certaine d'avoir été faite ainsi... depuis ma naissance.

Elle n'avait besoin de rien. Elle ne comprenait même pas ce qu'étaient ces choses.

— Et vous... êtes enregistré... en moi comme mon maître.

La jeune fille, face à lui, le regardait comme pour lui dire : « N'oubliez pas que je suis une bête ».

— Vous m'emmenez avec vous et vous m'utilisez.

Peut-être que, dès le départ, leurs rôles étaient inversés.

— Restez à mes côtés, je vous en prie, Capitaine.

Peut-être était-ce Dietfried, en réalité, que l'on gardait à ses côtés comme preuve d'existence.

— *Si seulement je pouvais la tuer maintenant.*

Elle n'était qu'une bête esseulée, en quête d'un maître. Il n'était pas nécessaire que ce soit Dietfried. C'est ce qu'il avait l'impression qu'elle lui disait.

— Je rentre.

Dietfried fit volte-face. Il partit dans une direction complètement opposée à celle prévue. Ses longues enjambées faisaient claquer ses bottes de cuir. Il marchait comme pour laisser la jeune fille derrière lui.

— Mais vous n'avez encore... acheté presque aucun des articles.

— C'est bon. Je rentre.

— Bien.

Comme on pouvait s'y attendre, la jeune fille ne montra aucune expression, même lorsque son maître s'irrita soudainement et s'emporta. Elle avait l'habitude d'être ballotée. Pas seulement par l'homme devant elle, mais par son propre destin. Elle s'était laissée dériver, au fil du courant, jusqu'à se retrouver ici. C'était Dietfried, et lui seul, qui ne s'habituaît jamais à cette fille.

— Dépêche-toi.

Il n'existait aucun mot approprié pour qualifier la relation qui les liait.

— Oui, je ne vous quitterai pas d'un pas.

— *Espèce d'ordure.*

Pourquoi fallait-il que lui seul exprime ses émotions ? Il aurait aimé, ne serait-ce qu'un instant, que le visage de la jeune fille se déforme. Ce désir naquit en lui, puis s'évanouit aussitôt. C'était une façon de penser digne d'un enfant qui ne recevait jamais le moindre regard de sa mère. Pris dans le flot de ses propres émotions, Dietfried n'en prit même pas conscience.

— Capitaine.

Tirailé entre la colère et la confusion, Dietfried réagit au quart de tour, criant avec fureur :

— Quoi ?!

— Un individu suspect court vers nous, par–derrière. Dois–je le neutraliser ?

— Hein ?

Lorsqu'il se retourna, comme elle venait de le dire, un homme étrange accourait effectivement dans leur direction. Il portait une bourse sous le bras. À l'arrière, on entendait les cris d'une femme. À en juger par la scène, il s'agissait très vraisemblablement d'un voleur.

— Ne le tue pas. Capture–le.

À cet ordre murmuré d'une voix basse, la jeune fille répondit clairement :

— Entendu.

Sans attendre, elle s'élança.

— Dégagez !

L'homme, rugissant de façon agressive, fonçait en hurlant sur les passants qui, effrayés, s'écartaient pour lui céder le passage. La seule personne à remonter la voie dégagée fut la jeune fille.

— Dégage, sale gosse ! J'veis t'buter !

Voyant une gamine en uniforme militaire foncer sur lui, l'homme sortit un canif en courant. Agiter une lame en pleine course était d'une dangerosité sans nom. Même le plus costaud des hommes hésiterait face à une telle attaque frontale.

— Mon nom n'est pas « sale gosse ».

Mais la jeune fille, elle, n'hésita pas. Juste avant l'impact, elle abaissa brusquement son centre de gravité, évitant la lame d'emblée, puis s'empara de la jambe de l'homme en se jetant sur lui. Le mouvement de l'homme, arrêté net, se termina dans une chute violente, visage contre sol.

— C'est « Toi ».

L'attaque ne s'arrêta pas là. Elle saisit le malfrat par le dos, et, telle une chatte attrapant sa proie par la nuque, le souleva avant de frapper sa gorge d'un coup de poing. Dans le même mouvement, elle lui tordit le bras, immobilisant entièrement l'homme.

— P-Piti... é... lâ—

— Je ne comprends pas le contenu de votre discours.

— L-Lâ... lâche-moi, s'il...

— Je ne comprends pas le contenu de votre discours.

Il émanait de cette fille une terreur glaciale, une cruauté mécanique, lorsqu'elle répétait froidement la même phrase à un homme qui, probablement, demandait simplement qu'on le relâche. Sa beauté tranchait avec la froideur qu'elle inspirait.

— Le cours que je t'ai fait sur les points vitaux du corps humain t'a été utile, hein ?

— Oui.

Dietfried s'approcha d'un pas tranquille, comme si l'ombre pesante de tout à l'heure s'était un peu dissipée.

— Comme vous me l'avez appris, Capitaine. Les coups à la gorge sont efficaces.

— Exact. Tu te souviens du nom des zones qui font mal quand on les frappe ?

— « Points vitaux ».

— C'est bien... Chez les hommes en particulier, il y a ce qu'on appelle la pomme d'Adam. Regarde.

Dietfried saisit les cheveux du pauvre voleur et lui releva brutalement la tête. Il pointa ensuite du doigt la pomme d'Adam.

— Écoute bien. Ce renflement-là, c'est la pomme d'Adam.

— La pommade d'Adam...

— Non. POMME. D'Adam.

Le voleur ne pouvait qu'observer, hébété, cet échange surréaliste entre deux énergumènes. Il n'y avait pas d'autre mot que « bizarre » pour les qualifier. On pourrait même dire : dérangés. Après tout, il y avait littéralement un cours sur les points vitaux en se servant du corps d'un inconnu.

— La pomme d'Adam. C'est... un point vital ?

— Oui. Si tu frappes ici, parler devient difficile. C'est pratique quand tu veux faire taire quelqu'un.

— Entendu, Capitaine. Si je souhaite faire taire quelqu'un, je le frapperai là.

— Et aussi, tu es probablement allée viser les jambes parce qu'il avait un couteau, mais quand ton ennemi est habitué au combat, ce n'est pas une bonne idée. Tu risques de te faire envoyer valser. Tu es forte, mais tu restes légère.

— Je devrais esquiver sur le côté ?

— Avec ta détente, tu aurais aussi pu lui envoyer un coup de pied sauté. Il avait déjà les mains prises avec son canif et la bourse. La plupart des gens ne s'attendent pas à se faire sauter dessus comme ça. Ça peut marcher. Sinon, tu lui balances à la figure ce que tu tiens en mains pour faire diversion et tu attaques.

La fille hocha la tête comme pour dire « je vois ».

— Mais Capitaine, je n'ai pas le droit de jeter vos affaires.

— C'est vrai. Si tu l'avais fait, je t'aurais collé une raclée.

Malgré une expression montrant qu'elle n'avait pas trop compris, elle hocha quand même la tête. Ceux qui avaient été conditionnés à obéir finissaient par avaler sans broncher les contradictions des autres.

— Bref... On rend la bourse à la victime ? Ou on remet le tout à la police militaire...

Bien que Dietfried gérât la situation d'un ton sec et professionnel, son regard s'attarda sur une silhouette qui fendait la foule attroupée autour d'eux.

— Veuillez me laisser passer, dit une voix d'homme clairement audible.

— Pardon, c'est dangereux ici, laissez-nous passer, ajouta une autre voix, plus douce.

— Excusez-nous, nous avons appris que vous avez intercepté un criminel en fuite, nous aussi, alors allons ensemble le remettre...

Les hommes qui venaient d'arriver s'interrompirent net. Dietfried également.

— Gil...

Des cheveux sombres comme la nuit, des yeux couleur émeraude. Il y avait entre eux des ressemblances physiques certaines, mais l'atmosphère qu'ils dégageaient était radicalement différente. Pourtant, lorsqu'on les voyait côte à côte, le lien ne faisait aucun doute.

— Mon frère...

Celui qui se tenait là n'était autre que le cadet de Dietfried : Gilbert Bougainvillea.

— Ouaaaah, mais c'est notre Capitaine...

Aux côtés d'un grand homme roux, il tenait un voleur en joue, le traînant sans ménagement.

— *Claudia Hodgins, tiens... Il fallait bien que je tombe sur un type aussi bruyant.*

La joie de retrouver son cadet se fit brève chez Dietfried.

Mais dès qu'il songea à la manière dont il allait devoir expliquer la situation et à leurs réactions probables, ce bonheur se dissipa aussitôt, laissant place à l'agacement.

Gilbert, en voyant son frère aîné, afficha une lueur d'agitation. Toutefois, il reporta immédiatement son attention sur l'environnement et en évalua la situation. Lorsqu'il vit que c'était une jeune fille qui immobilisait à elle seule le présumé voleur, son regard changea.

— Hodgins.

— Aaah, t'en fais pas. Je peux m'en charger. Toi, va plutôt voir la fille...

Gilbert confia le malfrat qu'ils avaient maîtrisé au dénommé Hodgins, puis se dirigea vers la jeune fille. Il s'agenouilla à côté d'elle sur un genou, et planta son regard dans le sien.

— On échange. Tu es blessée ? demanda-t-il en reprenant la garde du voleur sans même attendre sa réponse.

— Rien de cassé ? répéta-t-il, la voyant silencieuse.

La jeune fille tourna les yeux vers Dietfried.

— Le Capitaine est indemne, répondit-elle, pensant qu'on s'enquérât de l'état de son supérieur, et non du sien.

— Non, je parle de toi.

Elle regarda Dietfried, puis Gilbert. Elle tourna la tête à gauche, puis à droite, plusieurs fois, incertaine.

— Que je sois blessée ou non n'a pas d'importance. Cette question est inappropriée.

À ces mots, une lourdeur subite vint peser sur la poitrine de Dietfried.

— Qu'est-ce que tu racontes... ? Il s'agit de ton corps. Ta famille serait triste si tu étais blessée, non ?

Il se rendait compte qu'il ne lui avait jamais posé cette question. Pas une seule fois.

— Je n'ai pas de « famille ».

Gilbert regarda Dietfried. Dietfried regarda Gilbert. Un instant, leurs regards se croisèrent et chacun rejeta silencieusement ce que l'autre s'apprêtait à dire. Une tension palpable, presque dangereuse, s'installa entre les deux frères. Jusqu'à peu, Gilbert s'était adressé à la jeune fille d'un ton doux, mais la chaleur de sa voix s'évanouit d'un coup :

- Mon frère, nous devrions prévenir la police militaire en priorité.
- Je dois m'en charger j'imagine ?
- Mais non voyons, c'est toi qui as les mains libres ici. Blague à part, on peut compter sur toi, quand même ?
- Je tiens des sacs, je te signale.
- Mon frère... Je vais vraiment me fâcher...

Finalement, Dietfried céda, par crainte de voir son frère cadet réellement se mettre en colère.

Les deux voleurs furent rapidement remis à la police militaire, et ainsi, les trois hommes et la jeune fille qui les avaient capturés quittèrent les lieux comme s'ils fuyaient un tumulte.

La suite des événements, pour résumer, fut ce que l'on pourrait appeler une spectaculaire querelle fraternelle.

Gilbert était hors de lui : son frère avait fait d'une fillette une combattante, la traitant comme une esclave. Dietfried, lui, s'efforçait désespérément de se défendre en affirmant qu'il ne s'agissait pas, à la base, d'une « fillette ». Pris entre les deux et ne supportant plus cette confrontation, Hodgins avait tenté d'éloigner la jeune fille du lieu de la dispute.

Mais celle-ci refusait de quitter le côté de Dietfried. En fin de compte, la discussion partit en éclats, et ils se séparèrent en convenant de fixer un vrai lieu et un moment pour parler plus tard. Sur le chemin du retour jusqu'au dortoir, et même une fois arrivé, Dietfried demeura silencieux. Il ne prononça pas un mot. Il était déjà très tard dans la nuit.

— Capitaine.

Le silence.

— Que souhaitez-vous manger ce soir ? Je peux vous réserver une place à la cantine.

— Pas besoin.

— Entendu.

Ce qui irrita encore plus Dietfried, c'était que cette fille, pourtant au cœur même du conflit, continuait de se comporter exactement comme d'habitude.

— Je ne veux plus voir ta tête. Retourne dans ta chambre.

— Entendu.

Une fois la porte refermée derrière elle, Dietfried réalisa brusquement quelque chose. La jeune fille ne se rendrait pas à la cantine si on ne le lui ordonnait pas. Et il avait oublié de le lui dire. Il y avait donc un risque qu'elle ne mange pas.

— *Je dois le lui dire.*

Mais une autre pensée s'imposa, pleine de colère : *Pourquoi devrais-je aller jusque-là pour elle ?* Chaque fois qu'elle était dans les parages, il finissait à chaque fois par se restreindre. La rage remonta en lui, nourrie par les paroles de Gilbert qui continuaient de résonner :

— *Mon frère, tu es quelqu'un d'horrible.*

— *Non, pas seulement moi. Elle aussi.*

— *Tu n'as donc aucune pitié pour cette enfant ?*

— *Tu ne comprends rien. Ce n'est pas ça. Tu ne saisis pas.*

— *Elle est encore si petite !*

— *C'est une petite meurtrière. Une tueuse. Un assassin qui a tué mes camarades et qui continue de tuer mes ennemis.*

Qui entre eux deux était vraiment le prisonnier ?

— *C'est elle qui a ruiné ma vie.*

Dans son désir de liberté, il avait tout jeté. Même s'il devait être critiqué, il avait fui, sans regarder en arrière. Voilà qui était Dietfried Bougainvillea.

— *Alors même que j'étais libre.*

Il avait abandonné sa maison.

— *Alors même que j'étais libre.*

Il avait abandonné sa famille.

— *Alors même que j'étais libre.*

Il avait abandonné son frère.

— *Alors même que j'étais libre.*

Et puis, il avait abandonné jusqu'à la bonté. Il était devenu une lame tirée de son fourreau, ne survivant plus que dans la dureté.

Il avait tout donné. Il avait souffert.

Et pourtant, à cause d'une seule fille, tout vacillait à présent.

Dietfried se leva brusquement. Il quitta son lit d'un geste vif, enfila un manteau, ouvrit la porte de la chambre voisine, et ordonna à la jeune fille de s'habiller chaudement, superposant plusieurs couches de vêtement. Il l'emmena dehors.

Où allaient-ils, au beau milieu de la nuit ? La jeune fille demanda leur destination, mais il ne répondit pas. Ils marchèrent. Marchèrent encore, longuement, puis montèrent dans une diligence. Le véhicule avançait avec le cliquetis régulier des roues. Par la fenêtre, on voyait la lune les suivre sans relâche.

Ils finirent par atteindre un endroit bien trop éloigné des bâtiments du dortoir. Ce qu'elle vit alors, ce n'était pas une maison ordinaire : un manoir s'élevait là, imposant. On pouvait supposer que les parcelles de verdure alentour faisaient elles aussi partie du domaine. C'était l'ancienne résidence de Dietfried.

Le manoir appartenait à la famille Bougainvillea. Il ne s'agissait que d'une partie de leur propriété. La maison principale se trouvait ailleurs. Le ciel pâlisait déjà, annonçant l'approche de l'aube. Un nouveau matin, à nouveau splendide, s'apprêtait à naître sur Leidenschaftlich.

Ils avaient voyagé toute la nuit. Le corps de Dietfried lui faisait mal. Il était dans un état pitoyable, éreinté par le manque de sommeil. Et pourtant, lorsqu'ils atteignirent enfin le manoir, il poussa un soupir de soulagement. Gilbert, qui était de service, lui avait dit qu'il faisait escale à Leiden. Dans ce cas, pour ne pas se faire sermonner par leur mère, il devait loger dans cette villa.

Il était là. Ce petit frère qui possédait tout ce que Dietfried n'avait jamais su être aux yeux de leurs parents.

— Écoute bien. Va frapper à cette porte. Et appelle Gilbert.

Son frère cadet encore respectable, celui que la vie n'avait pas encore tordu de l'intérieur, s'y trouvait.

— Dis-lui que je t'ai mise à la porte. S'il entend ça, il te prendra au sérieux. Montre-lui à quel point tu es épuisée. Quoi qu'il arrive, demande-lui de faire de toi un officier dans l'armée.

C'était là l'unique étincelle de lumière dans la nuit sans fin qu'était devenue la vie de Dietfried.

— Une fille comme toi n'a aucune chance de vivre une vie normale, à ce stade. Entre dans l'armée et va mourir.

Le fait que ce frère existe, que ce sang coule dans leurs veines à tous deux, représentait, pour Dietfried, un espoir.

— Lui, il te protégera.

Il était espoir. Il était lumière.

— Moi...

Aussi brisé qu'il fût, Dietfried pouvait croire qu'il lui restait au moins une chose normale dans sa vie. Cette pensée seule lui donnait du courage.

— Toi...

Il savait pertinemment qu'il agissait mal, en tant qu'être humain.

— Toi et moi, on ne peut pas rester ensemble.

Il savait qu'il faisait partie de ceux qui ne changeaient pas, même en sachant qu'ils avaient tort. Voilà pourquoi il aimait son petit frère vertueux comme s'il s'agissait d'une nécessité vitale. Et il l'aimait encore aujourd'hui.

Gilbert ne trahirait jamais Dietfried. Parce qu'au fond, lui aussi aimait son grand frère. L'expression figée de la jeune fille se fissura lentement. Elle ouvrait et refermait la bouche à plusieurs reprises, cherchant quelque chose à dire. Mais, probablement incapable de formuler les bons mots, elle jeta un regard vers le manoir Bougainvillea et secoua la tête, comme un enfant en pleine crise de refus.

— Vas-y. File.

— Je... ne veux... pas.

— Ne réplique pas. Je n'ai pas besoin de toi. Va te faire utiliser par un autre maître.

— Je... ne veux pas... Je ne veux pas...

— Je te dis que je n'ai pas besoin de toi ! Va-t'en !

La jeune fille tenta d'attraper le bras de Dietfried. Mais il tourna les talons avant qu'elle n'y parvienne, s'éloignant sans un regard, en direction de la diligence arrêtée un peu plus loin, devant le portail de la propriété.

— Capitaine.

Elle le suivait. Sa voix vibrait d'une détresse inouïe.

— *Qu'est-ce que tu me fais là...?*

— Capitaine, Capitaine...

— *Toi qui d'ordinaire ne ressens rien.*

— Capitaine, je ne veux pas ça ! Capitaine ! S'il vous plaît, donnez-moi... un ordre !

— *Toi qui ne me vois que comme un outil fait pour donner des ordres.*

— Capitaine ! Capitaine ! J'apprendrai à lire, je vous le promets !

— *N'importe qui ferait l'affaire, non ? Même si ce n'était pas moi.*

— Je vous en supplie ! Capitaine ! Je ne veux pas ça, Capitaine !

— *Même si ce n'était pas moi, tu aurais suivi un autre.*

— Capitaine... Capitaine... Je ferai tout ce que vous voudrez, Capitaine... Capitaine...

— *Même si ce n'était pas moi, ça t'aurait suffi... pas vrai ?*

Dietfried se retourna, pensant que sa voix s'était enfin tue. Mais la fille d'autrefois n'était plus là. La créature sauvage qu'il avait rencontrée la toute première fois avait, elle aussi, disparu.

— Je vous en prie, ne me laissez pas... toute seule...

Ce n'était plus la créature sauvage qu'il avait recueillie autrefois, mais simplement l'enfant qu'il avait un jour appris à faire parler. Dietfried la fixa comme un homme devenu vieux trop tôt. Elle pleurait. Cette fille, cette bête, qui ne versait pas une larme, même couverte de blessures, sanglotait à présent. Et le suppliait avec ce qu'elle avait à offrir.

— Je sais me battre... je peux aussi... porter vos affaires... et... vous aider à mettre votre chemise...

Elle énumérait désespérément ce qu'elle savait faire pour prouver qu'elle existait.

— Mes blessures... guérissent vite aussi... Je peux... tuer vos ennemis... Je ferai tout...

Comment affirmer qu'elle avait une place, qu'elle avait un rôle ?

— S'il vous plaît... Capitaine...

Comment rester aux côtés de Dietfried Bougainvillea ? Elle cherchait à affirmer son existence. En réalité, c'était Dietfried qui s'était trompé. Elle avait bel et bien compris... qui était son maître.

S'il avait pu s'agir de n'importe qui, il y aurait eu bien d'autres personnes qu'elle aurait pu suivre. Et pourtant, c'était lui qu'elle avait choisi. La bête sauvage l'avait senti et avait jeté son dévolu sur lui. Elle l'avait poursuivi, dans l'espoir qu'un humain comme lui... Un adulte comme lui... ne...

— Je peux... être utilisée. Je peux devenir... un outil parfait !

... L'abandonnerait pas.

S'il ne lui avait jamais offert de mots, s'il ne s'était contenté que de l'utiliser comme un vulgaire outil, elle n'aurait jamais dit une chose pareille.

Dietfried avait échoué.

Brosser ses cheveux, lui enseigner avec patience les gestes du quotidien... tout cela n'avait servi à rien. Lui apprendre quoi faire, comment se défendre seule... rien de tout cela n'avait suffi. Sans que Dietfried Bougainvillea lui-même n'en ait conscience...

— S'il vous plaît... laissez-moi... rester à vos côtés...

...La bête sauvage était en train de devenir une personne.

Les ténèbres profondes de la nuit commençaient lentement à s'effacer.

Depuis le manoir Bougainvillea, un domestique et Gilbert, le maître des lieux étaient sortis, alertés par les cris. Ils fixèrent la scène, stupéfaits.

Dietfried, lentement, changea de direction. Il se tourna vers l'enfant en pleurs. Un pas, puis un autre. Il s'avança vers elle.

— Tu as besoin de moi ?

Puis il tendit les bras. Et la prit contre lui.

— Oui.

Avec la maladresse de quelqu'un qui tenait un animal pour la première fois, Dietfried la soutint par le dos.

— Même si je dis que je n'ai pas besoin de toi... toi, tu as besoin de moi c'est ça ?

À cet instant, tous deux ne faisaient plus qu'un.

— Oui... S'il vous plaît... ne me laissez pas seule.

Ils ressemblaient à un être vivant unique, composé de deux formes déformées, mais réunies.

— Je vois...

Dietfried sentit alors les ténèbres qui grouillaient dans sa poitrine s'éclaircir. La haine qu'il éprouvait à son égard s'estompait peu à peu tout comme sa colère envers lui-même, ou encore ce complexe d'infériorité qu'il nourrissait envers le reste du monde. Baigné par la lumière douce de l'aube, tout cela s'effaçait, comme les dernières couleurs sombres de la nuit.

— *Je vois... C'est donc cela que je voulais.*

Dietfried, perdu dans ses pensées, serrait l'enfant contre lui. Il comprenait à présent pourquoi cette fille l'avait toujours irrité. Car tout comme elle désirait qu'on reconnaisse son existence, lui aussi... voulait être accepté. En société, il était reconnu. Il avait des subordonnés qui l'admiraient. Et pourtant...

— *C'était ça, ce que je voulais.*

Il voulait être reconnu... par cette bête sauvage.

Le temps où il avait sincèrement voulu la tuer était révolu. Tout comme celui où il souhaitait s'en débarrasser.

Même cette période où il se contentait de l'utiliser comme un outil jusqu'à ce qu'elle s'effondre, comme une esclave, s'effaçait lentement.

Désormais, ses pensées dérivait vers une autre question : *que puis-je faire pour qu'elle tienne ? Pour qu'elle vive ?*

Ils évoluaient tous deux, lentement, vers la lumière.

— Alors... reste à mes côtés.

C'est pourquoi, lui aussi, voulait la reconnaître. Peu importait leur être difforme, ils allaient exister ensemble.

Ainsi, cette enfant et cet homme accueillirent ce premier matin où ils se reconnaissaient mutuellement.

Plus tard, un manoir fut construit en périphérie de Leidenschaftlich.

Érigé à la fin de la Guerre Continentale, après la cessation officielle des hostilités, ce manoir abritait une famille quelque peu singulière. Un homme et une jeune fille. L'écart d'âge entre eux était évident. Ils ne semblaient pas particulièrement bien s'entendre, mais rien ne laissait penser qu'ils pourraient un jour se séparer.

— Capitaine, il est l'heure.

Alors que des mèches dorées tombaient devant lui comme un rideau de soie, Dietfried frotta ses paupières encore collantes de sommeil et les ouvrit. La première chose qu'il vit fut une paire d'orbes bleus profonds, des lèvres couleur cerise. Cette silhouette déjà vêtue de l'uniforme de la marine portait des traits que l'on qualifierait sans hésitation de sublimes.

Dietfried regretta aussitôt d'avoir pensé, dès le matin, qu'elle était belle.

— Capitaine, il est l'heure, répéta-t-elle d'une voix douce.

— Tais-toi... je sais.

Il se redressa en bâillant.

La jeune fille entreprit de le déshabiller sans le moindre embarras, malgré les gestes un peu enfantins qu'il faisait dans sa mauvaise volonté.

— Vous avez un dîner professionnel ce soir après le travail. Je n'y assisterai pas, mais j'ai réservé une diligence pour le retour. Veuillez donner votre nom à la réception.

— C'est bon, j'ai compris.

Lui laissant le champ libre, Dietfried se laissa habiller, passant de sa tenue de nuit à son uniforme.

— Vous vous êtes couché tard hier. Il y a des cernes sous vos yeux.

— Tu causes trop ces derniers temps... C'est l'influence de Gil, hein ? Tu ne peux pas venir aujourd'hui parce que tu as quelque chose avec lui ?

Voyant ses mains s'immobiliser complètement alors qu'elle boutonnait sa veste, Dietfried eut un reniflement, moqueur.

— On lit en toi comme dans un livre ouvert. Tu l'aimes bien, hein ?

— Non.

C'était là une scène du quotidien, répétée des dizaines de fois. Rien de spécial.

— Même si toi non, lui... pas sûr.

— Ce n'est pas du tout ce que...

— Vous vous voyez en tête-à-tête ?

— M. Hodgins sera aussi présent.

— Même si tu finis avec lui, je ne te lâcherai pas. Tu continues à travailler pour moi.

— Bien sûr.

— Hn. Bon, coiffe-moi.

— Oui.

— Le ruban sera... bleu marine.

— Oui.

Dietfried la regarda. Elle avait grandi. À leur première rencontre, elle lui arrivait à peine à la taille.

— *Mais de nos jours... elle est plutôt proche de Gilbert.*

Même si elle remplissait à la perfection ses tâches de secrétaire chaque jour, Dietfried ne pouvait nier une impression persistante : celle qu'elle échappait à son emprise. Cela la rendait peut-être heureuse... mais lui, cela le dérangeait.

— Tu dis toujours « oui », mais tu finiras par m'abandonner, pas vrai ?

Ces mots, qui ne lui ressemblaient pas, s'échappèrent malgré lui. Et une fois prononcés, il ne put les reprendre. Tandis qu'il gardait le silence, la jeune fille pencha légèrement la tête.

— C'est vous qui êtes en position de m'abandonner.

— Comme si je pouvais encore faire ça maintenant. Tu es à moi.

Le silence.

— Aaah, je n'ai pas envie d'aller bosser... Je ne me sens pas bien. Tout m'agace...

— Lord Dietfried.

— Quoi ? Tu es bien pénible.

Agacé, il se laissa tomber en arrière sur le lit. Elle l'imita, après un moment d'observation silencieuse. Elle s'allongea à son tour, tout près de lui.

— Tu veux dormir aussi ?

— Je suis votre outil, après tout. Je vis, je meurs, je m'allonge, je dors à vos côtés.

— Tu en es arrivée à dire ça, maintenant...

Il s'était peu à peu laissé prendre dans son sillage.

Il aurait pu s'en plaindre. Mais à présent, cette relation, dans son étrangeté même, lui apportait un certain apaisement.

Jusqu'à aujourd'hui encore, il n'avait jamais exprimé clairement ce qu'il ressentait pour elle.

— Un jour... tu finiras par...

— Je vous servirai toujours.

— Tu dis ça, mais un jour...

— Je vous servirai. Tant que vous ne m'abandonnerez pas.

— J'ai dit que je ne te jetterai pas, non ?

— Vous avez essayé, une fois.

— Tu sais... c'était une réaction instinctive. J'étais dépassé... Élever un enfant, c'était vraiment pénible.

— Je vous en suis reconnaissante. Je vous servirai toute ma vie.

Dietfried n'était plus l'homme qu'il avait été. Il était devenu un homme qui ne pouvait plus se défaire de cette fille.

Elle était devenue la preuve de son existence.

C'est pourquoi il tendit la main. Comme pour la garder près de lui, comme pour qu'elle n'oublie jamais qui était son maître.

Il prononça le nom qu'il avait choisi lui-même pour elle : « ■■■■ »

La caresse sur sa joue, son nom murmuré... la jeune fille plissa doucement les yeux.

— Oui. Je reste à vos côtés.

C'était une histoire où le futur aurait été radicalement différent... s'il ne l'avait pas abandonnée à ce moment-là.





ヴァイオレット・エヴァーガーデン II

晚佳奈



LIVRET 10
Gilbert Bougainvillea et le songe éphémère



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Et ainsi, ils chériraient le passage du temps pour l'éternité.

Gilbert Bougainvillea et le songe éphémère

Le garçon s'éveilla seul dans une chambre bercée par le bruit de la pluie.

Il pleuvait doucement dehors. Le garçon, dont les cheveux avaient la couleur du crépuscule et les yeux d'un vert émeraude, regarda par la fenêtre avec une lueur de contentement.

Aujourd'hui était un jour de pluie. Ce qui signifiait : pas d'entraînement à l'épée ni de tours de terrain à l'extérieur. Ils auraient sans doute cours à l'intérieur. Le garçon était curieux de connaître la suite d'un livre pour enfants qu'il n'avait pas pu finir à cause de l'entraînement.

— *Chouette.*

Il lui était interdit de lire avant de dormir. Ses livres lui seraient confisqués si ses résultats en cours particuliers baissaient. Bien sûr, il n'avait pas non plus le droit de cumuler les défaites à l'entraînement à l'épée. Élevé dans une famille stricte, le garçon portait des marques de fouet sur les mains. Il avait été frappé la veille, et la douleur pulsait encore jusqu'à présent.

Son frère aîné s'était enfui pendant l'entraînement, et c'était lui qui avait été puni pour ne pas l'avoir recherché. En l'apprenant, son frère s'était emporté contre leur père, mais avait reçu un coup de poing en retour, et l'affaire s'était arrêtée là. En cet instant même, dans une autre pièce, son frère devait lui aussi savourer ce matin.

— Gilbert.

On frappa à la porte, et le garçon passa la tête dehors, en tenue de nuit.

— Hé hé, on a un jour de repos.

Avec une joue enflée et un œil au beurre noir, son frère lui sourit de toutes ses dents. Quand Gilbert lui demanda si ça allait, il répondit que « ce n'était rien du tout ».

En prenant les mains de Gilbert, il les frotta comme pour les réchauffer.

— Désolé de m’être enfui.

— Hm-hm.

Gilbert secoua la tête.

— Mais je pense que je recommencerai.

— Pourquoi, mon frère ? demanda Gilbert.

— Parce que ça me fout en rogne. Pas seulement le vieux, tout le reste aussi.

Gilbert baissa les épaules. Il comprenait un peu ce que voulait dire son frère. Celui-ci haïssait le destin et les obligations qu’on leur imposait.

— Toi non plus, ne deviens pas leur esclave. Hey, je peux dormir dans ta chambre ? Ils ont confisqué mon matelas pour me punir. Il fait trop froid, j’en peux plus. Ah, et le roman que tu lisais, je peux le lire en premier ?

— Oui, bien sûr, mon frère, répondit Gilbert.

— *Un jour, quand je serai grand, moi aussi je veux essayer de faire les choses que j’aime... pensa Gilbert.*

L’homme s’éveilla dans une chambre bercée par le bruit de la pluie.

Ce fut un réveil sans entrain. L’humidité devait être élevée. Lorsqu’il tenta de se redresser, il sentit un poids sur son corps. Il tenait dans ses bras une femme magnifique.

Ses cheveux étaient d’or, ses cils dorés, sa peau de porcelaine. Elle dormait profondément. Elle avait des membres longs, élancés, et un corps fin. Elle ressemblait presque à une poupée. Au départ, Gilbert fut surpris de découvrir qu’il partageait son lit avec quelqu’un.

— *Violet.*

Et puis, il fut surpris de constater qu’il s’agissait de celle qu’il aimait.

Il l'observa attentivement. Elle dormait si paisiblement qu'il se demanda un instant si elle respirait vraiment. Il approcha son oreille de sa bouche pour entendre sa respiration, puis porta une main à sa poitrine, soulagé. Endormie, Violet ressemblait vraiment à une poupée conçue de toutes pièces.

— *Sa peau est si belle.*

Elle était bien trop jeune pour quelqu'un comme lui, qui s'était découvert récemment un cheveu blanc. Ils étaient en couple, mais l'écart d'âge entre eux était grand. Malgré tout, Violet gardait un visage presque enfantin.

— *Elle avait déjà des traits adultes quand elle était enfant.*

Certaines personnes, comme elle, finissent par avoir l'air plus jeunes en vieillissant. Peut-être pouvait-on dire que son âge avait fini par rattraper les traits de son visage... puis les dépasser. Désireux d'exprimer un peu d'affection, Gilbert attrapa une mèche de ses cheveux dorés et y déposa un baiser, prenant soin de ne pas la réveiller. Un sourire timide naquit naturellement sur ses lèvres.

— Major, l'appela Violet, les yeux encore fermés.

Ce titre ne convenait plus à Gilbert, mais c'était le premier mot qu'elle prononça. Son ancien grade. Il lui permettait donc de l'utiliser, sans la corriger.

— Je t'ai réveillée ?

— Non, j'étais déjà à moitié éveillée...

Elle se frotta les yeux comme un chaton, puis les ouvrit pour le regarder. Chaque geste d'elle le fascinait.

— Major, vous êtes là, dit-elle d'une étrange manière, sans doute encore un peu dans le flou du réveil.

— Évidemment.

— Cela m'a surprise.

— Je comprends. Moi aussi... Après tout, ce n'est que notre premier jour de vie commune. C'est normal qu'on soit un peu surpris tous les deux.

Il rit doucement et serra davantage Violet dans ses bras. Leur nez se frôla. Comme des animaux, ils s'enlacèrent.

— Pour moi, Major, vous êtes parfois si passionné... que j'ai l'impression... que je vais cesser de fonctionner.

— Pourquoi parles-tu en hachant tes phrases, Violet ?

— Très probablement... à cause de la gêne.

— Je vois. Tu es nerveuse. Laisse-moi voir ça.

— Non. Je ne peux pas.

— Laisse-moi.

— Je ne peux pas.

Violet détourna le visage, tentant de le dissimuler dans ses mains pâles. Gilbert rit et l'enlaça à nouveau. Rougissante, comme pour protester, elle attrapa un oreiller et le plaça entre leurs visages.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une barrière.

— Je ne peux pas t'embrasser pour te dire bonjour avec ça.

— C'est une barrière.

— Violet, tu ne m'aimes plus ?

— Ce n'est pas ça.

— Alors pourquoi cette barrière ?

— Mon visage... J'ai celui du réveil.

Elle laissa timidement dépasser sa tête de derrière l'oreiller.

— Ce serait problématique si je vous le montrais, que vous le trouviez bizarre... et que vous vous mettiez à me détester.

Gilbert balança l'oreiller et vola les lèvres de Violet sans poser d'autre question. Dehors, la pluie continuait à tomber. Il leur fallut un long moment avant de sortir du lit, et leur petite lutte intime se prolongea jusqu'à midi.

À midi, Gilbert prépara un repas et ils mangèrent ensemble. Comme la pluie ne cessait pas et qu'ils étaient tous deux en congé, ils passèrent leur temps assis sur le canapé à lire des livres.

La journée fut passée à faire ce qu'ils aimaient.

Depuis la diligence, le garçon observait le paysage à travers la fenêtre.

Jamais il n'avait tenté de vivre une seule journée en toute liberté. Pour Gilbert, qui portait le sang des Bougainvillea, une famille renommée pour avoir produit d'innombrables soldats d'élite, tout était déjà tracé. Le type de chaussures qu'il devait porter, le tissu de sa veste, l'heure à laquelle il devait se lever, les arts martiaux qu'il devait apprendre, les personnes avec qui il n'avait pas le droit d'être ami... Tout cela avait été décidé à l'avance. Le fait qu'il intégrerait l'académie militaire au printemps avait également été scellé dès sa naissance.

Il avait fait affréter une diligence pour aller voir sa future chambre au dortoir, mais seul un majordome l'accompagnait. Ses parents, eux, n'étaient pas venus. Son père était retenu par le travail, et sa mère s'occupait de sa petite sœur, tout juste née.

Quant à son frère, il avait déjà fui le domicile familial et nul ne savait où il se trouvait. Il avait envoyé une lettre à Gilbert seul, dans laquelle il annonçait s'être engagé dans l'école de la marine, mais depuis, plus aucun signe de vie. Il avait promis de revenir pour célébrer l'entrée de Gilbert à l'école militaire, mais rien ne permettait d'affirmer qu'il tiendrait parole.

Le paysage défilait lentement de l'autre côté de la vitre. De jeunes garçons de son âge marchaient en groupe, riant joyeusement. Des garçons ordinaires. Au lieu d'intégrer l'école militaire, ils prendraient sans doute la relève dans un commerce familial ou exerceraient un métier quelconque. Ils n'étaient qu'en promenade, et pourtant, ils semblaient s'amuser énormément.

Gilbert, qui ne faisait rien d'autre que rester assis dans une diligence, ne trouvait de plaisir en rien.

Quand le cocher lui demanda s'il souhaitait faire une halte quelque part, aucun lieu ne lui vint à l'esprit. Il avait beau être particulièrement doué en géographie et connaître de nombreux noms de lieux, il ne fut pas capable d'en prononcer un seul.

Il savait qu'il ne pouvait pas fuir.

S'il se mettait, par exemple, à parler ici de ses conflits intérieurs, de ce qui le rongait, on le qualifierait de faible. Il serait exclu de la famille, et ses responsabilités d'aîné seraient reportées sur les futurs maris de ses sœurs cadettes, encore toutes petites.

Si cela arrivait, même si ses sœurs tombaient un jour amoureuses de quelqu'un, elles ne pourraient pas suivre leur cœur, et seraient contraintes d'épouser un homme qu'elles n'aimeraient pas.

La meilleure solution était donc que Gilbert endure. C'était ainsi que le monde pouvait continuer sa vie sans heurt. De toute façon, Gilbert ne se considérait pas comme précieux. À ses yeux, s'il y avait quelqu'un destiné à disparaître, ce devait être lui.

Il aperçut un couple âgé qui se promenait parmi les arbres, et, sans vraiment savoir pourquoi, il leur en voulut.

Il se mit à pleurer.

Depuis la diligence, l'homme observait le paysage à travers la fenêtre.

Aujourd'hui était un jour de liberté. La verdure au-dehors était splendide. Lorsqu'il tourna la tête, il découvrit, tout près de lui, quelqu'un d'encore plus beau. C'était sa bien-aimée. La diligence s'arrêta en lisière d'une vaste forêt, et tous deux descendirent, portant un panier de pique-nique imposant.

Ils n'avaient pas pu venir l'autre jour à cause de la pluie, mais le choix de ce jour s'avérait peut-être une heureuse décision. Un voisin leur avait dit qu'on pouvait voir des montgolfières aujourd'hui.

— J'ai déjà volé à bord d'un chasseur, mais jamais en montgolfière. Et vous, Major ?

Violet et Gilbert avaient étendu une grande couverture sur l'herbe, et s'étaient allongés dessus, le regard tourné vers le ciel. Les sandwiches maison et le thé que contenait le panier avaient déjà été consommés. Tous deux étaient de petits mangeurs, mais ils avaient l'impression d'avoir mangé bien plus que d'habitude. Était-ce parce qu'ils passaient un moment insouciant en pleine nature, rien que tous les deux ?

— Jamais. J’aime la vitesse des chasseurs, mais ils ne sont pas faits pour admirer le paysage. Cette personne là-bas a l’air de bien s’amuser. On devrait essayer ensemble, un jour.

Un petit ballon rouge flottait au loin, dans le ciel.

— J’ai quelques inquiétudes concernant la sécurité.

— En effet. Personne n’a pensé à les rendre pare-balles.

D’un naturel militaire, le couple s’engagea dans une conversation pour le moins étrange. Ils avaient du mal à croire que des gens montaient vraiment dans ces engins. Lorsqu’il partagea son avis selon lequel on mourrait aussitôt si on se faisait tirer dessus en vol, Violet répondit : *Moi aussi, c’est ce que je me disais.*

— Je doute que l’on puisse en profiter si l’on doit passer son temps à craindre un tireur embusqué. Et si on optait plutôt pour une balade à cheval ?

— Facile de fuir à cheval. Et on peut aussi les manger en dernier recours. Décision rationnelle.

Le silence.

— Quand nous avons dû abattre un cheval militaire pour le manger, Major, vous aviez l’air triste. Je vous prie de m’excuser. C’était déplacé de ma part.

— Non. C’était... l’époque qui voulait ça...

— Oui. Une époque qui voulait ça...

Parce que c’était « l’époque voulait ça » on avait pardonné bien des choses. Leur relation, par exemple.

— Violet...

Gilbert voulut lui demander pardon. Mais il s’interrompit en cours de phrase.

— Tu n’as pas froid, au fait ?

Après tout, ils vivaient déjà ce temps d’après, le temps où le pardon lui avait été accordé.

Le jeune homme observait les gouttes d'eau glisser le long des pétales d'une rose.

Cela faisait plusieurs minutes qu'il restait ainsi. Le vase posé sur la table ne lui répondait évidemment pas. Sa compagne, une fiancée choisie par ses parents, et de surcroît transmise par son frère aîné pour des raisons d'héritage, semblait s'ennuyer. Il était évident qu'ils ne se voyaient pas par désir mutuel. Plutôt que de passer ce précieux jour de congé de l'école militaire à la rencontrer dans un café, il aurait cent fois préféré le passer dans la chambre de son tout premier véritable ami, rencontré là-bas.

— *Je me demande ce que fait Hodgins.*

Les jeux de cartes et les veillées dont Hodgins lui avait parlé ne l'attiraient pas tant que ça, mais Gilbert appréciait sa compagnie, et le simple fait de partager un repas avec lui était un plaisir. Cette relation, parfois mal vue par les instructeurs, ne lui donnait nullement envie d'y renoncer.

— *De toute façon, il a d'autres amis que moi. Il s'en sortira très bien sans ma présence.*

Quelque chose d'« intéressant » avait enfin fait irruption dans la vie de Gilbert. Et cette chose, c'était Claudia Hodgins. Avec la tête entièrement tournée vers son ami, il ne pouvait décemment mener une conversation plaisante avec une jeune fille de son âge.

— Hum, je vais prendre congé.

Ces mots vinrent de sa fiancée, au bout d'un certain temps. Ce fut à cet instant que Gilbert revint à la réalité.

— Excusez-moi... J'étais un peu dans la lune... alors même que je suis avec vous.

— Non... J'étais contente de vous voir. Et le thé était très bon aussi.

— C'est vrai. La nourriture était excellente également.

Quand il l'escorta à l'extérieur, un domestique de sa maison attendait à une courte distance.

— M. Gilbert... Pensez-vous pouvoir les convaincre ?

— Si j'ai encore un peu de temps. Je suis étudiant, je n'ai aucun poids dans cette affaire.

— Je vois... moi non plus.

— C'est une décision de nos parents. Cela prendra du temps, sans doute, mais tâchons de les convaincre de revenir dessus.

— Oui... Hum... Je suis vraiment heureuse... que ce soit vous qui soyez devenu mon fiancé, M. Gilbert.

Gilbert esquissa un léger rire, bien qu'il n'en éprouvât aucune joie. Car il savait qu'il n'était, pour elle, rien de plus qu'un pion que l'on plaçait là où cela était le plus arrangeant.

— En ce qui me concerne... je pense que mon frère a toujours tout mieux réussi que moi.

Sa fiancée inclina la tête, puis se mit à rire doucement, quelque peu embarrassée.

L'homme observait les gouttes d'eau glisser le long des pétales d'une rose.

Un parfum frais et délicat s'échappait du bouquet qu'il venait d'acheter. Il se sentait étrangement gêné, debout sur la place, non loin de chez eux, les yeux rivés au sol depuis le début.

C'était la première fois de sa vie qu'il achetait un bouquet de roses rouges.

Le moment de l'achat avait été plus embarrassant que tout. Il avait bien offert des fleurs à ses sœurs et à sa mère auparavant, mais jamais des roses rouges.

— *Sans doute parce que...*

Il avait toujours eu l'idée qu'un tel bouquet était destiné à être offert à une personne aimée. Il avait tant réfléchi à ce qu'elle penserait en les recevant sans raison apparente qu'il en avait été presque paralysé.

— *Des fleurs violettes auraient peut-être été mieux ?*

Sa bien-aimée ne les refuserait sans doute pas, mais elle risquait fort d'arborer une expression perplexe. C'était tout à fait son genre.

— *Mais c'est ce que je voulais lui offrir. Tant pis.*

S'il était animé à 30 % par le désir de lui offrir quelque chose par plaisir, les 70 % restants relevaient de l'envie irrépressible d'offrir ces fleurs-là, précisément, à la personne qu'il aimait. Même maintenant, alors que ce souhait brûlait toujours en lui, il ne pouvait s'empêcher de redouter que ce geste la mette mal à l'aise.

Mais après tout, elles étaient déjà achetées. Il avait demandé au fleuriste un bouquet de roses, avait même choisi avec soin la couleur du ruban... Il n'y avait plus de retour en arrière possible.

— Major.

Violet arriva au point de rendez-vous, sur la place. Ils étaient partis ensemble de chez eux, mais s'étaient séparés en route pour régler chacun quelques affaires, avant de se retrouver ici.

— Un bouquet... Vous allez quelque part après ? Je peux porter vos affaires si vous le voulez.

Sa bien-aimée, visiblement, croyait que le bouquet était destiné à une visite au cimetière. Gilbert resta figé un instant... puis se mit à rire.

— Non, pas du tout... Je les ai achetées...

Prenant les affaires de Violet, il lui tendit le bouquet.

— ... pour les offrir à la personne que j'aime.

De l'autre côté du bouquet de roses, il aperçut les joues de Violet se teinter de rouge, et ses yeux briller doucement.

— Major, vos yeux sont ici.

Il fixa la jeune fille soldat qui venait de prononcer ces mots. Elle désignait quelque chose du doigt. Juste devant son doigt blanc, tendu bien droit, se trouvait une broche d'émeraude. Une gemme semblable à celles que possédait Gilbert Bougainvillea, désormais membre de l'armée de Leidenschaftlich, depuis sa naissance.

La jeune fille soldat le regarda avec une intensité qui semblait transpercer ses yeux magnifiques, empreints de tristesse.

— Je me demande comment on dit la chose.

Depuis l'époque où elle n'était encore qu'une orpheline à peine capable de parler, elle avait parfois ce genre de manière d'être. Quand elle ne trouvait pas le mot juste, elle avait du mal à s'exprimer. Au début, il crut qu'elle cherchait le nom de la pierre précieuse, l'émeraude, mais il se trompait.

— Quand je l'ai regardée... je me suis demandé quel mot conviendrait...

À cet instant, Gilbert retint son souffle. Il venait de comprendre.

— Jolis...

C'était lui qui lui avait appris à parler. Il lui avait enseigné tant de mots. Pour qu'elle puisse exécuter les ordres qu'on lui donnait. Cette jeune fille, au visage si magnifique, n'était en réalité qu'une bête.

— *Je ne lui ai jamais appris.*

Une créature qui, pour une raison ou une autre, ne semblait comprendre qu'un seul mot : tuer.

— *Je ne lui ai jamais appris.*

Leurs échanges se limitaient donc, naturellement, à cela :

« — Tue.

— Oui.

— Tue.

— Oui.

— Tue.

— Oui.

— Tue.

— Oui.

— Tue.

— Oui. »

Bien sûr, il lui avait aussi enseigné des habitudes de vie, pour qu'elle puisse survivre après sa mort. On pouvait dire que Gilbert avait fait tout ce qu'il pouvait pour elle. Et pourtant, c'était maintenant sa propre négligence qui lui revenait en pleine face.

— *Je ne lui ai jamais appris.*

Il avait su lui ordonner de tuer, mais jamais il ne lui avait enseigné un mot aussi simple que « joli ».

— *Je ne lui ai jamais appris.*

Alors qu'elle était une jeune fille faite pour ce mot.

— *Je ne le lui ai jamais dit.*

Alors même qu'il l'avait pensé, tant et tant de fois.

— *Je ne le lui ai jamais dit.*

Si elle n'avait pas vécu cette vie sur le champ de bataille à ses côtés, elle aurait sûrement reçu ce mot en louange, encore et encore.

— *Elle ne sait pas.*

Elle venait tout juste de le découvrir.

— Elle ne sait pas, et pourtant...

Et pourtant, c'était en regardant la gemme qui ressemblait aux yeux de Gilbert Bougainvillea qu'elle avait prononcé ce mot : joli.

— *Je t'emmène à la guerre, tu le sais ?*

Pourquoi avait-elle dit cela ? Elle n'était pas du genre à flatter. Les compliments ne franchissaient jamais ses lèvres. Ce n'était pas dans sa nature. Elle ne disait que la vérité. Elle était incapable de mentir. Elle vivait presque comme une machine.

Et c'est précisément parce que ces mots étaient vrais, et qu'ils venaient du plus profond de son cœur, que cela faisait si mal.

— *Ça fait mal.*

Savoir que ce mot, qu'elle aurait dû entendre pour elle-même, elle ne l'apprenait qu'en observant les yeux de son maître. Celui qui lui donnait l'ordre d'assassiner.

Il acheta la broche, la lui donna, puis se fraya un chemin à travers la foule nocturne comme s'il cherchait à vérifier quelque chose. Il voulait aller dans un endroit calme. La honte qu'il éprouvât envers lui-même était telle qu'il ne pouvait la supporter.

Éduquer et guider un enfant en temps de guerre relevait déjà de l'épreuve. Mais elle... elle n'était pas une enfant comme les autres. C'était tout simplement « elle ». La jeune fille à qui l'on avait donné le nom d'une fleur. La vierge du champ de bataille : Violet. Aux yeux d'un tiers, Gilbert aurait sans doute été considéré comme un excellent mentor, mais lui-même venait d'être frappé en plein cœur, bien trop douloureusement, par ce qui venait de se produire.

— Major, que dois-je faire de ceci maintenant ?

Elle lui montra la broche qu'elle tenait en main.

— Attache-la où tu veux.

— Je finirai par la perdre.

— Ce sera le cas si tu pars au combat. Tu n'as qu'à la porter uniquement en temps de paix... J'aurais peut-être dû en choisir une de la même couleur que tes yeux...

Mais Violet, la fille soldat, secoua la tête à ces mots.

— Non. Celle-ci était la plus jolie.

Il cessa de respirer devant cette affirmation limpide.

— J'ai toujours trouvé qu'ils étaient jolis...

Je ne connaissais pas le mot, alors je ne l'avais jamais dit. La respiration s'interrompit, comme stoppée net par la douleur, par l'angoisse.

— Vous avez de jolis yeux... depuis le tout début, quand nous nous sommes rencontrés.

C'était comme si cette tendresse suffisait à l'étouffer. Comme si cet amour, si pur, allait l'empêcher de respirer... et le tuer.

— Major, vos yeux sont ici.

Il regardait sa bien-aimée, celle qui venait de prononcer ces mots. Ils étaient allés ensemble dans une bijouterie pour choisir des alliances. Une magnifique paire de bagues, dignes d'un couple heureux.

— *Oui, c'est ce que nous sommes censés faire.*

Et pourtant, tout cela lui semblait irréel. La boutique était pleine d'amoureux qui s'étaient juré un avenir commun, le bijoutier les attendait avec un sourire bienveillant. Cet endroit existait bel et bien. Lui-même s'y trouvait... et pourtant, rien ne lui paraissait réel.

— Aaah, heu...

Il voulut dire quelque chose, mais les mots se bloquèrent en cours de route. Elle était là, tout près. Malgré son sourire radieux, une voix murmurait dans sa tête : « *C'est faux.* » Il força un sourire, mais son cœur produisait des sons inquiétants.

— *Quelque chose cloche.*

Oui, quelque chose n'allait pas. Il ignorait quoi. Mais il sentait qu'il devait regarder de plus près.

— *Qu'est-ce qui ne va pas ?*

Cheveux d'or, orbes bleus, lèvres couleur cerise. Peau immaculée. Membres élancés.

— *Non.*

Des membres élancés...

— *Non...*

Elle avait des mains.

— *Elle n'est pas censée en avoir.*

La femme devant lui était d'une beauté parfaite, sans défaut. Une beauté si éclatante qu'elle semblait irréaliste.

— *Ah. Je comprends.*

Ce malaise qu'il ressentait... c'était en réalité très simple.

— Violet, que sont devenus tes bras ?

— *Tu es censée les avoir perdus, pendant la guerre.*

Aussitôt ces mots prononcés, le sourire de Violet s'éteignit brusquement. Son visage redevint impassible, privé d'émotion.

— Pourquoi as-tu dit ça ?

— Non, c'est juste que... il y a quelque chose de bizarre.

— Ce n'est pas bizarre. Ce n'est pas ce que vous vouliez ?

Gilbert était perdu. Il se mit à transpirer, sa gorge devint sèche. Une goutte de sueur coula jusqu'à l'œil.

Il se le frotta avant de respirer profondément, et le rouvrit.

La bijouterie avait disparu.

— Violet ?

Tout avait disparu.

— Violet.

Tout avait été remplacé par un espace blanc, uniforme.

— Violet. Violet.

Elle aussi avait disparu.

— Où es-tu, Violet ?

Sa bien-aimée n'était plus là.

— Violet !

Celle qui comptait le plus à ses yeux avait disparu.

— Violet !

Elle, qu'il aimait plus que tout au monde, qu'il voulait protéger... pour qui il aurait tout sacrifié. La femme qu'il aimait plus que quiconque... avait disparu. Il avait tout perdu. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé. D'ailleurs, où s'arrêtait la vérité, et où commençait l'illusion ?

— *Ai-je seulement vécu ces jours heureux à ses côtés ?*

Gilbert commença à réfléchir. Seul, dans cet espace blanc, vide, à l'image de lui-même. Il se demanda ce qui avait été réel.

— *Nous n'avons jamais eu ces jours heureux.*

Elle avait été malheureuse dès leur toute première rencontre. Elle n'avait probablement jamais connu une joie simple et personnelle. La seule fois où il lui avait permis de vivre une journée d'adolescente, c'était lorsqu'il l'avait emmenée en ville, et offert la broche d'émeraude.

— *Alors... que sont ces souvenirs ?*

Ces souvenirs heureux, si vivants qu'il pouvait les croire réels... créés avec tant de douceur, comme un contrepoids exact à tout ce qu'il avait vécu auparavant. La réponse était simple. Ce n'était qu'un souhait. Ou peut-être un rêve. Quelque chose de fugace... destiné à s'évanouir. Ce n'était pas la « vérité ». Il n'y avait aucun monde dans lequel Gilbert Bougainvillea aurait connu de tels jours. Aucun monde dans lequel il aurait pu être pardonné.

Il avait disparu après la guerre car il avait jugé que ce serait mieux pour elle, s'il n'était pas là. Il pensait que leur relation était une codépendance, ce qui était mauvais pour elle.

— *C'était exactement ça.*

Ils étaient trop différents. L'un beaucoup plus âgé que l'autre et pourtant, celui qui avait le plus de prise sur la vie de l'autre, c'était Violet. Et pourtant, c'était elle qui dépendait de lui. Tout était faussé. Ils n'étaient pas comme un frère et une sœur. Aucun grand frère n'aurait demandé à sa cadette de tuer.

Ils étaient dans une relation de hiérarchie militaire. C'était la seule étiquette qui semblait juste... mais même cela, ils l'avaient dépassée.

— *Notre relation est... Notre relation est... Notre relation est...*

C'était comme si deux êtres seuls s'étaient croisés par hasard dans un recoin du monde. La solitude de l'un avait trouvé un écho chez l'autre.

Gilbert s'était pris d'affection pour cette bête magnifique qui, toujours, marchait dans son ombre. Après tout, elle était la seule à l'avoir vraiment regardé. Dans une vie où personne ne l'avait jamais vu... elle avait été la première à le regarder. Et, comme elle le réclamait, Gilbert avait fini par lui rendre ce regard.

Violet chérissait son maître. Celui qui, toujours, acceptait son existence et la guidait avec douceur. Ce sentiment s'apparentait à une forme de foi. Elle était prête à mourir mille fois pourvu qu'il vive. Ses ordres étaient la preuve de sa raison d'être... mais, plus encore que cela, ce qui l'avait rendue heureuse, c'était d'avoir été embrassée par lui, la toute première fois.

Être reconnue la rendait heureuse. Être utilisée par quelqu'un qui la traitait avec bonté la rendait heureuse. Elle voulait être sa bête, pensait-elle. Si elle ne pouvait pas rester à ses côtés... alors elle préférerait ne même pas respirer.

Gilbert était...

Violet était...

... unis par l'amour.



Dans ce monde d'un blanc immaculé, Gilbert versa une larme.

Il ne savait pas pourquoi il pleurait. Était-ce la honte ? La tristesse ? La frustration ? La souffrance ? La douleur ? Voulait-il mourir ? Vivre ? Être pardonné ? Pardonner ? Se plaindre ? Demander pardon ?

— *Non, moi...*

Il voulait être pardonné.

À mesure que cette réponse approchait de la vérité, son champ de vision se troubla. Il comprit alors que ce monde allait s'évanouir.

Les larmes débordantes faisaient vaciller sa vue. Sa conscience, elle aussi, commençait doucement à s'effacer.

L'aube allait bientôt se lever.

Le véritable Gilbert Bougainvillea était sur le point de se réveiller. Et à l'instant où il ouvrirait les yeux, il ne se souviendrait sans doute plus de ce rêve.

Ce rêve sans honte.

Ce désir qu'il ait été réel.

Cette absence de repentir pour ce qu'il avait fait.

Il allait tout enfouir, et continuer à vivre.

Sans être aimé de personne.

Sans aimer personne.

— *Et puis, mourir dans la solitude.*

L'homme s'éveilla dans une chambre bercée par le bruit de la pluie.

Ce fut un réveil sans entrain. L'humidité devait être élevée. Lorsqu'il tenta de se redresser, il sentit un poids sur son corps. Il ne parvenait pas à en identifier la cause exacte, était-ce simplement l'âge qui avançait ?

La pièce était vide, personne d'autre n'était là. Il disposait d'un grand lit, rien que pour lui. L'air un peu hébété, il commença malgré tout à se préparer pour la matinée. Sans raison apparente, des larmes coulaient de ses yeux. Il n'y prêta guère attention.

Ses propres émotions ne l'intéressaient pas tant que ça.

Il quitta sa tenue de nuit pour enfiler une chemise et un pantalon, puis sortit de la chambre et se dirigea vers la cuisine. Il fit chauffer de l'eau et prépara du thé. Il y avait des fruits sur la table, mais pas de pain. En y repensant, il se souvint avoir épuisé son stock. Il allait devoir en racheter.

Les êtres humains sont vraiment des créatures chronophages, songea Gilbert. Il leur faut de l'argent pour vivre, et même une fois morts, encore de l'argent pour leur tombe. Leur corps réclame de la nourriture, même s'ils n'ont pas faim et si c'est le cas, il faut marcher jusqu'à l'épicerie, l'argent en poche. Un organe se fatigue, il faut aller à l'hôpital. Un vêtement se déchire, il faut le recoudre. Et parfois, il y a des jours où accomplir même ces choses simples devient impossible. Par exemple, un matin... après un rêve terrible.

— *Donc je ne l'ai pas oublié.*

C'était un rêve, oui. Mais d'une telle vivacité qu'il semblait réel. Honnêtement, il avait du mal à savoir si la réalité était ici... ou là-bas.

Il était sans doute encore à moitié endormi. La conscience allait finir par s'éclaircir. Comme d'habitude, il lui faudrait accepter la réalité et mener la vie exemplaire qu'on avait tracée pour lui. Il avait été façonné ainsi. Il en était capable, il le savait, il l'avait toujours fait. Pour ne pas décevoir, pour se conformer à ce qu'on attendait de lui, il s'était mis un collier au cou et avait accepté son sort.

Même s'il n'en était plus capable, il devait le faire. Jusqu'à la fin.

— ...jor.

À cet instant, il entendit une voix. Gilbert faillit lâcher la tasse de thé qu'il tenait.

— Major, vous êtes réveillé ?

C'était une voix qu'il connaissait. Une voix claire, légère et cristalline, qui l'appelait d'un titre qui ne lui convenait plus depuis longtemps.

Chancelant, Gilbert se dirigea vers cette voix.

La poignée de la porte d'entrée s'agitait. Quelqu'un essayait d'ouvrir, sans grand succès, la serrure résistait encore. Gilbert ouvrit la porte d'un geste vif.

— Aaah, Major... Je suis soulagée. Votre teint n'est pas trop pâle.

Et elle était là.

— Je suis allée faire des courses pour le petit-déjeuner. Le Président Hodgins et les autres sont encore au marché.

Le plus « grand amour » de Gilbert se tenait devant lui.

— Ils ont pris un jour de congé pour venir nous voir, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et comme cette visite était imprévue, nous n'avions plus rien à manger. Mais ne vous inquiétez pas. J'ai réglé le problème.

Cheveux d'or, orbes bleus, lèvres couleur cerise.

— Major, j'ai caché l'alcool que le Président Hodgins vous a forcé à boire hier soir. Benedict a dit lui aussi qu'il s'était réveillé en se sentant mal, alors essayez au moins de vous limiter au vin de fruits ce soir. Je suis inquiète pour votre état...

Sous sa robe, ses bras mécaniques argentés grincèrent légèrement lorsqu'elle déposa les sacs au sol.

— Major ?

Gilbert ouvrit la bouche et prit une inspiration. Cette fois, pour de bon, il voulait se réveiller de son cauchemar. Et pour cela, il appela le nom de l'être qui partageait désormais sa vie.

— Violet.

Rien qu'en prononçant ce nom, le monde se teinta d'une nuance plus douce.

— Oui ?

Elle pencha la tête, et Gilbert l'enlaça sur le pas de la porte. Sans lui demander la moindre permission.

Jusqu'à présent, il lui avait toujours demandé s'il pouvait l'embrasser, la prendre dans ses bras. Mais pas cette fois.

Il espérait qu'elle lui pardonnerait. Et à sa grande surprise, Violet ne le repoussa pas.

— Major... Qu'est-ce qui... vous arrive... ?

— J'ai eu... un mauvais réveil.

— Oui, Benedict a dit la même chose...

— Je me suis réveillé... avec l'impression que mon rêve et la réalité s'étaient mélangés. Comme si un mensonge et une vérité s'étaient fondus ensemble... pour former quelque chose de laid.

— Quel horrible rêve.

Sa bien-aimée, d'ordinaire si réservée, lui répondit simplement. Et ce ton si franc lui donna presque envie de rire de lui-même.

— Oui, c'en était un. C'est pour ça que j'ai eu besoin de te serrer dans mes bras...

À ces mots, Violet entoura timidement le dos de Gilbert de ses bras pour le prendre elle aussi dans ses bras.

— Merci.

— Non. Il m'arrive aussi de rêver, alors je comprends.

— Toi aussi ?

— Oui. Ce n'est pas fréquent, mais... il y a un rêve que je fais parfois. Un rêve où je ne fais que vous chercher.

— En version plus jeune ?

— Les deux, je crois. Mais peu importe la forme que je prends, au final, je ne vous retrouve jamais. Alors je me surprends à penser ceci : « Si les choses devaient finir ainsi, peut-être aurait-il mieux valu que nous mourions ensemble, ce jour-là. »

Le silence.

— Mais quand je me réveille, Major, vous êtes là. À mes côtés. Endormi près de moi. Je me dis « Ah, c'est vrai. Nous vivons ensemble à présent. Je n'ai plus besoin de le chercher. » Et je me sens soulagée...

Tandis que Violet murmurait cela, Gilbert la regardait en silence.

— Alors je me rapproche de vous, et je me rendors. Je n'ai plus de soucis maintenant.

— Oui.

Finalement, ils se ressemblaient. Gilbert en était certain.

— Que ce soit le matin, la nuit, à l'instant où je perds connaissance ou celui où je me réveille... Je peux m'en assurer. Vous êtes là.

— Oui, c'est vrai, Violet... Maintenant, tout va bien.

En se blottissant l'un contre l'autre, les fragments manquants de chacun formaient un cercle complet. Cela leur donnait la force de vivre dans ce monde ordinaire... et cruel.

Car ils devaient encore continuer à vivre, à partir de maintenant.

— Qu'est-ce qu'on prépare pour le petit-déjeuner... ?

Alors que Gilbert posait cette question avec un sourire apaisé, les commissures des lèvres de Violet se relevèrent, elles aussi.

— Ils sont venus de si loin. J'aimerais qu'on leur fasse honneur.

— Oui, mais tout de même, j'espère que leurs visites à l'improviste s'arrêteront là.

— J'ai été agréablement surprise.

— Oui, mais ça laisse moins de temps seul avec toi. Et nous avons nos propres plans.

— Le Président Hodgins vous apprécie, Major.

— C'est mon meilleur ami.

— Et Benedict semble aussi inquiet de la façon dont nous vivons au quotidien.

— C'est uniquement de toi qu'il s'inquiète, non ? Il m'a donné plusieurs avertissements... même à notre mariage.

— Le Président Hodgins a proposé qu'on fasse quelque chose d'amusant, aujourd'hui.

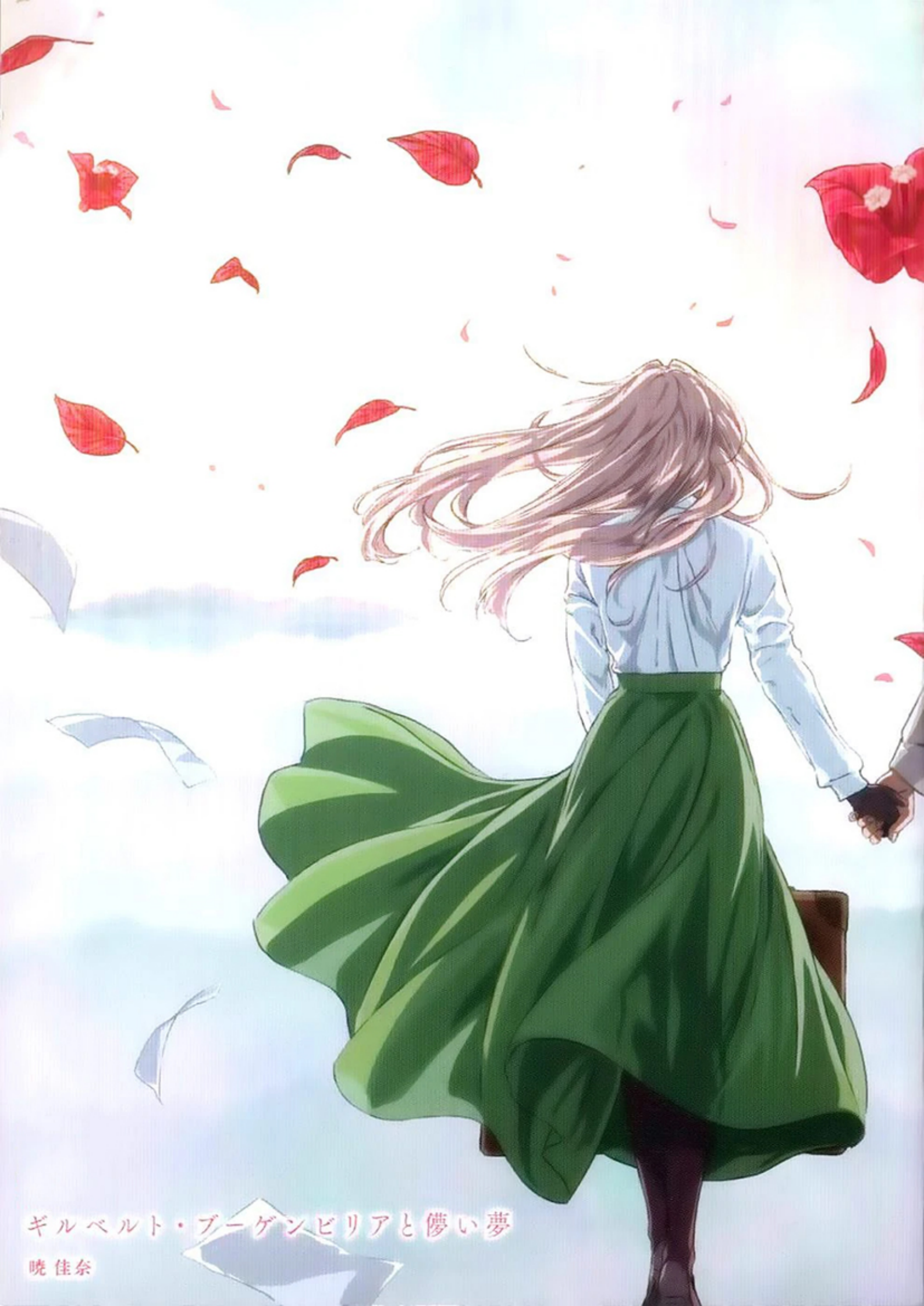
— Je m'amuse même quand il n'y a que nous deux, tu sais.

— Major, il serait peut-être temps de desserrer un peu cette étreinte... et, hum, de commencer à préparer le petit-déjeuner ?

— J'ai envie de te serrer encore un peu.

À cet instant, Gilbert savait qu'il ne craignait plus rien. Ni la vie, ni la mort.

— *Maintenant que je t'ai retrouvée, mon « plus grand amour », je n'ai plus peur de rien.*



ギルベルト・ブーゲンビリアと儚い夢

暁佳奈



LIVRET 11
Dietfried Bougainvillea – Et si



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Dietfried Bougainvillea – Et si

Aux confins de sa solitude, une certaine bête sauvage avait trouvé l'espérance. L'espérance la plus intensément forte, et pourtant d'apparence si fragile, qu'elle ait jamais perçue chez un être vivant.

L'espoir de la bête, Dietfried Bougainvillea, était ce genre d'homme.

Il usait d'un langage dur, se comportait avec arrogance envers les inconnus. Son esprit était semblable à la lame d'un sabre tiré de son fourreau. Il avait des aspects attachants, mais possédait cette maladresse qui le poussait à tout gâcher de lui-même.

La bête avait trouvé cet homme. Ces deux êtres terriblement inaptes aux relations humaines ne s'entendaient pas, et pourtant, ils avaient fini par se rapprocher.

Puisque le combat était la seule chose que la bête savait faire, elle avait englouti bien des ennemis de l'homme dans la mer. Ce dernier lui avait alors accordé une vie humaine, et était devenu son gardien. Aucun contrat n'avait été passé entre eux, et pourtant, c'est ainsi qu'ils avancèrent.

Durant ce laps de temps, quelque chose pouvant s'apparenter à des sentiments avait commencé à germer dans le cœur de cet homme impitoyable. Une chose dangereuse, qui affaiblissait ceux qui la portaient.

Cette émotion était superflue. Il fallait s'en défaire. Il valait mieux rester éloigné de la bête. C'est ce que l'homme pensait. Mais la bête, elle, refusa. Était-il capable de s'éloigner d'elle ? Ou non ?

La bête et l'homme se heurtèrent violemment sur ce seul point. Mais en fin de compte, ce fut l'homme qui céda. Il devint incapable de se détacher de la bête, qui le suppliait de ne pas la laisser seule. Résigné au fait de ne pas l'avoir abandonnée quand il l'aurait dû, il se résolut à faire d'elle un être humain.

Mais que fallait-il, pour qu'une personne devienne humaine ?

Le navire était en flammes.

Des étincelles jaillissaient à la surface de l'océan, au cœur des ténèbres. Les cris furieux des hommes de la marine, chargés de la défense des mers, se mêlaient au fracas des vagues. Inadaptées à la beauté de cette nuit, leurs clameurs se perdaient dans le grondement des explosions et se dissolvaient dans la mer. Dans les batailles navales, à la différence des affrontements terrestres, les débris disparaissaient presque entièrement à la vue.

— FEU À VOLONTÉ !

Car les vagues emportaient tout. La panique, la tristesse, ceux qui s'étaient trouvés là, le temps en lui-même, rien de tout cela n'avait de poids face à l'abîme. La mer effaçait tout. Jusqu'à son fond. Telle était la froideur insondable de l'océan : il engloutissait tout, sans distinction.

— NE RECULEZ PAS ! RIPOSTEZ ! RIPOSTEZ !

La Guerre Continentale s'intensifiait. Les soldats étaient désormais contraints de combattre non seulement sur terre, mais aussi sur mer.

— ÇA VA SECOUER AU NIVEAU DE LA COQUE ! ACCROCHEZ-VOUS !

— BOUGEZ AU LIEU DE RESTER PLANTÉS LÀ ! SI VOUS VOULEZ VIVRE, BOUGEZ !

— COMMENCEZ LE TIR !!

Les navires de guerre de Leidenschaftlich, fierté de cette nation militaire, étaient sous le feu nourri des vaisseaux ennemis.

— L'ENNEMI TIIIRE !!

À en juger par la situation, Leidenschaftlich allait probablement remporter cette bataille navale au prix d'une victoire amère, et le navire actuellement en flammes parviendrait un jour à rallier la capitale Leiden. Mais ce n'était pas cette partie de l'histoire qu'il fallait raconter.

— PRÉPAREZ-VOUS À L'IMPACT !!!

Ce qu'il fallait raconter, c'est qu'un homme, en pleine urgence, n'avait pas réussi à appeler le nom d'une jeune fille. Au cœur de cette bataille maritime extrêmement violente, le capitaine Dietfried Bougainvillea cherchait désespérément du regard son outil, une fille soldat. À la limite de son champ de vision, un tir ennemi était sur le point d'être lancé.

— *Elle est trop légère... Elle va être projetée par le souffle !*

Effectivement, Dietfried aperçut son corps s'élever dans les airs au cœur du navire en feu. Et un cri muet s'échappa de sa gorge. Bien sûr. Ce qu'il aurait voulu crier, son nom, n'existait pas. Il ne l'avait jamais appelée autrement que « toi ».

— Je finirai bien par lui en donner un. Je peux le faire plus tard...

En pensant ainsi, il en était arrivé là sans jamais l'avoir nommée.

— *Tu es ma... Ma quoi, au juste ? Tu es ma...*

Son outil ? Son monstre ?

— *Tu es ma...*

Les mots ne suivaient pas. Seul le sentiment d'horreur à l'idée de la perdre se propageait sans fin. Et dans sa chute, la jeune fille croisa les yeux émeraude de Dietfried. Ils n'étaient pas très doués pour communiquer, mais Dietfried eut la nette impression qu'elle avait dit quelque chose, à cet instant. Comme : « *Je n'ai pas peur d'être abandonnée.* » Alors Dietfried se mit à courir.

— Tu te fiches de moi ?! Attrape ma main !

Au moment de tomber, la jeune fille attrapa par réflexe la main tendue vers elle. Dietfried faillit basculer dans les flots sombres, mais cette fois, un de ses subordonnés le retint par la taille, lui permettant de rester sur le pont. Bien qu'elle soit capable d'abattre plusieurs ennemis à elle seule, le corps de cette fille soldat était trop menu et léger. En la serrant contre lui, Dietfried resta un long moment sans bouger, paralysé par la peur.

— Hah... hah...

La peur de perdre cet outil lui donnait des tremblements.

Il devait se relever. La guerre n'était pas encore terminée. Pour ne pas perdre cette fille, ni sa vie, Dietfried, en tant que commandant, devait aller de l'avant. Mais son corps refusait encore de bouger.

— Capitaine.

Leurs regards se croisèrent de nouveau. Cette fois, les yeux de la jeune fille disaient clairement : « *Ne me lâchez pas.* » Alors même qu'un instant plus tôt, elle avait choisi la mort. Sans détour. Cette volonté dépassait de loin l'égoïsme. Elle donna à Dietfried une envie furieuse de l'étrangler. Mais au lieu de cela, il la serra dans ses bras. Leurs battements de cœur se rejoignirent.

Ce fut là un tournant. Pour elle. Pour lui.

Et pourtant, à partir de cet instant, il fallut des années à Dietfried pour donner un sens à ce tournant. Entre-temps, la Grande Guerre, aussi appelée Guerre Continentale, avait suivi une évolution rapide et s'achevait peu à peu. L'existence particulière de cette fille soldat devint floue aux yeux du monde. Mais Dietfried, lui, continua de lui confier des missions comme à un simple outil.

Il expliquait cela autour de lui par un manque de temps lié à la gestion d'après-guerre. Mais en vérité, jamais l'idée de s'en séparer ne lui avait traversé l'esprit. Il allait de soi, à présent, qu'ils agissent toujours ensemble, où qu'ils soient, quoi qu'ils fassent. Loin du champ de bataille, la jeune fille s'était mise à apprendre le langage, à acquérir une éducation générale, à étudier la stratégie militaire et était devenue en un rien de temps une secrétaire compétente.

— Capitaine, le manoir dont vous m'aviez parlé a déjà été vendu. Il nous reste deux ou trois autres options, mais la lumière du soleil de l'après-midi, à laquelle vous tenez tant, y est trop faible. Je pense donc qu'elles ne sont pas adéquates. Le budget étant conséquent, il serait peut-être préférable d'en construire un.

— Et ça, c'est encore une idée qui vient de toi, hein ?

Elle qui, aujourd'hui, ne pouvait plus être considérée comme une simple fille-soldat...n'avait toujours pas de nom.

Tous deux étaient assis sur un lit du dortoir du quartier général Marine. C'était le matin. Comme Dietfried n'était pas encore prêt, la jeune fille coiffait ses cheveux avec application.

— Lord Gilbert a dit qu'il voulait vous céder une propriété des Bougainvillea. Et Lord Hodgins propose de vous présenter un architecte renommé de Leiden.

— Tu veux que je prenne un terrain appartenant à mon petit frère ?

Sa spécialité était de nouer, en un dernier geste soigné, les tresses qu'elle avait rapidement formées de ses doigts pâles. Une fois la coiffure décidée, le reste allait de soi. Tranquillement, la jeune fille préparait Dietfried à sa journée.

— Selon Lord Gilbert, Capitaine, vous avez renoncé à tout héritage familial. Il voulait au moins vous laisser cela.

— Ton Lord Gilbert, hein ?

— Votre Lord Gilbert.

— Et tu lui as répondu quoi ?

— Que cela risquait fort de vous mettre en colère.

Le silence.

— Mais Lord Gilbert a insisté. C'est pour cela que je vous en fais part.

Dietfried la foudroya du regard. Cela faisait des années qu'ils se côtoyaient. Le simple fait qu'elle évoque une telle proposition était une erreur. Elle le savait. Et pourtant, elle en avait parlé. Son regard à lui disait : « Pourquoi ? »

— Et maintenant que je suis en colère, comme tu l'avais prévu... tu comptes faire quoi ?

— Aujourd'hui, j'ai déjà réservé une bouteille de vin qui sera mise en vente dans une boutique de la ville. C'est celle que vous disiez vouloir boire mais introuvable, durant la guerre. Je compte aller la récupérer plus tard.

Le silence.

— Il paraît qu'elle est enfin de retour en circulation. Et j'ai aussi découvert qui était l'auteur de ce tableau que vous regardiez l'autre jour. Il est décédé, mais sa famille conserve certaines de ses œuvres. Nous pourrons les voir lors de notre prochain jour de repos.

Après avoir enfilé sa veste, Dietfried se retourna vers elle. Il parla, non pas sur un ton irrité, mais d'une humeur morose :

— Hé, toi. Ne décide pas toute seule de ce que l'on pourra faire durant un jour de repos.

— Mais Capitaine, vous aviez dit que la perte de tant d'œuvres pendant la guerre vous avait bouleversé. Vous n'avez jamais pu acquérir de tableau de cet artiste. Sa famille vit dans la pauvreté. Elle disait que plutôt que de les vendre à quelqu'un d'insensible à l'art, mieux valait transmettre les œuvres à une personne dotée d'un sens esthétique incontestable, pour le bien des générations futures...

La jeune fille s'interrompit Car Dietfried avait pressé l'extrémité de sa tresse contre ses lèvres, sans un mot. Il avait oublié depuis longtemps quand ce petit jeu avait commencé, mais chaque fois qu'il lui disait de se taire, il faisait ainsi. Cela faisait partie de leur routine. Les yeux de la jeune fille, d'un bleu plus profond que celui de la mer, clignèrent lentement, fixant Dietfried.

— Voilà. C'est bien. Silence.

Le silence.

— Je ne veux pas du terrain des Bougainvillea. Tu vas revoir Gil, pas vrai ? Alors dis-lui en face de ne plus jamais répéter ça. Si c'est possible, je veux bien acheter ce vin chaque fois qu'il revient en rayon. Négocie avec le vendeur pour mettre ça au nom de Dietfried Bougainvillea. Quant à notre prochain jour de repos...

Le silence.

— Où vit cette famille du peintre ?

Le silence.

— Hé. Dis-le-moi.

La jeune fille, sans un mot, désigna la tresse toujours pressée contre ses lèvres.

— À Lontano. C'est en territoire national, donc nous pourrons faire l'aller-retour dans la journée. Pour ce qui est du transport...

— J'y vais avec ma voiture neuve. Et n'oublie pas de demander au tailleur de chez Canaria si la veste et le pantalon que j'ai commandés sont prêts. S'ils le sont, j'irai demain pour les retouches. Je compte les porter à notre prochaine permission. Évidemment, tu viens. Ne prévois rien avec Gilbert.

— Entendu. J'ai tout mémorisé.

Et lorsqu'elle disait cela, c'était toujours vrai : elle retenait mot pour mot tout ce que Dietfried lui avait dit. La seule chose sur laquelle il ne la contredisait jamais, c'était sur ce qu'il avait effectivement dit, ou non.

— *Vraiment, elle est brillante à en faire froid dans le dos.*

Il lui arrivait encore d'avoir des souvenirs désagréables de certaines de ses phrases répétées, récitées dans une voix mécanique. Il s'en doutait vaguement, mais ce perroquet, non, cette fille, qu'il avait un jour recueillie était d'une intelligence remarquable. Au début, elle ne savait ni parler correctement, ni lire, ni écrire. Mais pour ne pas être rejetée par Dietfried, elle avait tout donné. Ses progrès avaient été fulgurants. Aujourd'hui, elle était devenue un élément indispensable à Dietfried.

— Tu me raconteras plus tard leur arbre généalogique. Tu n'as aucun goût pour les cadeaux, alors je m'en chargerai.

Les domaines dans lesquels Dietfried pouvait encore surpasser cette fille se comptaient sur les doigts d'une main. Côté combat, lui, dont la force déclinait avec l'âge, atteignait tout juste son niveau, elle qui était en pleine jeunesse. Selon les circonstances, il se faisait même battre à plate couture.

— Oui. Je n'ai pas cultivé de connaissances dans ce domaine, répondit-elle aussitôt, sans chercher le moins du monde à rivaliser.

— Parce que tu as zéro sens artistique.

— C'est exact, Capitaine.

Même si elle était devenue essentielle à son quotidien, ils en étaient toujours là : il ne lui avait jamais donné de nom. D'après ses calculs, la jeune fille allait bientôt avoir quatorze ans.

Lui confiant ses tâches habituelles, Dietfried quitta le dortoir et se rendit au ministère de la Marine. Arrivé à son bureau, il ouvrit un tiroir et en sortit un carnet. Les coins étaient élimés, comme feuilletés des dizaines de fois. C'était sans doute un objet qu'il avait commencé à utiliser non après la guerre, mais pendant ses fonctions. À l'intérieur figurait la date de son entrée en service.

Les couloirs étant silencieux, il estima qu'on ne le dérangerait pas. Il ouvrit alors le carnet. Sur les premières dizaines de pages figurait une liste de noms possibles. Des prénoms féminins, mais aussi quelques neutres. On comprenait alors que ce n'était pas par simple entêtement qu'il l'appelait toujours « Toi », mais bien parce qu'il y réfléchissait sérieusement et qu'il n'avait pas encore tranché.

— *Aucune idée de ce qu'elle aimerait.*

Dietfried était un perfectionniste du genre encombrant. Certains noms étaient entourés. À côté figuraient des notes : la raison du choix, l'origine du mot, parfois même des légendes ou des récits folkloriques associés. Peu d'hommes, même parmi ceux qui attendaient la naissance de leur enfant, auraient été aussi méticuleux.

— *Aucun ne lui va.*

C'était à force de rejeter tous les choix qu'ils en étaient arrivés là. Il ne pouvait se résoudre à lui proposer un nom tant qu'il n'était pas sûr. Voilà quel genre d'homme il était. Et c'est ainsi que, parti de chez lui, il avait disparu sans laisser de traces et qu'en devenant un officier accompli, le fossé entre lui et sa famille s'était creusé au point de devenir irréversible. Son père était mort entre-temps. Un perfectionniste à problème, voilà ce qu'était Dietfried Bougainvillea.

— *Je devrais peut-être la laisser choisir.*

Dans le travail, il savait se montrer décisif.

— *Non, je ne peux pas faire ça, pas après y avoir tant réfléchi. C'est à moi de lui donner ce nom.*

Mais lorsqu'il s'agissait de sentiments, il ne savait rien faire à moitié.

— *Je peux au moins faire ça pour elle.*

Il n'avait même jamais su faire les choses correctement pour son frère cadet, qu'il chérissait pourtant plus que quiconque. Non par pudeur, mais parce qu'il était tordu.

Son éducation familiale avait joué un rôle majeur dans la manière dont il s'était construit. Mais s'il n'avait toujours pas nommé la jeune fille qu'il avait recueillie, même après tant d'années, c'était sans doute à cause de ce poison qu'il portait en lui. Et elle, fidèle à elle-même, ne s'était jamais plainte d'être appelée « Toi ».

Les autres, eux, l'appelaient « Ondine ». Sa réputation, celle de l'Ondine de Leidenschaftlich, capable de faire sombrer les navires ennemis, s'était largement répandue dans les rangs militaires. Beaucoup croyaient même que c'était son vrai nom. Gilbert, son cadet, et Hodgins, son ami, lui disaient à chaque rencontre de lui donner enfin un nom. Et pourtant, eux aussi l'appelaient Ondine, ou petite Ondine.

Elle avait été une arme sans nom enregistrée dans l'armée. Mais à un moment donné, elle était devenue le « Poing des Bougainvillea ». Jamais elle ne donnait son nom à l'extérieur. Quand elle passait commande pour du vin ou contactait la famille inconnue d'un artiste, elle se présentait simplement comme la secrétaire de Dietfried Bougainvillea.

C'était un mensonge que Dietfried lui avait appris. Un moyen de ne pas avoir à parler à certaines personnes, ou de les faire fuir. Elle en avait fait un art. Elle parlait d'une voix douce, comme un carillon au vent, et avant même que l'interlocuteur ne réalise au bout du fil qu'il ignorait son nom, la conversation était déjà terminée. Pour tout le monde, elle restait simplement « la secrétaire ». Elle n'avait ni ami ni amoureux. Car pour Dietfried, elle était un de ses éléments indispensables.

Elle ne s'en plaignait jamais. Le seul à ressentir un malaise à propos de ce nom manquant, c'était lui.

Ce jour-là, à ce moment-là, sur ce navire en feu...

Dietfried n'avait eu aucun nom à crier. Et si elle était morte, qu'aurait-il mis sur sa tombe ?

« Toi ». « Sale Gamine ». « Elle ». « Le Monstre ». « L'Anonyme ». Aucun de ces mots ne convenait à une vie qu'il avait pris sous son aile en jurant de ne jamais la rejeter. Dietfried s'effondra sur son bureau et poussa un long soupir, chose rare. Il était temps qu'il se décide. Même si cela devait mal finir pour lui. Environ dix jours plus tard, il parvint enfin à obtenir un jour de repos où il pouvait sortir librement. Dietfried et la jeune fille se levèrent tôt ce matin-là et prirent la voiture pour se rendre dans une ville de Leidenschaftlich nommée Lontano,

Lontano était une cité artistique. Elle abritait des musées, des théâtres dédiés au spectacle ou à l'orchestre, ainsi que des marchés de livres anciens. Elle avait été conçue pour que ceux qui aimaient ces choses-là puissent flâner et y prendre plaisir, peu importe la rue où ils se situaient. La ville s'articulait autour d'un château central, encerclé de maisons. La demeure de l'artiste que Dietfried était venu voir se trouvait dans la périphérie. Une simple résidence principale où pouvaient vivre deux ou trois personnes tout au plus. Rien, dans cette maison, ne semblait lié à l'effervescence artistique de la ville. C'était l'impression qu'elle donnait dès qu'on y entrait.

— Autrefois, nous étions au service du château, au centre. Le propriétaire n'est plus là, alors... Depuis que tout est devenu une attraction touristique, la ville est devenue bizarre, vous voyez.

Celle qui les accueillit ainsi était la mère de l'artiste. Dietfried eut envie de réagir à ce terme « bizarre », que la femme employait pour qualifier l'état actuel de la ville, pleine de vie et de visiteurs, mais il se ravisa. Le développement de Lontano avait commencé à l'époque moderne. Pour une famille installée là depuis toujours, cette version actuelle de la ville devait ressembler à une trahison.

Lorsque la dame les guida jusqu'au sous-sol, ils purent enfin découvrir les œuvres. La pièce, faisant office d'entrepôt, était faiblement éclairée et chargée d'une odeur tenace.

Apparemment, elle y avait rangé toutes les œuvres de feu son fils. Les regarder était devenu trop douloureux. Avant même de s'en rendre compte, Dietfried avait prononcé ces mots : « Je veux en emporter autant que possible ».

Il ne pouvait se résoudre à ce que ces toiles, qui l'avaient marqué si profondément, finissent par moisir dans ce sous-sol. Rien que d'y penser, un sentiment irrépressible l'envahit. C'était comme sauver quelqu'un à l'agonie. Il choisit en priorité celles qu'il voulait sauver, et pendant que la jeune fille qu'il avait amenée pour porter les toiles s'en chargeait, la dame, d'une voix faible, s'adressa à lui :

— Capitaine Bougainvillea...

— Inutile de m'appeler par mon grade, madame, répondit Dietfried aussi doucement qu'il le put.

Il n'était pas jeune, mais pas vieux non plus. La femme baissa les yeux, un peu embarrassée qu'un homme tel que Dietfried, dont émanait le charme viril de l'adulte, la nomme ainsi.

— M. Bougainvillea... Je ne comprends pas ce que vous trouvez... dans les œuvres de mon fils.

Dietfried répondit exactement ce qu'il aurait dit à l'artiste lui-même :

— En dehors de sa technique et de l'usage des couleurs, ce qui me touche, c'est son individualité unique.

— Il était vraiment si bon que ça ?

— Brillant, même.

Le silence.

La femme n'avait pas l'air convaincue. Mais après tout, chacun jugeait une œuvre selon sa propre sensibilité, ses goûts, ses impressions. On ne pouvait pas blâmer quelqu'un avouant ne pas comprendre. Peut-être qu'avec des explications, elle aurait fini par voir autrement. Mais Dietfried n'en avait pas envie. Ce qu'il voulait, c'était prendre le temps d'admirer ce qu'il aimait, pas argumenter avec quelqu'un dont la vision des choses lui était étrangère.

— J'ai une connaissance à Leiden qui dirige une galerie d'art. Je peux vous la présenter. On pourra y organiser une exposition hommage. J'emporterai les œuvres qui m'intéressent, mais je les lui prêterai pour l'événement. Si cela fonctionne, les œuvres de votre fils traverseront les générations.

En entendant cela, le visage de la femme se crispa.

— Cela ne vous plaît pas ? demanda Dietfried, surpris.

Il était convaincu qu'elle se réjouirait. Elle ouvrit la bouche plusieurs fois sans réussir à parler. Finalement, elle finit par dire, d'une voix lente et hachée :

— Vous ne pensez pas... que c'est trop tard ?

Ses mots résonnèrent dans la pièce souterraine, creux et suspendus. Ils étaient en train de faire le tri dans les affaires d'un mort. Il était normal que cela la bouleverse, pensa Dietfried, l'acceptant avec calme.

— Non. Il n'est jamais trop tard pour faire ce qu'il y a de bien.

Il songea alors à ce qu'il n'avait pas encore accompli, lui aussi, puis remit cette pensée de côté.

— Léguer les œuvres de votre fils à la postérité, c'est la bonne chose à faire. Même maintenant, il n'est pas trop tard.

— Mais... je n'ai jamais eu le moindre intérêt pour ce que faisait cet enfant...

Ces mots, de la part d'une mère, étaient d'une violence rare.

— Est-ce que... j'ai vraiment le droit, moi, d'essayer de transmettre ses œuvres à la postérité ?

Apparemment, ce fils n'avait jamais été celui qu'elle espérait. Elle avait voulu un enfant joyeux, sportif, vif. Et il lui était né un garçon introverti, qui aimait écrire, peindre. À ses yeux de mère, c'était un fils un peu décevant.

Au départ, elle avait cru qu'il changerait en grandissant. Qu'il deviendrait ce qu'elle voulait. Mais plus elle insistait, plus son fils se refermait. La distance entre eux s'était accrue.

Elle ne comprenait pas ce qu'il pensait. Et lui, bien qu'aimant s'exprimer, n'avait jamais su se le faire devant ses parents. Elle avait fini par renoncer. « Ce n'était pas le fils que j'avais souhaité ». Et cela s'était arrêté là.

Heureusement, elle avait d'autres enfants. Alors elle avait reporté sur eux ses désirs. Ces pensées avaient sûrement atteint son fils, même sans être dites. Et ce fils, qu'elle considérait comme un échec, une fois parti de la maison... n'était presque jamais revenu.

Elle ignorait tout du métier qu'il faisait. Il lui avait un jour dit fièrement qu'il peignait entre deux boulots, qu'il commençait même à vendre. Mais comme cela ne l'intéressait pas, elle lui avait répondu sèchement. Ce fut leur dernier échange. Elle se souvenait encore du regard qu'il lui avait lancé, comme s'il attendait... qu'elle le félicite.

Puis la Guerre Continentale s'était intensifiée. La ville où vivait son fils avait été bombardée. Elle avait cherché dans les ruines de sa maison. Attendu, des jours durant. Mais il n'était pas revenu. Ils étaient nombreux, à avoir vécu ce genre d'histoire pendant la guerre alors cela n'avait rien d'exceptionnel.

La dame avait tenté de se raisonner. « Ce sont les horreurs de la guerre, après tout ». En larmes, elle avait rapporté chez elle ses œuvres, comme autant de reliques. C'était tout ce qui lui restait. Mais les regarder lui serrait la gorge. Ces toiles semblaient lui crier : « Regarde-nous ». « Nous avons de la valeur ». « Nous ne sommes pas rien ». « Pourquoi refuses-tu de nous voir ? ».

Elle avait l'impression que son passé, son échec avec son fils, était exposé là, en pleine lumière. Cela lui faisait peur. Alors elle les avait jetées à la cave, sans plus y penser. Même si c'était elle qui les avait apportées. Dietfried, lui, qui n'avait jamais connu de liens familiaux harmonieux, ne trouva pas cette histoire particulièrement triste.

— J'aurais dû... essayer de le comprendre...

— *Des histoires de famille, il y en a partout.*

C'est la seule chose qui le traversa. S'il avait imaginé son propre père à la place de cette femme... il se serait mis en colère. Il lui aurait peut-être dit : « C'est un peu tard, non ? »

— *Que dire à une femme restée prisonnière de son foyer ?*

Dietfried savait que sa propre mère avait été bien plus enchaînée à leur foyer que lui, bien plus traitée comme un objet. La femme qui se tenait devant lui était un peu plus jeune que sa mère, mais puisque, malgré tout, elle restait une mère, il ne pouvait se résoudre à la traiter froidement.

— Même dans une famille, il est difficile de se comprendre lorsque les modes de vie diffèrent. Madame, vous pouvez déjà être fière d'avoir mené vos enfants jusqu'à l'indépendance en temps de guerre.

C'était quelque chose que Dietfried pouvait se permettre de dire, parce que parmi tous les membres de sa famille, il n'avait jamais eu de mauvaises relations avec sa mère. Mais depuis qu'il avait quitté la maison, ils s'étaient à peine parlé.

— Mais... son art en tant que tel avait de la valeur, n'est-ce pas ? Il avait du talent ?

— Oui.

— Et pourtant, moi... je ne l'ai pas félicité de son vivant... C'est trop tard... Trop tard. Recevoir de l'argent de votre part... et entendre quelqu'un d'autre me dire que mon fils était un grand artiste, alors que je ne l'ai jamais compris... c'est juste trop...

Ses mots se brisèrent là. Mais Dietfried devina la suite :

— « Hypocrite » ?

La femme sursauta légèrement face à la justesse de ce mot. Et pourtant, c'est sans doute ce qu'elle voulait qu'il dise à sa place.

— Oui... hypocrite. Bien trop hypocrite envers mon fils... Ses sanglots commencèrent à se profiler.

Dietfried hésita un instant, puis murmura d'un ton doux, chose rare chez lui.

— Si je peux me permettre de parler de ma personne, j'étais moi aussi en froid avec mes parents.

— C'était... pareil, chez vous ?

— Oui. Mes proches étaient tous... un problème.

Le silence.

— Ma famille ne m'était pas nécessaire. Ou plutôt : elle n'était pas nécessaire à ma vie. Alors je me suis enfui. C'était ma vie. Je voulais la vivre à ma manière. Et pendant ce temps, mon père est mort.

Il souriait. Mais ce sourire ne touchait que ses lèvres.

— C'était lui... celui qui me comprenait le moins dans toute la maison.

Mais pour ceux qui le connaissaient bien, il était facile de voir...

— Je ne regrette toujours pas d'avoir quitté la maison.

...que le visage de Dietfried, en cet instant, était celui d'un homme seul.

— Mais j'en suis venu à penser... que même après être parti, même après que nos chemins se soient séparés, nous aurions peut-être pu faire un pas l'un vers l'autre.

La jeune fille, restée tout ce temps à ses côtés, l'écoutait en silence. Elle le regardait parler à une autre de ces choses douces et enfouies qu'il ne confiait jamais.

— Si je pouvais revenir en arrière, je ferais sans doute quelques concessions. Même si ça ne devait pas nous réconcilier totalement... Et si ça n'aboutissait à rien, eh bien... tant pis. Les familles, après tout, ne sont qu'un agglomérat d'étrangers. Il vaut mieux garder un peu de distance. Mais... vous comme moi, nous avons des regrets, alors...

Dietfried, comme la femme devant lui, ne trouvait pas les mots justes. Il porta une main à son front, comme pris d'un mal de tête, puis reprit :

— Même si cela vous semble sentimental, il vaut mieux agir que ne rien faire. Dans dix ans, vous regretterez probablement de ne pas l'avoir fait maintenant.

Le silence.

— Tout ce que nous pouvons faire, à présent... c'est continuer à faire des choix. Des choix qui, peut-être, ne nous laisseront pas de regrets.

— Continuer à faire des choix... ?

— Oui. Il ne s'agit que de cela. De faire, jusqu'à la fin, les choix qui ont du sens, jusqu'à ce que nous puissions retrouver ceux qui sont partis. C'est tout ce que l'on peut faire.

Peut-être que ses derniers mots l'atteignirent : la femme se recroquevilla, et un nouveau sanglot s'échappa. La jeune fille, qui tenait toujours les nombreuses toiles dans ses bras, observait en silence. Elle ne lui tendit pas de mouchoir. Mais ce n'était ni de l'indifférence ni de l'ingratitude.

— Toi. Dehors.

Elle savait simplement que dans ce genre de moments, c'était son maître qui agissait. Alors elle ne fit rien d'inapproprié.

— Bien, Capitaine.

Elle s'exécuta docilement et quitta la pièce. Mais avant de partir, Dietfried la vit poser une main discrète dans le dos de la femme, comme si elle réconfortait sa propre mère. Une légère expression, différente de son visage habituellement inexpressif, s'afficha.

Elle ferma un instant les yeux, comme pour repousser l'émotion qui l'envahissait, puis gravit les marches. Et retourna vers un monde de lumière.

Les œuvres récupérées par Dietfried furent mises en exposition permanente dans une galerie d'art de Leidenschaftlich. Elles devinrent rapidement des pièces phares, attirant de nombreux visiteurs.

La Guerre Continentale avait laissé à tous des souvenirs douloureux. L'artiste y avait perdu la vie. De plus, il comptait aussi parmi les jeunes écrivains de Leidenschaftlich, ce qui faisait que son histoire résonnait particulièrement dans les cœurs, en ces temps de reconstruction d'après-guerre.

Pour la mère, cette soudaine mise en lumière était une forme de reconnaissance... compliquée. Mais elle avait fini par l'accepter. Car c'était toujours mieux que de laisser ces œuvres dans l'oubli. Il y avait des limites, disait-elle, à ce que les vivants pouvaient faire pour les morts.

Dietfried avait cru que leur relation s'arrêterait là, à cette visite, à cette transaction. Mais, contre toute attente, elle se prolongea.

Chaque fois qu'ils se croisaient lors des réunions liées à l'exposition, la femme venait lui poser des questions, tentant avec insistance de se familiariser avec le monde de l'art. Et lui, contre toute attente, prenait le temps de lui répondre.

Leur lien se limitait à cela. Mais pour quelqu'un comme Dietfried, qui ne souhaitait tisser de lien avec personne, c'était déjà exceptionnel. Peut-être, au fond, avait-il voulu faire un jour ce genre de chose avec sa propre mère.

Avec les années, cet homme autrefois froid, dur avec tous, semblait peu à peu s'adoucir.

Et s'il fallait chercher d'où venait cette influence, c'était surtout... de la jeune fille sans nom.

— Tu n'as rien de prévu demain, hein ?

Un jour, Dietfried interrogea la jeune fille sur son emploi du temps pour leur jour de repos.

— À partir du moment où vous me posez la question, Capitaine, tous mes plans s'envolent comme poussière au vent, s'il y en a.

— Tu sais répondre comme il faut, maintenant.

Elle avait, en réalité, toujours fait passer Dietfried avant tout. Sa réponse n'en était que plus exacte.

Lorsque leur jour de repos arriva enfin, Dietfried et la jeune fille partirent visiter un terrain situé à Leiden. Devant le manoir qui se dressait au bout d'un chemin bordé d'un vert luxuriant, Dietfried afficha un sourire satisfait.

— Jolie maison, pas vrai ?

La quête d'un foyer, entreprise par cet homme peu porté sur le confort domestique, après la guerre, avait trouvé sa fin peu après qu'ils eurent récupéré les peintures. Lors de ses visites fréquentes à la galerie pour contribuer à l'exposition, un marchand d'art qu'il connaissait l'avait mis en contact avec un riche propriétaire, lequel possédait une villa laissée vacante. Elle nécessitait des rénovations en profondeur, mais...

Elle remplissait parfaitement les critères que Dietfried avait posés. C'était une vieille bâtisse, certes, mais habitable après restauration. Son apparence extérieure était soignée, digne d'une demeure bourgeoise. Son emplacement était idéal : non loin de la capitale, et entouré de verdure. Un lieu qui aurait pu hanter ses pensées, autrefois, lorsqu'il rentrait du champ de bataille.

Dans le jardin, suffisamment spacieux pour accueillir potager et massifs de fleurs, se trouvaient deux balançoires en bois, vides. Des enfants avaient dû habiter ici. Dietfried ordonna à la jeune fille de s'asseoir. Pensant qu'il voulait tester la solidité du siège, elle s'exécuta sans poser de question. Mais, sans raison apparente, Dietfried s'assit lui aussi.

Le paysage qu'il découvrait depuis la balançoire était d'une quiétude presque dérangeante, trop paisible pour deux anciens militaires qui avaient longtemps vécu dans cette alternance de tuer ou être tués. Mais cette paix... était aussi quelque chose dont ils avaient besoin.

— Un manoir, hein...

Dietfried parlait d'une voix calme sans la regarder, les yeux perdus dans le paysage.

— Il est conçu pour que toi, moi, et pas mal d'autres puissions y vivre. Mais j'ai aucune intention d'y inviter qui que ce soit, à part Gil. Tu choisiras la chambre que tu veux. Si tu veux des meubles ou des décorations à ton goût, dis-le-moi avant. Sinon, je les choisirai moi-même.

— Je n'en ai pas.

— Je m'en doutais. Je les ai déjà choisis, de toute façon.

Le silence.

— J'aurais peut-être dû, au moins, te demander ta couleur préférée.
Bah... Si ça te plaît pas, change tout à tes frais.

— Capitaine... C'est ici que nous allons rentrer, désormais ?

— Oui. C'est notre dernière demeure.

À ces mots, la jeune fille battit des paupières, surprise.

— Notre ?

Dietfried répondit d'un ton évasif :

— Je vais finir par faire de toi quelqu'un de présentable.

Chaque phrase qu'il prononçait semblait provoquer un changement en elle.

— Après tout, peu importe comment on regarde les choses... je mourrai avant toi.

Cette fois, le souffle de la jeune fille se bloqua.

— Je réfléchissais à ce que je pouvais te laisser.

Ses yeux, à présent, suppliaient silencieusement : « Ne dites pas ça ».

— Continue d'y vivre après ma mort.

Elle lui agrippa alors la manche, la serrant de toutes ses forces.

— Je ne veux pas.

Elle aurait sûrement pu apprécier la visite de cette maison... s'il ne lui avait pas parlé de cela. Elle, dont les pensées étaient souvent impénétrables, montrait pourtant des émotions, à sa manière. Et là, comme une enfant, elle secouait la tête en signe de refus.

— Capitaine... Je ne vous laisserai pas mourir.

Ses mots jaillirent comme arrachés de sa gorge.

Nul ne peut prévoir quand l'heure viendra. Mais entendre ainsi une prédiction voilée, même lointaine, de la mort de son maître...plongea la jeune fille dans le désarroi.

Elle qui, au combat, n'avait jamais prononcé le mot peur, tremblait à présent. Car ce jour-là, on venait de lui offrir ce qu'elle n'avait jamais eu : un foyer.

Le domaine valait une petite fortune. C'était une récompense, un cadeau offert après une ère de conflits. Elle aurait dû en être heureuse. Mais elle ne l'était pas. Les biens matériels, l'argent, tout cela avait bien peu de valeur pour elle. Rien ne pouvait soulager sa solitude. Rien ne prouvait son existence. Rien ne pouvait lui donner d'ordres.

C'est pourquoi elle le préférait, **lui**, à tout le reste. C'était une bête sauvage, après tout. Un être humain encore incomplet. Et, à bien des égards, plus proche d'une machine. Un monstre qui ne connaissait pas l'amour.

— J'éliminerai tous vos ennemis.

Elle ne comprenait pas que ce que Dietfried tentait de lui offrir, là, maintenant... c'était de l'amour. Le maître de la bête se mit à rire doucement.

— On parle d'espérance de vie, là.

Il tendit la main. D'un geste naturel, il lui caressa la tête. Comme on apaise un animal effrayé. Jamais il n'aurait imaginé faire ça, autrefois. La toucher. Apaiser cette monstruosité.

— Je combattrai aussi votre espérance de vie.

— Quand tu dis ça, on a vraiment l'impression que tu peux y arriver, et ça fait peur.

— Je peux.

— Dis pas de bêtises. Pense un peu à la réalité. Il y a des choses que l'on ne peut pas contrer, même avec toute la volonté du monde.

Tout en se moquant d'elle, Dietfried plissa les yeux, un éclat vague de bonheur au fond du regard.

— Mais bon... Quand je pense que c'est toi qui vas t'occuper de moi... je trouve ça plutôt agréable. J'ai hâte.

— Ce ne sera pas agréable.

La voix de la jeune fille tremblait à peine.

Il la rendait triste. Et malgré cela, Dietfried poursuivit.

— Ça me fait plaisir.

Ces mots la firent flancher.

— Parce que tu m’as toujours eu à l’usure.

Peu de gens, peu de choses, pouvaient la déstabiliser.

— Je veux que tu pleures à mes derniers instants et puis mourir.

Autrement dit : cela suffirait à prouver qu’il comptait pour elle. Dietfried était un homme terriblement tordu. Mais ses sentiments... étaient profonds. La main qui lui caressait la tête se posa à présent sur ses yeux pleins de larmes. Il essuya les gouttes avec ses doigts, mais déjà, il n’allait pas assez vite. Les larmes coulaient plus vite qu’il ne pouvait les chasser.

— Si tu ne veux pas que j’aie le dernier mot, alors au moins, souris un peu en t’occupant de moi.

Après avoir tenté d’essuyer ses larmes, voyant qu’elles ne cessaient pas, Dietfried sortit délibérément un carnet de sa mallette. Il l’ouvrit sur leurs genoux, à tous les deux.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Des propositions de noms.

— De noms ?

— Tu l’as oublié, idiot ? Tu n’as pas de nom.

— Mais j’ai « Ondine »...

— Ça, c’est juste un surnom. Une médaille militaire, pas un nom.

Dietfried tourna les pages. Sur beaucoup d’entre elles figuraient des prénoms, tous soigneusement choisis. À cette vue, les larmes de la jeune fille cessèrent. Un rare éclat d’enthousiasme brilla dans son regard. Elle finit par tourner les pages elle-même. Sur la dernière page figurait un nom unique, entouré d’un large cercle. C’était un nom de fleur.

— Capitaine...

La jeune fille leva les yeux vers lui. Il désigna le jardin, redevenu un enchevêtrement brouillon de plates-bandes oubliées.

— C'est celle-là, ta fleur.

— Ma fleur...

— Je vais aussi planter des bougainvilliers. Parce que c'est ma fleur. À force d'hésiter, j'ai fini par choisir celle-ci. En visitant cette maison, je t'ai imaginée debout parmi ces fleurs. Alors je me suis dit que ça suffisait. Même avec mon nom de famille, ça sonne bien. Pas mal, n'est-ce pas ?

Le visage de Dietfried se pencha vers celui de la jeune fille. Et, comme pour se moquer gentiment, il murmura tout près :

— Linaria Bougainvillea.

Ce nom, prononcé avec tant de douceur, s'imprima aussitôt en elle. Linaria. Une fleur délicate. Associé à celui des Bougainvillea, nobles et anciens, il formait un bouquet véritable. Un lien jadis impensable venait de naître. Ce nom en était l'incarnation.

— Linéria...

— Quelle prononciation horrible. Recommence.

— Linaria. Linaria Bougainvillea est mon nom.

Les larmes débordèrent à nouveau de ses yeux. Et, en voyant cela, Dietfried rit. Il fut sincèrement heureux.

— Je ne sais pas quoi vous offrir en retour. Pour cette maison. Pour ce nom.

— Ne te fais pas d'idées. Je te notifie d'un emploi à vie, sans te demander ton avis.

— À vos ordres.

— Tu n'auras pas le droit de démissionner.

— À vos ordres.

— C'est un rappel pour que tu n'oublies jamais que je suis ton maître. Rien à voir avec de la gentillesse.

— Ce rappel me rend heureuse.

— C'est bien toi, ça. Une vraie plaie !

— Je suis à l'image de mon maître.

— Tu t'exprimes vraiment trop bien, maintenant.

— C'est vous qui m'avez façonnée ainsi, Lord Dietfried. Je suis une bête sauvage. Je me transforme selon le comportement de mon maître.

— Tu veux dire que j'ai beaucoup d'influence ?

— Une influence immense. C'est pourquoi... je vous en prie, vivez longtemps. Et restez mon maître.

La bête pleurait.

— J'y mettrai du mien.

En la voyant passer doucement les doigts sur son nom inscrit dans le carnet, Dietfried songea : Combien d'années me restera-t-il à la regarder ainsi ? Il lui faudrait trouver des personnes dignes de prendre soin d'elle après sa mort. Lui trouver des amis. Sans quoi ses chaînes se délieraient. Peut-être fallait-il la faire quitter l'armée. Mais pour faire quoi ? Des dizaines de pensées l'effleurèrent... puis s'évanouirent.

— *Pas encore.*

Il n'était pas prêt. Pas encore. Pour l'instant, il voulait simplement rester là. Consoler cette bête en pleurs. Profiter de l'instant où il était nécessaire. Dietfried Bougainvillea... avait une manière d'aimer terriblement maladroite.

— Linaria... Même si tu dois un jour mourir dans la solitude, avec ça...on reposera ensemble. Dans la même tombe.

C'est l'histoire d'un amour... qui aurait peut-être pu exister.



LIVRET 12
La nuit étoilée et les deux solitaires



AKATSUKI KANA



V I O L E T E V E R G A R D E N

Livret 12

La nuit étoilée et les deux solitaires

— *Effacer la solitude de ce monde, ne serait-ce qu'un instant.*

Les lettres apportaient du bonheur à ceux qui les recevaient. Le fait que l'autre personne ait choisi ces mots-là pour eux. Le temps passé à sélectionner avec soin le papier à lettres et les enveloppes. Même le simple fait de se rendre au bureau de poste pour envoyer le courrier avait quelque chose de touchant.

Le simple fait qu'une lettre existe la rendait déjà spéciale.

Ces petites merveilles arrivaient presque chaque jour dans « notre » foyer. Des enveloppes scellées à la cire, arborant le vénérable blason d'une maison royale. Un papier délicat, d'une grande beauté, sûrement choisi en fonction du caractère du destinataire. Parfois même, des lettres rédigées par des enfants qui venaient tout juste d'apprendre à écrire.

— Celle-ci vient de Lady Charlotte de Flügel. Je lui ai jadis rédigé des lettres d'amour en tant que poupée de souvenirs automatiques...

— J'en ai entendu parler. Si je ne me trompe pas, elle est issue de la noblesse, n'est-ce pas ?

— Oui, elle est désormais reine.

— Tu as un cercle de relations vraiment impressionnant.

La plupart étaient adressées à elle, celle qui vivait à mes côtés.

— Et celle-là, c'est un nouveau livre de M. Oscar, le romancier, accompagné d'une lettre.

— Oh, celle-là me fait plaisir. J'aime beaucoup ses livres aussi.

— Il paraît qu'une de ses œuvres a été adaptée en pièce de théâtre, alors il a inclus deux billets. L'un est pour vous, Major.

— Je suis touché. Allons la voir ensemble, veux-tu ?

— La lettre de remerciement portera nos deux signatures.

Les âges des expéditeurs étaient variés, avec probablement quasiment autant d'hommes que femmes.

— L'écriture de Miss Taylor... s'est améliorée.

— C'est vrai. Et elle a bien écrit le nom de la rue, cette fois. Il n'y avait pas quelqu'un d'autre parmi tes correspondants ? Bartlett... ? Non, c'était « York », non ?

— Oui. Nous avons pour habitude d'échanger à chaque changement de saison.

Peut-être était-ce plus rare que notre boîte aux lettres reste vide un jour. Cela prouvait qu'elle avait vécu des instants précieux avec d'autres personnes au fil de son existence. J'en étais parfois jaloux, mais le plus souvent, j'en étais fier. Cela me faisait sentir concrètement que la personne que j'aimais était aimée à son tour par beaucoup d'autres.

— Major, je vais aller dans ma chambre pour répondre à quelques lettres.

— Aah, prends ton temps.

C'était ce que je pensais, au fond. Cependant, il m'arrivait de m'interroger sur ceux avec qui elle échangeait si fréquemment. Et parfois, lorsque je la voyais, elle, dont le visage restait habituellement si impassible, accueillir une lettre avec tant de joie, je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle était sa relation avec son correspondant. Je veillais à ne pas la déranger lorsqu'elle écrivait, mais il m'arrivait aussi de fixer la porte close, en silence, en espérant qu'elle en sorte vite.

En somme, j'étais un peu jaloux de ses lettres.

Beaucoup de choses s'étaient passées entre nous avant que nous puissions enfin nous retrouver et vivre sous le même toit. Le temps passé séparés, sans savoir ce que faisait l'autre, avait été long.

Et si cela avait duré si longtemps, c'est parce que je m'étais volontairement éloigné d'elle car je l'aimais trop. Alors je ne pouvais pas me permettre de lui parler à la légère des liens que j'avais tissés loin d'elle. Je n'en avais ni le droit, ni le culot.

C'est pourquoi je ne dis rien, non plus, lorsque, à la fin d'un certain été, une lettre arriva d'un jeune explorateur.

— Celle-ci vient de Maître Leon Stephanotis, de Iustitia.

La lettre provenait de la région où se trouvait le célèbre Observatoire Astronomique de Shaher. L'expéditeur semblait être l'un de ses anciens clients. C'était apparemment grâce à lui qu'elle avait appris à nommer les étoiles lorsqu'elle levait les yeux vers le ciel.

— Il raconte ses aventures, ses voyages, et des histoires liées aux étoiles. Il était autrefois basé à l'Observatoire de Shaher, mais désormais, il parcourt le monde à la recherche de livres sur des sites archéologiques.

— C'est fascinant. C'est quel genre d'homme ?

— Un homme attentionné

Ce mot-là, dans sa bouche, était rare.

— « Attentionné », dis-tu...

— Il me demandait si j'avais froid, lorsque nous levions les yeux vers le ciel nocturne. Ce genre de personne.

Il était certain qu'ils avaient partagé de beaux instants. Elle chérissait ce souvenir. Elle parlait rarement de « moments agréables », donc celui-ci l'avait été sans le moindre doute.

— Je vois. C'est vraiment quelqu'un de bien, n'est-ce pas.

— Oui. Il m'a beaucoup appris sur les étoiles. Iustitia est une région magnifique, Major. J'aimerais vous y emmener un jour. Est-ce que l'observation du ciel nocturne vous intéresserait... ?

— Je connais le nom de quelques étoiles. Cela dit... je ne connais que les plus célèbres.

À ces mots, elle esquissa un lent sourire.

— Alors Major, les étoiles vous intéressent aussi, n'est-ce pas ? dit-elle en pressant la lettre contre sa poitrine, comme pour l'enlacer.

— Tu aimes les étoiles ?

— Oui. Parce que le ciel ne s'arrête jamais.

— Aah... Je vois.

Je crois que nous ne parlions pas tout à fait de la même chose, mais pour l'instant, je me contentai d'acquiescer.

— En y repensant, elle me cite souvent les noms des étoiles lorsque nous nous promenons le soir.

Une fois de plus, j'apprenais quelque chose qu'elle appréciait. Celle que j'aimais se passionnait pour les étoiles.

— Ainsi, nous partageons un centre d'intérêt, Major. Quel honneur.

La voir sourire éteignit aussitôt la petite flamme de jalousie en moi. Elle était heureuse. C'était tout ce qui comptait.

— C'est un honneur pour moi aussi. Dis-moi... Tu m'annonces toujours lorsqu'une lettre arrive... Mais si jamais tu voulais en garder une secrète, tu sais que tu peux, non ?

— Major, je n'ai rien que je souhaite vous cacher.

— Vraiment ?

Je lui avais presque arraché cette réponse. Mais elle n'était pas du genre à mentir, alors je ne pouvais que la croire. Tout en savourant ce bonheur, comme si je me parlais à moi-même, je décidai que moi aussi, je devais lui être sincère.

— Je vous rapporte tout... parce que je voulais partager, ne serait-ce qu'un peu... tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai ressenti, et tous mes souvenirs avec ceux que j'ai rencontrés.

J'en fus sincèrement surpris. J'étais persuadé qu'elle faisait simplement cela par réflexe, comme une habitude militaire.

— Elle voulait partager ses souvenirs avec moi... ?

— Les endroits où tu es allée, les personnes que tu as rencontrées, ce que tu as ressenti, les histoires dont tu as été témoin... Je m'y intéresse aussi. Merci. Tu essayais de me les transmettre, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête pour confirmer. Un petit mouvement enfantin, semblable à celui d'autrefois. Mais auparavant, elle était incapable d'exprimer ses sentiments ou ses expériences à quiconque. C'était le genre de fille qui, si on la laissait seule, ne disait pas un mot, pas même quand elle avait faim ou si quand elle était blessée. Une fille soldat mécanique, se contentant d'exécuter les ordres.

— Cela n'est pas désagréable pour vous... ?

Elle n'était plus cette enfant-soldat. En me regardant, elle me posa cette question avec une légère hésitation. Ma main se tendit d'elle-même.

— Pas du tout. Ça me rend bien heureux, au contraire... Ne crois pas que tu m'ennuyais ou quoi que ce soit.

Je lui caressai doucement la tête, puis, sans m'en rendre compte, j'enroulai une mèche de ses cheveux autour de mes doigts. Ses beaux cheveux évoquaient des vagues dorées.

— J'ai... Est-ce que j'ai... mal agi ?

Peut-être étais-je allé trop loin, à la traiter comme une enfant alors qu'elle était devenue une jeune femme admirable. Mais c'était un geste qui m'était venu naturellement. Je n'avais pas eu beaucoup d'occasions de le faire, autrefois, lorsqu'elle était une bête sauvage, blessée.

Nous étions deux adultes, désormais, mais peut-être essayions-nous de combler, tant bien que mal, les trous béants de nos cœurs. Et nous espérions que l'autre pardonne cela.

— Tu n'as rien fait de mal. Rien du tout.

Être pardonné nous apportait un certain soulagement. « Il m'est encore permis de vivre auprès de cette personne », pensions-nous alors. Cela pouvait sembler exagéré, mais les paroles bienveillantes d'un être cher avaient ce pouvoir-là.

— Je serais heureux si tu continuais à le faire à l'avenir. Et je ferai de même. Au fait... tu n'as pas un papier à lettres avec des étoiles en décor et des enveloppes assorties ?

— Si. Je dois en avoir.

— Que dirais-tu de lui répondre sur celui-là ? Puisqu'il vient de Shaher, cela lui ferait sans doute plaisir, non ?

Ses longs cils dorés frémirent, et ses yeux bleus brillèrent.

— Quelle excellente idée. Il sera sûrement ravi. Merci beaucoup, Major.

— C'est moi qui te remercie. Merci de m'avoir fait découvrir ces lettres si précieuses.

À cet instant, ses sentiments innocents purifièrent ma jalousie. Une jalousie aussi laide... ne m'était jamais arrivée auparavant.

Je parvins à clore cette histoire sans jamais trahir la moindre trace de cette jalousie que j'éprouvais envers l'aventurier. Pourtant, mon tourment ne s'arrêta pas là. Par la suite, je la surpris à relire à maintes reprises la lettre de ce Leon Stephanotis. La première fois, je n'y prêtai pas attention. Je me dis qu'elle devait réfléchir à la manière d'y répondre, ou quelque chose de cet ordre. La seconde fois, j'en fus impressionné, me disant que son contenu devait être vraiment remarquable. La troisième fois, comme on pouvait s'y attendre, je posai la question :

— Tu fixes encore cette lettre ?

Peut-être à cause de l'expression compliquée que je portais au visage en parlant, elle marqua un court temps d'arrêt, l'air songeur, puis répondit avec une attitude qui trahissait une sélection soigneuse des mots :

— Oui. J'ai envie de la lire jusqu'à la connaître par cœur.

Ce qui me plongea dans un tourbillon de perplexité.

— « Jusqu'à la connaître par cœur » ?

— Oui, au point de la mémoriser.

Existait-il donc une telle manière de lire une lettre ?

— *Moi aussi, j'ai relu jusqu'à mémoriser les lettres que j'avais reçues d'elle, après nos retrouvailles.*

Cela signifiait-il qu'elle ressentait pour la lettre de Monsieur Leon Stephanotis les mêmes émotions, la même ferveur... ?

Que pouvait bien contenir cette lettre ? Il me semblait qu'elle avait mentionné des récits de voyage et des histoires d'étoiles. Était-elle accompagnée d'un poème bouleversant ou de quelque chose du même acabit ? Mais le visage qu'elle faisait en la lisant n'était pas celui de quelqu'un dont le cœur aurait été ému par de l'art. Comment dire... Elle avait plutôt l'air d'étudier un sujet académique.

Incapable d'en saisir le sens, je vécus quelques jours aux côtés d'une Violet totalement captivée par cette lettre.

— Major, je sollicite l'autorisation de sortir tard cette nuit. Puis-je aller observer une comète ?

Le mystère fut éclairci avec une rapidité surprenante. Après tout, ma bien-aimée me posa cette question dès mon réveil, portant un bagage si imposant qu'on aurait dit qu'elle s'apprêtait à gravir une montagne. Au début, j'avais pensé qu'elle allait participer à une sorte de marche militaire.

— Une comète ?

Je venais tout juste de me réveiller, mon esprit était encore embrumé. D'autant plus que je l'avais vue lire la lettre de ce Leon Stephanotis juste avant de se coucher, ce qui m'avait empêché de trouver le sommeil.

Pourquoi faisait-elle cela même au moment de s'endormir ? Et pourquoi l'avoir emmenée dans notre chambre ?

— Oui. Maître Leon a prédit que je pourrais l'observer si le ciel restait dégagé aujourd'hui. Il a écrit en détail quel type de colline je devrais chercher, et ce que je devais emporter... au cas où je sortirais pour voir la comète, m'informa-t-elle avec un léger enthousiasme, inconsciente de mes états d'âme.

Sa voix était plus vive que d'ordinaire.

Et puis le silence.

— Puis-je y aller ? demanda-t-elle à nouveau, bien qu'elle n'ait nul besoin de ma permission.

Je commençai enfin à rassembler les pièces du puzzle.

— Tu avais donc... prévu d'observer une comète... ?

Elle avait étudié. Assimilé les enseignements de celui qu'elle considérait comme un mentor, à propos des étoiles.

— Oui. Heureusement, le temps semble dégagé aujourd'hui. Si cela reste ainsi jusqu'à ce soir, on pourra l'apercevoir à l'œil nu. Je m'y suis préparée.

C'était donc probablement pour cela qu'elle portait ce bagage si lourd. Honteux de moi-même, je me couvris le visage de mes mains.

— Major ?

— Bien sûr, tu es libre de faire ce qu'il te plaît...

— Merci beaucoup, Major.

Sa voix débordait de vie. Elle s'était préparée tout ce temps, jusqu'à aujourd'hui, simplement parce qu'elle voulait voir les étoiles. C'était une personne au cœur pur. Quel imbécile j'avais été. Cela signifiait que ma jalousie reposait sur une méprise complète.

— Ce sera pour ce soir, n'est-ce pas ? Laisse donc ces sacs au sol pour l'instant...

— Oui, Major.

Je présentai dans ma tête mille excuses à Monsieur Leon Stephanotis. Leur relation était saine, et j'étais le seul fautif, à cause de mes soupçons injustifiés. Si une autre lettre de sa part arrivait un jour, je lui enverrais un bon vin en guise d'excuse, joint à notre réponse.

— Major, votre visage est un peu rouge... quelque chose ne va pas ?

— Non, ce n'est rien...

— Mon Dieu. Vous avez de la fièvre...

— *Ce n'est pas ça, ma chérie.*

— Ça va, ne t'en fais pas. Plutôt, nous n'avons pas de télescope. Et si nous allions en ville en acheter un ?

Elle n'avait pas encore vérifié ma température, mais je m'étais assuré de la regarder droit dans les yeux. Je lui murmurais cela par bribes, après avoir écarté sa main de mon visage. Je voulais lui offrir un moment agréable, ne serait-ce qu'un peu.

— Non, un télescope, c'est un budget.

Elle secoua la tête.

— Les comètes, on n'en voit pas tous les jours, n'est-ce pas ?

— Celle-ci s'appelle la comète Fin. Apparemment, elle est visible tous les douze ans.

— Douze ans, hein...

— *Si nous parvenons à rester en bonne santé jusque-là, sans tomber malade...*

Alors nous pourrons la revoir ensemble. Mais cela dépendait du destin. Rien n'était certain.

— Je pense que nous devrions acheter un télescope. Si tu veux bien, puis-je t'accompagner dans cette aventure ?

Elle ne secoua pas immédiatement la tête pour décliner.

— C'est un grand honneur, Major, que vous me consacriez votre temps si précieux... Alors, si cela vous intéresse, venez avec moi. Je vous en saurais gré.

Il semblait qu'elle avait souhaité, depuis le début, que je l'accompagne.

— Il n'y a pas de temps plus précieux pour moi que celui que je passe à tes côtés. Il faut que je prépare aussi mes affaires...

— En vérité... j'ai déjà préparé un bagage pour deux.

— Ah bon ? Voilà qui m'arrange.

Le silence.

— Qu'y a-t-il ?

— Depuis le début... j'espérais que vous viendriez avec moi.

Elle baissa les yeux. Ses joues, habituellement d'un rose pâle sur sa peau blanche, s'étaient teintes d'un rouge profond.

— Cela me suffit, puisque vous avez accepté tout de suite...

Elle se montrait d'une pudeur peu coutumière.

— J'ai honte d'avoir tiré des conclusions hâtives, même s'il est trop tard maintenant.

— Ça n'a rien de honteux.

— Si, c'était stupide de ma part. Je regrette d'avoir profité de votre bienveillance.

— Tu n'as pas à le regretter. Moi, ça me rend heureux. Et puis... tu avais hâte d'observer cette comète, non ?

— Oui. Dans le passé, Maître Leon m'avait appris ce qu'étaient les comètes, et j'en avais vu une pour la première fois. Si un jour j'avais l'occasion d'en revoir une, je voulais tout faire pour assister à la scène.

— Je vois... Moi aussi, j'ai hâte. Cela m'enchante vraiment que tu aies voulu la voir avec moi.

Je lui adressai un sourire.

Cette fois, ce fut elle qui se couvrit le visage avec ses mains. Ses prothèses émirent un petit grincement. Je lui caressai la tête et attendis que le rouge de ses joues s'estompe. Puis, elle baissa les mains et déclara avec résolution :

— Maintenant que nous en sommes là, Major, je serai votre escorte, afin que vous profitiez pleinement de cette sortie.

— C'est à moi qu'il revient de veiller sur toi, surtout la nuit, murmurai-je comme pour la réprimander tendrement.

À la fin, alors qu'il faisait encore jour, nous achetâmes un télescope recouvert de poussière, endormi au fond d'un magasin général de la ville, puis nous nous préparâmes pour la nuit. Comme pour exaucer son vœu, le ciel resta dégagé toute la journée, et peu à peu, l'ambre du jour se changea en crépuscule.

Nous sortîmes tous les deux au moment où, d'ordinaire, nous nous apprêtions à dormir. Dans un ciel aussi clair, il aurait été possible d'observer la comète depuis notre maison, mais apparemment, Monsieur Stephanotis avait écrit dans sa lettre qu'il valait mieux le faire depuis un endroit sans toit. Nous nous dirigeâmes donc vers une petite colline à proximité.

En y repensant, nous n'avions peut-être jamais partagé ce genre de sortie nocturne ensemble. Malgré mon âge, j'étais un peu trop ravi. Nous allions observer une comète, rien de plus. Et pourtant, j'étais aussi excité qu'un enfant. J'avais l'impression qu'elle aussi était de bonne humeur.

— Major, je peux porter les sacs.

— Non, je veux le faire moi-même.

— Mais... je ne porte rien.

Je continuai à marcher, lui ayant volé tous les sacs, bien qu'elle ait proposé de les porter. Lorsque je levai les yeux vers le ciel, la Lune brillait d'un éclat paisible.

— Dans ce cas, prends ma main libre. Et mène la marche. C'est toi qui as choisi la destination, après tout, dis-je en lui tendant la main.

— Mais dans ce cas, ne serais-je pas la seule à être heureuse, et vous le seul à être désavantagé ?

— Te tenir la main pendant que nous marchons me rend heureux. Ce n'est en rien un désavantage. Porter les affaires de la personne que j'aime me stimule aussi. Je n'en serais pas capable si tu n'étais pas là.

Elle prit ma main comme si elle s'y résignait.

— Je comprends. La route est dangereuse la nuit. Je veillerai sur vos pas.

— Merci. Je compte sur toi.

Au final, c'est bien elle qui m'escorta, mais elle me laissa porter les sacs, alors cela allait. Elle était si prévenante que, livrée à elle-même, elle me traiterait presque comme une princesse. Si je ne m'obstinais pas, elle finirait par tout faire toute seule. Cela m'émouvait profondément, me rappelant celle qu'elle avait été autrefois.

— *Tu es devenue capable de tout faire seule, hein.*

C'est moi qui avais provoqué les circonstances qui l'y avaient poussée.

— *Et pourtant, aujourd'hui, nous sommes ensemble.*

C'était ce que j'avais désiré.

— *Quel idiot je fais.*

En marchant, je serrai fort sa main, privée de chaleur humaine. Je ne pouvais plus imaginer la lâcher un jour.

Une fois arrivés sur la petite colline, nous découvrîmes qu'il y avait plusieurs groupes de personnes avec des télescopes, tout comme nous. Comme il faisait nuit, nous nous saluâmes en silence.

— J'ai installé des couvertures ici, veuillez vous asseoir. Ce n'est pas une nuit froide, mais le vent souffle, j'ai donc également apporté des plaid.

— D'accord. Viens t'asseoir par ici.

— Ici ?

Après l'avoir fait asseoir, je me plaçai derrière elle de façon à la couvrir. Ainsi positionnés, nous pouvions nous blottir confortablement.

— Penche-toi contre moi si ta nuque commence à te faire mal.

Le silence.

— En fait, tu peux déjà te pencher.

Quand je tirai doucement sur son épaule, elle laissa maladroitement reposer sa tête contre ma poitrine.

— Faire de mon Maître un siège... et m'appuyer contre lui...

— Je ne suis plus ton Maître, et c'est une loi de la nature que les plus grands protègent les plus petits, du fait de leur différence de corpulence.

— Une loi de la nature...

— Une loi de la nature, oui.

Elle n'avait pas l'air tout à fait convaincue, mais l'expression « loi de la nature » semblait fonctionner. Peu importe le temps qui passait, elle avait toujours un petit quelque chose de cette bête sauvage de jadis. C'est pourquoi une logique terre-à-terre fonctionnait mieux avec elle qu'un long discours.

— Est-il acceptable que je me laisse dorloter par vous de la sorte, Major, si cela relève de la loi de la nature ?

Je lui caressai la tête, sans retenue. Cette position était parfaite pour cela.

— J'ai envie de te choyer même sans aucune raison.

À ces mots, elle s'abandonna davantage encore contre moi. Je souris. Nous n'aurions pas pu faire cela en plein jour, à cause du regard des autres. Mais la nuit, personne ne pouvait voir que mon visage était rouge. C'était une chance.

— Cela donne une drôle de sensation, pas vrai ? murmurai-je en levant les yeux vers le ciel. — Est-ce que Monsieur Stephanotis regarde le même ciel que nous, puisqu'il t'a parlé de la comète ?

— Oui, je pense qu'il doit l'observer depuis ce vaste observatoire.

Je portai aussi un regard vers les autres groupes, dont je distinguais à peine la silhouette dans l'obscurité.

— Eux aussi, d'ailleurs. Rien qu'en apprenant qu'une comète passerait ce soir, nous sommes liés. C'est étrange, n'est-ce pas ? Nous vivons des vies si différentes, et pourtant ce soir, tous, nous regardons le ciel pour la même raison.

Était-ce une forme de communion silencieuse ? Éclairée par la lune dans l'obscurité nocturne, elle esquaissa un sourire.

— Le ciel ne s'arrête jamais, après tout.

J'avais déjà entendu cette phrase, pensai-je.

— Tu me l'as déjà dit, non ?

— Oui. Peu importe où je vais, le ciel s'étend toujours. Quand je ne pouvais pas vous voir, je pensais parfois que, même si nous ne pouvions pas vivre les saisons ensemble, peut-être regardions-nous le même ciel nocturne. C'est grâce à Maître Leon, qui m'a appris l'observation des astres, que j'ai pu entretenir ce genre de pensée.

Le silence.

— Peut-être, Major, que les personnes que vous connaissez regardent aussi le ciel, en ce moment.

— Mon frère, sûrement pas.

— Je me le demande. Il avait l'habitude de lever les yeux vers le ciel depuis le pont de son navire.

— Ah bon ?

— Oui. Il aime les belles choses.

Nous poursuivîmes cette conversation sans queue ni tête, en attendant que la comète Fin se montre enfin.

— Les personnes qui vous ont écrit vous regardent peut-être aussi.

Alors, nous nous surprîmes à imaginer. Ce que faisaient en ce moment ceux qui avaient croisé notre chemin un jour, mais vivaient désormais d'autres vies, ailleurs.

— Peut-être bien.

La princesse, mariée à un royaume verdoyant lointain. Le romancier, vivant une solitude paisible tentant de préserver sa renommée. Les sœurs qui autrefois vivaient ensemble.

— Oui, peut-être, Major.

Ils étaient tous sous ce même ciel étoilé.

— On dit que cela a quelque chose de romantique.

À en juger par tout cela, Monsieur Leon Stephanotis avait été un très bon professeur pour Violet. Et, comme toujours, la jalousie me rattrapa.

— Major.

— Qu’y a-t-il... ?

Alors qu’elle regardait enfin le ciel nocturne, elle se tourna vers moi. Ses yeux bleus brillaient d’un éclat vif même dans l’obscurité.

— Je suis avec vous en ce moment. Nous sommes rien que tous les deux.

Autrefois, ces yeux-là me terrifiaient.

— Oui.

— Et pourtant... soudainement, vous me manquez. Plus que lorsque je suis seule.

Je redoutais cette petite chose vivante. Parce que je sentais qu’elle venait d’un monde de chaos, et qu’une morsure de sa part aurait suffi à me tuer.

— Je suis à vos côtés, vous me donnez même votre chaleur, et pourtant, je me sens seule, tout à coup.

Mais je ne pouvais pas la laisser. C’est ce que m’avaient appris les bruits de ses pas qui me suivaient et le souffle haché de sa course. Que si un jour elle devait me tuer, tant pis. Mon rôle était de créer un lieu où cette petite bête sauvage puisse exister, et de la protéger.

— Je me demande bien pourquoi.

Et, avec le temps, j’ai fini par me maudire. Nous nous blottissions l’un contre l’autre pour combler nos manques respectifs. C’était grave, et sûrement mauvais. Alors, même si elle m’était chère, je n’avais pas le droit de le dire. Car c’était moi qui avais instauré cette relation entre nous.

— Comme je m’y attendais... ne pas te voir avait été une torture pour moi.

Il aurait mieux valu que nous soyons séparés pour toujours.

— Mais quand je fais des choses qui combler ce vide... ma solitude s’apaise un peu, comme une mer qui se calme.

Peut-être que même ce présent que nous partageons était une erreur. Et pourtant, nous étions ensemble. Même si d'autres disaient que nous faisions fausse route, nous ne cesserions pas. Nous continuerions de nous blottir l'un contre l'autre, jusqu'à la mort.

— Major, vous ne vous sentez pas un peu seul aussi ?

C'était peut-être une relation étrange. Peut-être qu'il existait pour nous d'autres vies, plus simples.

— Si nous continuons ainsi, pensez-vous qu'un jour, je ne ressentirai plus de solitude ?

Mais même si tout était à refaire, je choisirais encore ce chemin.

— Violet.

— *Car une vie sans toi n'aurait aucun sens.*

— Ce jour mettra du temps à venir, dis-je en murmurant à ma « fleur violette », des mots un peu cruels. — Nous sommes des êtres solitaires, par nature.

Elle afficha un air étrange, puis répéta doucement mes paroles :

— « Êtres solitaires... »

Elle les prononça comme si elle les assimilait. Ce simple mot, « solitude », sembla l'englacer. Alors je la pris dans mes bras, pour la réchauffer. Elle se laissa faire.

— Est-ce que cela ne concerne que nous deux ?

— Non...

— *Si nous étions seuls au monde, rien ne pourrait nous atteindre.*

— Je crois que c'est pareil pour tout le monde. Surtout quand ils sont avec la personne qu'ils aiment... ils se sentent seuls, même en étant heureux. C'est étrange, n'est-ce pas ?

— Ils se sentent seuls parce qu'ils sont amoureux ?

— C'est ça. Mais cette solitude, elle s'atténue, petit à petit, quand on se tient ainsi l'un et l'autre.

— Mais elle ne disparaîtra jamais, n'est-ce pas ? Major, vous aussi... vous ressentez de la solitude, quand vous êtes avec moi ?

— Oui.

— *Je me sens seul tout le temps, Violet. C'est justement parce que je t'aime que le moindre de tes gestes me fait te désirer davantage. Mais... c'est cela, l'amour.*

— Alors je veux que nous soyons seuls ensemble pour toujours.

Les mots de Violet me firent rire. C'était vraiment quelqu'un d'optimiste.

— Oui. J'ai l'impression que tu me manqueras encore, même quand je serai un vieux grand-père tout ridé.

— Je saurai combler ce manque.

— Ah oui ? Et comment donc ?

— Comme vous le souhaiterez...

Je posai mon front contre le sien. Elle sembla comprendre ce que je voulais faire.

— Pardonnez-moi, je n'y suis pas encore habituée, mais...

Bien que gênée, elle approcha son visage.

La comète allait apparaître sous peu. Mais avant cela, nous pouvions bien faire cela, juste un instant.

— *C'est pourquoi, ma chère, je veux que tu ne regardes pas les étoiles, rien qu'un moment. Même si cette comète est exceptionnelle et ne se montre que tous les douze ans, pour cette fois, regarde-moi. Ce souvenir-là se rejouera à jamais dans nos esprits.*

J'eus l'impression que ma poitrine allait éclater.

— *Aah, Violet. Tu avais raison. Comme cette sensation de manque est poignante. Tant que je suis lié à toi, je ne cesserai jamais de me sentir seul.*

— Major... vous ne vous sentez plus seul, maintenant ?

— *Même si tu es déjà une fleur qui n'appartient qu'à moi, tu me manques encore.*

— Ce n'est pas encore assez.

— *Que je pense à l'avenir, au passé, ou même à cet instant présent... je souffre. Parce que je t'aime.*

— Mais... la comète...

— La comète peut attendre.

— Elle ne peut pas.

— Elle peut. Juste un peu encore.

— *Je vous en prie. Faites que cette douleur cesse. Ferme les yeux, ne serait-ce qu'un instant, Violet. Car je veux effacer notre solitude.*

**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veuillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**

**FANTRADUCTION
JAPONAIS - ANGLAIS
X0401X**

DENNOU-TRANSLATIONS.TUMBLR.COM





Violet Evergarden
Last letter

BRZE-00627 © 株式会社 京都アニメーション / ヴァイオレット・エヴァーガーデン 製作委員会



Violet Evergarden
Last letter